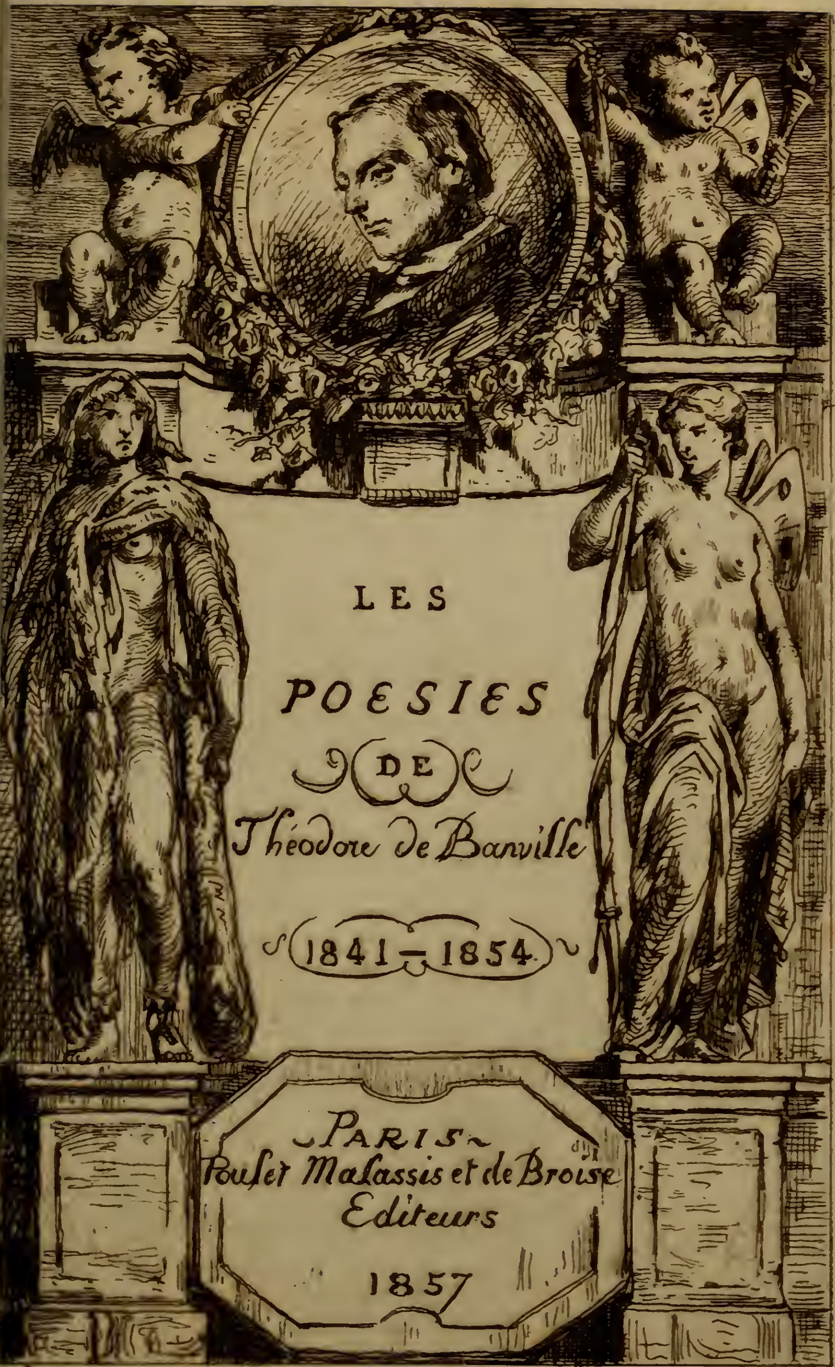
16 Sept 65

ALENÇON — Imprimerie de POULET-MALASSIS ET DE BROISE



Louis Duveau

ENVOI

—

Vous dont l'esprit, mon cher Prosper,
Hait la sottise et la flagelle,
Savez-vous le plaisir sans pair
Dans ces mois où le ruisseau gèle?

Il est tard. Par le froid aigu
Sous la voûte étoilée et bleue,
Déjà, le long de l'Ambigu
Se déroule une longue queue :

Et déjà, les roués songeant
Aux privautés qu'ils ont conquises,
Cherchent un gilet engageant
Pour s'en aller chez les marquises.

Cependant que, sans savoir où
Le vin sera pur et sans lie,
On voit accourir chaque fou
Au cabaret de sa folie;

Le sage plein d'un juste orgueil,
Méprisant le flâneur ingambe,
Est assis dans un grand fauteuil
Devant le feu de bois qui flambe.

Pour le charmer la flamme a lui
Et, claire, en gerbe d'or s'élance,
Et doucement veillent sur lui
La lampe amie et le silence.

Les Rêves à ses pieds tapis
Sous ses yeux vident leurs besaces
Parmi les bouquets du tapis
Et les ornements des rosaces.

En mille accords mélodieux
Tandis que sa tête s'égare,
Il sent qu'il est l'égal des dieux
En savourant son blond cigare,

Et sur la table à son côté
De temps en temps sa main se penche

Distraite, pour verser le thé
Dans une fine tasse blanche.

Comme un enfant tue un moineau,
C'est en vain que les demoiselles
Traînent Schubert au piano
Et lui cassent ses pauvres ailes ;

En vain, jouant les faux Diaz,
Dans les bals à cinq francs, que baignent
Les lumières d'un lustre à gaz,
Dansent les filles qui se peignent ;

En vain aussi les histrions
Pour des spectacles bénévoles
Détaillent les brimborions
De ces créatures frivoles ;

Dans la rue et sur le forum
En vain décembre crie et souffle ;
Lui boit du thé mêlé de rhum
Et rôtit au feu sa pantoufle.

Heureux le sage ! il suit de l'œil
La fumée éclose en spirales
Qui tout autour de son fauteuil
Lui fait des peintures murales.

Il lit quelque livre d'ami
Bon à lui servir de prétexte
Pour s'assoupir plus qu'à demi
En parcourant des yeux le texte,

Et sur terre il ne redescend
Que pour voir, parmi les méandres
De son foyer incandescent,
Danser les rouges salamandres.

Ami, le froid vient de sévir,
Nous sommes au mois de décembre
Et mon bouquin peut vous servir
Comme un autre à garder la chambre.

On peut le lire à peu de frais,
C'est bien pourquoi je vous l'envoie.
Donc, mangez chaud et buvez frais,
Et que le ciel vous tienne en joie!

LIVRE PREMIER

—

1841 - 1842

—

LES CARIATIDES

C'est un palais du dieu, tout rempli de sa gloire.
Cariatides sœurs, des figures d'ivoire
Portent le monument qui monte à l'éther bleu,
Fier comme le témoin d'une immortelle histoire.

Quoique l'archer Soleil avec ses traits de feu
Morde leurs seins polis et vise à leurs prunelles,
Elles ne baissent pas les regards pour si peu.

Même le lourd amas des pierres solennelles
Sous lesquelles Atlas plierait comme un roseau
Ne courbe pas non plus leurs têtes fraternelles.

Car elles savent bien que le mâle ciseau
Qui fouilla sur leurs fronts l'architrave et les frises
N'en chassera jamais le zéphyre et l'oiseau.

Hirondelles du ciel, sans peur d'être surprises
Vous pouvez faire un nid dans notre acanthe en fleur :
Vous n'y casserez pas votre aile, tièdes brises.

O filles de Paros, le sage ciseleur
Qui sur ces médaillons a mis les traits d'Hélène
Fuit le guerrier sanglant et le lâche oiseleur.

Bravez même l'orage avec son âpre haleine
Sans craindre le fardeau qui pèse à votre front,
Car vous ne portez pas l'injustice et la haine.

Sous vos portiques fiers, dont jamais nul affront
Ne fera tressaillir les radieuses lignes,
Les héros et les dieux de l'amour passeront.

Les voyez-vous, les uns avec des folles vignes
Dans les cheveux, ceux-là tenant contre leur sein
La lyre qui s'accorde au chant des hommes-cygnes?

Voici l'aïeul Orphée, attirant un essaim
D'abeilles, Lyœus qui nous donna l'ivresse,
Eros le bienfaiteur et le pâle assassin.

Et derrière Aphrodite, ange à la blonde tresse,
Voici les grands vaincus dont les cœurs sont brisés
Et dont l'âme saignante est pleine de tendresse;

Tous ceux qui sans repos se tordent embrasés,
Par la cruelle soif de l'amante idéale,
Et qui s'en vont au ciel, meurtris par les baisers;

Depuis Phryné pareille à l'aube orientale,
Depuis cette lionne en quête d'un chasseur
Qui but sa perle au fond de la coupe fatale,

Jusqu'à toi, Prométhée, auguste ravisseur!
Jusqu'à don Juan qui cherche un lys dans les tempêtes!
Jusqu'à toi, jusqu'à toi, grande Sapho, ma sœur!

J'ai voulu pour le jour des éternelles fêtes
Réparer, fils pieux de leur gloire jaloux,
Le myrte et les lauriers qui couronnent leurs têtes.

J'ai lavé de mes mains leurs pieds poudreux. Et vous,
Plus belles que le chœur des jeunes Atlantides,
Alors qu'ils vous verront d'un œil terrible et doux,
Saluez ces martyrs, ô mes Cariatides!

DERNIÈRE ANGOISSE

Au moment de jeter dans le flot noir des villes
Ces choses de mon cœur, gracieuses ou viles,
Que boira le gouffre sans fond,
Ce gouffre au mille voix où s'en vont toutes choses
Et qui couvre d'oubli les tombes et les roses,
Je me sens un trouble profond.

Dans ces rythmes polis où mon destin m'attache
Je devrais servir mieux la muse au front sans tache;
Au lieu de passer en riant,
Sur ces temples sculptés dont l'éclat tourbillonne
Je devrais faire luire un flambeau qui rayonne
Comme une étoile à l'Orient;

Rebâtir avec soin les histoires anciennes,
A chaque monument redemander les siennes,
Dont le souvenir a péri;
Chanter les dieux du Nord dont la splendeur étonne,
A côté de Vénus et du fils de Latone
Peindre la Fée et la Péri;

Relever toute chose avec une parole,
Le lourd pilier saxon et l'ogive espagnole,
Le cirque, l'église et la tour,

Le château crénelé, labyrinthe de salles,
Le temple et le palais, demeures colossales,
Dont chacune règne à son tour;

Les murs Tyrrhéniens aux majestés hautaines,
Les granits de Memphis et les marbres d'Athènes
Qu'un regard du soleil ambra,
Et, rapprochant d'un mot Thèbes, Grenade et Rome,
Faire briller auprès d'un temple polychrome
Le Colysée et l'Alhambra!

J'aurais dû ranimer ces effroyables guerres
Dont les peuples mourants s'épouvantaient naguères,
Meurtris sous un rude talon,
Dire Attila suivi de sa farouche horde,
Charlemagne et César, et celui dont l'exorde
Fut le grand siège de Toulon!

Puis, après tous ces noms, sur la page choisie
Écrire d'autres noms d'art et de poésie,
Dont le bataillon espacé
Par des poèmes d'or, dont la splendeur enchaîne
L'époque antérieure à l'époque prochaine,
Illumine tout le passé!

Dans ce grand Panthéon, des dalles jusqu'aux cintres,
Graver des noms sacrés de chanteurs et de peintres,
D'artistes rêvés ardemment;
A chacun, soit qu'il cherche un poème sous l'arbre,
Ou qu'il moule son cœur dans la note ou le marbre,
Faire une place au monument!

Dire Moïse, Homère à la voix débordante
Qui contenait en lui Tasse, Virgile et Dante;
Dire Gluck, penché vers l'Eden,

Mozart, Gœthe, Byron, Phidias et Shakspere,
Molière, devant qui toute louange expire,
Et Raphaël et Bethoven!

Montrer comment Rubens, Rembrandt et Michel-Ange
Mélangeaient la couleur et pétrissaient la fange
Pour en faire un Jésus en croix ;
Et comment, quand mourait notre Art paralytique
Se sont levés, nourris de la moëlle antique,
Le grand Ingres et Delacroix !

Comment la Statuaire et la Musique aux voiles
Transparents, ont porté nos cœurs jusqu'aux étoiles ;
Nommer David, qui fait des dieux,
Rossini, gaieté, joie, ivresse, amour, extase,
Et Meyerbeer, titan ravi sur un Caucase
Dans l'ouragan mélodieux!

Mais surtout dire à tous que tu grandis encore,
O notre chêne ancien que le vieux gui décore,
Arbre qui te déchevelais
Sur le front des aïeux et jusqu'à leur épaule,
Car Gautier et Balzac sont encore la Gaule
De Villon et de Rabelais !

Montrer l'Antiquité largement compensée,
Et comparant de loin ces œuvres de pensée
Qu'un sublime destin lia,
Répéter après eux, dans leur langage énorme,
Ce que disent les vers de Marion Delorme
Aux chapitres de Lélia !

Pas à pas dans son vers suivre chaque poème,
Chaque création arrachée au ciel même,
Et surtout le vers de Musset,

Fantasio divin, qui, soit qu'il se promène
Dans les rêves du ciel ou la souffrance humaine,
Devient un vers que chacun sait !

Enfin, pour un moment traînant mes Muses blanches
Sur les hideux tréteaux et les sublimes planches,
Aller demander au public
Les noms de ceux qui font sa douleur ou son rire,
Puis, avant tous ces noms, sur le feuillet inscrire
Georges, Dorval et Frédérick !

Ainsi, des temps passés relevant l'hyperbole,
Et, comme un pélerin, apportant mon obole
A tout ce qui luit fort et beau,
J'aurais voulu bâtir sur l'arène mouvante
Un monument hardi pour la gloire vivante,
Pour la gloire morte un tombeau !

Mais, par malheur, ma Muse est une enfant Bohême
Qui sait se consoler d'avoir fait un poème
Où tout semble aller de travers,
Pourvu que ses cheveux soient lissés comme une onde,
Et qu'une jeune fille à la gorge profonde
Rie ou pleure en lisant ses vers.

LA VOIE LACTÉE

O Muse Ionienne, aux grands contours de pierre,
Qui n'as pas de regard sous ta large paupière,
Toi qui menais jadis tes amants par la main,
Muse des temps passés, montre-moi le chemin !
Dis-moi notre avenir ; dis-moi toutes ces choses
Qui passent devant moi vagues et grandioses,

Car moi je ne sais rien des choses qui se font ,
Mon âme est une mer dont je cherche le fond.
Mais dans la solitude où ma voix s'extasie,
J'écoute cependant, car l'ange Poésie
En reprenant son vol pour chercher d'autres cieux,
Nous jette encor parfois son chant délicieux,
Qui semble un chant funèbre exhalé par le cygne !
Oh ! ses pleurs de martyre, hélas ! me sont un signe
Que depuis bien longtemps, elle à qui nous croyons,
Se serait envolée à de plus purs rayons,
Si le temps n'eût meurtri sa couronne éternelle,
Et d'un souffle orageux n'eût engourdi son aile.
  Le siècle a beau sentir l'anathème sur lui,
Qu'importe ! à son azur d'autres astres ont lui.
Trois mille ans ont passé depuis que sur sa trace
Orphée apprivoisait les bacchantes de Thrace,
Et qu'à ses chants, venu pour d'immortels desseins,
Il faisait tressaillir les muscles de leurs seins.
Vous qu'un sombre nuage à présent enveloppe,
Colline de l'Hémus et rochers du Rhodope,
Vos farouches échos redisent-ils les vers
De ce héros pensif qui chantait l'univers?
Oui, l'œuvre tout entière et ses mille génies,
Fécondant à leurs voix toutes les harmonies,
Ses champs, ses arbres verts, ses fleuves, clair miroir
Où le ciel nouveau-né se penchait pour se voir !
Car, comme une nef lasse arrive sur la berge,
Lorsqu'au jeune univers aborda l'homme vierge,
Il raviva d'abord ses poumons contractés
A cet air tout rempli de ses divinités ;
Puis, lorqu'il put jeter ses regards sur la plaine
Immense, déroulée à ses pieds, toute pleine

De parfums et d'amour, qu'il entendit les voix
Des brises caresser l'ombre aimante des bois,
Et qu'au bruit des torrents irrités, sur le faîte
Des monts, il vit l'orage illuminer la fête,
Il sentit que son cœur, dans ce sublime lieu,
Comme un hymne d'amour volait aux pieds de Dieu.
Il devina quel souffle et quel pouvoir immense
Avait réglé l'accord des astres en démence;
Son âme s'éleva de toute sa hauteur
Par la création jusques au Créateur,
Et la Nature nue était la seule fée
Dont s'incarnât la vie à la lyre d'Orphée.
Comme elle était la source où son rhythme s'imbut,
Elle en devint aussi le principe et le but,
Et de son œuvre ardente elle-même ravie,
Elle y but à longs traits la couleur et la vie.
Temps quatre fois heureux où des vers ont changé
Une arène infertile en Eden ombragé!
« Au haut de la colline, une plaine déserte
Et sans ombre, étalait son tapis d'herbe verte.
Sitôt que le poète issu du sang des dieux
Y vint, et que la corde aux sons mélodieux
Résonna sous ses doigts, alors l'ombre prochaine
Accourut. Ni ton arbre, ô Chaon! ni le chêne
Ne manqua, ni le frêne, arbre cher au guerrier,
Ni l'érable inégal et le chaste laurier.
Puis les tendres tilleuls, l'héliade pleureuse,
Le noisetier fragile et la tremblante yeuse
Groupèrent leurs rameaux près du sapin sans nœuds
Et du hêtre, étonnés de trouver auprès d'eux
Le saule et le lotus amants des blondes rives;
Puis le myrte léger, le buis aux teintes vives

Qui bravent tous les deux le souffle des hivers,
Et le figuier poreux qui s'orne de fruits verts,
Et le mûrier portant sa récolte sanglante,
Et le prix immortel d'une victoire lente,
La palme. Vous aussi vous vîntes, enlaçant
L'ormeau, lierre aux cent mains, la vigne en l'embrassant!
Et près de vous le pin dont la tête si belle
Relève ses cheveux, arbre cher à Cybèle,
Depuis que, dépouillant l'homme, son cher Atys
Vit courber en rameaux ses bras appesantis ;
Enfin, suivant aussi le charme qui le guide,
Le cyprès, des forêts mouvante pyramide,
Arbre aujourd'hui, jadis ami du dieu changeant
Dont la cithare est d'or et dont l'arc est d'argent. »
Et dès que sous ce dôme ombragé le poète
Eût doré de ses chants la paisible retraite
Et que l'archet frémit, tout l'univers créé
Vint rafraîchir sa lèvre à ce torrent sacré ;
Le lion, dont les yeux lancent la mort, cet hôte
De la caverne sombre et de la forêt haute,
Cessa pour un moment de répandre l'effroi ;
Le tigre dépouilla ses colères de roi
Et se laissa bercer dans un tendre vertige ;
Bien plus, en ce moment, ineffable prodige !
Les stériles rochers où l'oiseau fait son nid
Quittèrent à pas lents leurs socles de granit ;
La brise tut ses chants, l'aigle quitta son aire,
Le ruisseau ralentit sa démarche légère,
Et dans l'arbre amoureux les Dryades des bois
Cessèrent leurs soupirs pour la première fois.
Dans cet enivrement, les muses Aonides
Désertèrent aussi leurs demeures splendides

D'où s'élancent les voix qui chantent dans le cœur,
Et leur mont verdoyant, temple où leur divin chœur
Fait comme une guirlande à la noire fontaine,
Où leur Permesse bleu se meurt dans l'Hippocrène,
Où le sombre Olmius avec un doux fracas
Bleuit d'un long baiser leurs membres délicats ;
Et les dieux même, au ciel où la jeune déesse
Leur verse à flots vermeils l'éternelle jeunesse,
Sur la pourpre des lits qui sont leurs vrais autels,
Cessèrent un moment leurs baisers immortels.
Chacun prêta l'oreille aux premiers chants du cygne :
Celui qui fait frémir les nuages d'un signe,
Mercure ailé, Junon l'Argienne, Bacchus
Accoudé mollement sur les lions vaincus,
Puis la blonde Aphrodite à la prunelle noire,
Thétis qui livre aux vents sa ceinture de moire,
Mars, Diane, Pallas aux yeux profonds et bleus,
Et Phébus rayonnant dans l'azur nébuleux.
  Sous ce profond regard de la voûte étoilée
Le poète eût senti son âme consolée,
S'il n'eût été choisi pour la grande douleur
Que les dieux immortels égalent à la leur,
Et s'il n'eût regretté ce type insaisissable
Comme une goutte d'eau dans un désert de sable,
Ce spectre qui de loin vous montre son sein nu
Et fuit, vierge, un amant qui ne l'a pas connu.
O toi qui bus la mort dans un divin calice,
Victime aux pieds légers, réponds, jeune Eurydice !
Le ciel t'envoyait-il à notre humanité
Pour montrer qu'ici-bas l'éternelle Beauté
Ne se révèle à nous que dans l'éclair d'un rêve ?
Blonde et rieuse enfant, douce comme notre Ève,

Étais-tu née aussi pour te perdre en trompant
Et succomber comme elle au baiser du serpent ?
N'avais-tu donc pas vu de ton regard superbe
Luire ces yeux ardents qui te couvaient dans l'herbe,
Et, lorsque devant toi l'univers s'est fermé,
N'as-tu pas tressailli de voir ton bien-aimé
Sourire aux doux parfums des amours mensongères
Qu'effeuillaient à ses pieds des femmes étrangères ?
   Hélas ! tout est fatal. Tel est notre destin.
Nous avons deux amours : l'un dore le matin
De la vie, au rayon d'une céleste flamme :
C'est le moule divin où se précise l'âme,
C'est l'amour sérieux, candide et triomphant,
Le songe calme et pur comme un rire d'enfant.
Mais ce spectre adoré dans un chaste mystère
S'envole sans pitié vers le ciel ou la terre,
Dans son manteau de pourpre ou dans son blanc linceul,
Et laisse le rêveur inconsolable et seul.
C'est l'heure où la Souffrance, emplissant l'âme veuve,
En mûrit la saveur par cette double épreuve,
Où l'homme suspendu sur les gouffres ouverts,
Enthousiaste encore, a compris le revers ;
L'heure où la Muse, instruite et toujours vierge, allie
La science et l'amour, le nectar et la lie ;
Où le rêveur mourant sous son masque rieur
S'est assez approché du monde extérieur
Pour entendre à ses pieds l'autre amour, bruits profanes,
L'appeler, par ses voix de belles courtisanes.
Mieux vaudrait au nageur caressé sur les eaux
Prêter l'oreille aux voix qui sortent des roseaux,
Et présenter sa joue aux baisers des sirènes
Chatoyant sur la vague ou sur l'or des arènes,

Qu'au poète éperdu, lorsqu'arrive ce jour,
D'ouvrir son âme auguste aux monstres de l'amour ;
Car le chant gracieux et plaintif qui l'éveille
Est le glas de la mort, s'il y prête l'oreille.
Mais s'il fuit prudemment devant un tel danger,
Veuillent les Dieux amis lui faire un pas léger ! -
Car l'éternel courroux à qui Vénus préside
Est plus prompt et plus sûr que la flèche rapide,
Et le ceste divin où sommeillent les Ris
Cache aussi le secret des colères d'Éris.
Oui, souvent tes flambeaux sont des flambeaux funèbres,
O Vénus Mélanide ! amante des ténèbres ;
Et tes plus doux présents sont de funestes dons,
O mère de Priape et des deux Cupidons !
  Quand le fils de Japet, par une ruse impie,
Vola le feu du ciel, Jupiter d'Olympie,
Sur son trône éternel ému profondément,
Jura pour sa vengeance un auguste serment,
Et sentant son courroux croître au fond de son âme,
Lorsqu'il vit au lointain les lueurs de la flamme
Dorer de gerbes d'or les fleuves de cristal,
Étonna les humains par un présent fatal.
Son fils fit par son ordre une vierge d'argile,
Comme ses autres sœurs souriante et fragile ;
Minerve la para d'un lourd bandeau, trésor
De feux et de rubis, fiers d'incendier l'or,
Et l'art des dieux unis surpassa la nature.
Quand, sortant de leurs mains, la vivante sculpture
Parut seule, parmi les hommes et les Dieux,
Orgueilleuse des dons de Minerve aux yeux bleus,
De la terre profonde à la voûte céleste
Un long cri salua cette beauté funeste.

Oui, funeste en effet : car c'est d'elle, ô Vénus !
Que naquirent un jour ces vierges aux seins nus,
Qui livrent au hasard, nourrices des chimères,
Leurs poitrines de marbre et leurs lèvres amères.
Telle, prostituée à toutes les horreurs,
Usant sous des soldats le lit des empereurs,
Brilla l'impureté de la débauche antique,
Assise sans pudeur au foyer domestique ;
Et telles à présent, sur leurs corps excités,
Étreignant de leurs bras la force des cités,
Brillent sur nos chemins les Vénus Pandémies ;
Telles brillaient alors, superbes d'infamies,
Ces Ménades de Thrace, au cri sauvage et beau,
Qui portaient sur les monts le thyrse et le flambeau,
Qui, passant en débauche Amathonte et Cythère,
Jetaient sur leur épaule une peau de panthère,
Et, lavant dans le vin leur corps tout pollué,
Tordaient leurs membres nus en criant : Évohé !
Qui cherchaient le poète, et dont les mains rougies
Déchirèrent son corps au milieu des Orgies.
« Les oiseaux, les lions, les rochers et les bois
Te pleurèrent, Orphée ! Attirée à ta voix
Si souvent, la forêt laissa comme une veuve
L'ornement de son front pour te pleurer ; le fleuve
Crût de ses pleurs ; voilant son sein de toutes parts
Avec son deuil, la nymphe eut les cheveux épars.
Le corps gît en lambeaux ; et, prodige ! quand l'Ebre
Roule avec lui la tête et la lyre célèbre,
La lyre cherche un son plaintif, qu'en expirant
La voix plaintive dit aux plaintes du torrent. »
On dit qu'en ce moment, par un instinct de mère,
Calliope sentit une douleur amère ;

Que sa voix tressaillit dans son essor vainqueur,
Et que son sang divin reflua vers son cœur.
Saluant du regard ses légères compagnes,
Elle vole dans l'air, plane sur les campagnes,
Fait flotter ses cheveux, et d'un pied bondissant
Touche enfin, mais trop tard, au rivage de sang.
Elle ne pleura pas, la Mère douloureuse!
Mais mesura des yeux l'abîme où le flot creuse,
Et laissant retomber ses voiles, montra nu
Le chef-d'œuvre divin de son corps inconnu.
C'en est fait, ce beau corps a roulé sous la vague,
Le fleuve soulevé pousse un murmure vague,
Fait briller son œil glauque, et, trois fois agité
De sentir sur ses flancs une divinité,
Cherche dans son transport une force nouvelle
Pour étreindre la Muse et se glisser sur elle.
Le vent siffle et gémit, et les arbres dans l'air
Font craquer sourdement leurs grands rameaux ; l'éclair
Enveloppe le ciel d'un sanglant crépuscule,
Le jour épouvanté cherche l'ombre et recule,
Et toute la Nature, émue en ce moment,
Jette de sa poitrine un long gémissement.
Les hommes, effrayés et baissant la paupière,
Brûlent un encens pur dans leurs temples de pierre,
Jusqu'à ce que le ciel, en essuyant ses pleurs,
Déroule avec Iris l'écharpe aux sept couleurs,
Et que l'onde calmée où ce rayon s'argente
Couvre son dos uni d'une moire changeante.
Alors, le regard trouble et la bouche en sanglots,
La Muse reparaît sur l'écume des flots,
Non telle qu'autrefois Cypris, la vierge blonde,
Sortit du sang divin en souriant au monde,

Mais plaintive, et serrant sur son sein gracieux
La lyre dont son fils avait charmé les cieux.
Puis elle alla s'asseoir aux sables du rivage,
Les yeux illuminés d'une terreur sauvage,
Les cheveux tout épars et mêlés de roseaux,
Et l'épaule bleuie à l'étreinte des eaux.
Là, pleine d'amertume, et, du fleuve qui roule,
Levant son front hagard sur les fronts de la foule,
Elle chercha des yeux un mortel assez grand
Pour porter cette lyre échappée au torrent.
Mais nul n'osa prétendre à ce sanglant trophée
De mort et d'harmonie. Ainsi mourut Orphée,
La Lyre. Et nul depuis n'eut le cœur assez vain
Pour toucher de la lèvre à son rythme divin,
Nul fils prédestiné de la Grèce féerique
N'entendit dans son cœur l'écho du chant lyrique,
Tant que sur les humains rayonna l'âge d'or,
Age où la blonde Astrée éblouissait encor,
Où du Nord au Midi, sous la voûte azurée,
Les hommes primitifs gardaient la foi jurée.
« Alors, crainte et douleur fuyaient; nuls mots écrits
N'effrayaient sur l'airain; la foule de ses cris
N'implorait pas un juge, et pour chercher des mondes
Nul pin du haut des monts ne roulait sur les ondes.
D'une terre lointaine on ignorait les bords;
Les cités n'avaient pas de murs à leurs abords;
Jamais d'un bruit de cor les oreilles frappées
N'entendaient tressaillir de casques ni d'épées;
Les peuples s'oubliaient dans un calme loisir,
Et vierge de blessure alors, comme à plaisir
La terre donnait tout à la famille humaine.
Eux, contents de ces fruits venus pour eux sans peine,

Dépouillaient l'arbousier, la haie aux fruits sanglants,
Et sous l'arbre divin ramassaient quelques glands.
Le printemps éternel en brises embaumées
Courait parmi des fleurs que nul n'avait semées;
Le lait et le nectar en longs fleuves divers
Allaient, et le miel blond coulait des chênes verts. »
Mais lorsque loin de nous, après ces heureux âges,
La Vierge s'envola sur son char de nuages,
Qu'après l'âge d'airain, fils de l'âge d'argent,
Régna l'âge de fer sur ce monde changeant,
Lorsque, géants fameux, les hommes par la guerre
Égalèrent ces dieux qu'ils redoutaient naguère,
Un homme colossal, une lyre à la main,
Se leva pour chanter un combat surhumain.

Comment dire ton nom, ton nom, géant Homère !
Qui dominas du front cette Grèce ta mère,
Et qui, roulant tout bas, spectre pâle et hagard,
Ta lèvre sans sourire et tes yeux sans regard,
Laissas couler un jour de ta main gigantesque
Toute l'Antiquité, comme une grande fresque !
Comment dire tes dieux dans leur beau firmament,
Et tes héros plus grands que tes grands dieux ? Comment
Mon vers enflera-t-il une assez forte haleine
Pour chanter les héros et le chantre d'Hélène?
Qui t'instruisait, ô roi? Quels secrets épiés
T'apprirent ces mortels qui rampaient sous tes pieds?
Qui t'avait révélé, vieux mendiant des routes,
Le ciel éblouissant et ses splendides voûtes ?
Qui t'a fait voir un jour, d'un œil épouvanté,
Le maître dans sa gloire et dans sa majesté?
N'étais-tu pas le fils d'Apollon, dieu de Sminthe,
Qui dicte à ses enfants une suave plainte?

Ou, dieu toi-même, un jour, l'âme pleine de fiel,
Jupiter t'avait-il précipité du ciel,
Et ne cachais-tu pas, dans ton idolâtrie,
Un souvenir lointain de ta vieille patrie?
Nul ne le sut. Tu vins, et d'un ton compassé,
Un pied sur l'avenir, l'autre sur le passé,
Tu chantas à grands flots ces créations pures,
Mer où s'abreuveront les cent races futures!
Tu marchais, échangeant, fier de ta pauvreté,
Quelque morceau de pain pour l'immortalité,
Disant au peuple sourd à force d'insolence :
« Nation, je te voue à la nuit du silence ! »
Pour l'immense avenir enflant ta large voix,
Mendiant, t'asseyant à la table des rois,
Et comme en un manteau t'enveloppant, ô maître !
Dans les mille splendeurs de ton riche hexamètre !
Dans le vaste océan de tes superbes vers,
Tu mis les deux secrets qui tordent l'univers,
La Force et la Beauté, duo plein d'harmonie ;
Si bien que tout fut dit quand l'œuvre fut finie :
Le mot fatal brilla, l'autel fut consacré,
Le monde de l'idée étincela créé.

Pour la beauté d'abord tu nous donnas Hélène,
Forme terrible et pure, en son manteau de laine,
Pour laquelle à jamais les hommes et les Dieux
Se livrent sans relâche un combat odieux,
Et, comme sur un mont les roches ébranlées,
Se tordent à longs cris dans tes grandes mêlées ;
Hélène, au sort fatal qu'elle fuyait en vain,
Que Vénus réservait pour un bonheur divin,
Et qui, voyant Pâris, crut alors dans son âme,
Accueillir Lyœus au visage de femme,

Type rare et suprême en qui s'était mêlé
Le sang de Jupiter au sang de Sémélé!
Hélène qui, riant sur sa couche fatale,
Tuait dans un baiser l'Asie orientale,
Et serrant sur son sein l'enfant aux blonds cheveux,
Etouffait un empire entre ses bras nerveux!
Prophétesse en courroux, triste et fière lionne
Comment saluas-tu la mère d'Hermione,
Lorsqu'endormant Pâris sur le navire ailé,
Ses chants retentissaient dans le détroit d'Hellé!
Oh! quand tout l'avenir de carnage et de cendre
Passa comme un flambeau sur l'âme de Cassandre;
Lorsqu'elle vit au loin, comme un jeune lion,
Achille déchirer les princes d'Ilion,
Que, le regard fixé sur toutes ces détresses,
Elle arrachait son voile et ses cheveux en tresses,
Quel frisson dut la prendre au haut de cette tour
Qui devait sur son front s'écrouler à son tour,
Et d'où ses yeux ont vu dans une horrible extase
Tout un monde vivant palpiter sur sa base!
Oui, ce furent bien là des combats palpitants
Et tels qu'en avaient eus les Dieux et les Titans,
Quand ces monstres hideux, fils de la Terre énorme,
Pour élever au ciel leur phalange difforme,
Sur l'escalier fatal que leur main exhaussa
Posèrent pour degrés Pélion sur Ossa!
Quels combats et quels chocs! Vénus et Diomède,
Phœbus, Neptune, Ulysse et Minerve à son aide;
Hector guidé par Mars et par Bellone, Hector
Dont les chevaux ardents brisent des harnais d'or,
Et derrière eux l'Asie ardente à se répandre
De l'Axius d'argent aux rives du Méandre;

Atride et les Ajax au carnage excités ;
La Grèce impitoyable et toutes ses cités,
Depuis Cos, où les rocs semblent de noires tombes,
Jusqu'à Thisbé, séjour aimé par les colombes !
Oh parle ! redis nous de combien de héros
Les dieux ivres d'horreur se firent les bourreaux !
Chante encore, apparais sous le deuil qui te navre,
Muse ! excite nos pleurs, montre nous le cadavre
D'Hector, que demandaient tous ses grands désespoirs,
Balayant la poussière avec ses cheveux noirs !
Vierge, enfle tes clairons ; c'est là que tout commence,
Et rien n'eût rappelé cette Iliade immense,
Si, las de cette mer où tout poète but,
Le père de nos chants n'eût vers un autre but
Tourné sa poésie enivrante et pressée,
Et gardé quelque amour à sa sœur l'Odyssée,
Rêverie à plis d'or, chant limpide et vainqueur,
Dont chaque note éveille un écho dans le cœur !
Oh ! que de passions, de choses et d'idées
Y dorment gravement, hautes de cent coudées !
Que de drames en germe étalés sous les fleurs !
Avec quel charme on suit du sourire ou des pleurs
Ce héros qui, jouet du courroux de Neptune,
Portant de tous côtés son étrange fortune,
Va parmi les flots verts, destructeur de cités,
Braver le dur cyclope et ses atrocités,
Suivre des yeux Pallas, sa divine maîtresse,
Dormir près de Circé la brune enchanteresse,
Et s'asseoir en haillons au grand festin des rois,
Ces fils de Jupiter, dont l'éclatante voix
De leur naissance altière apportait une preuve,
Et dont l'enfant lavait ses robes dans le fleuve !

Comme on prête l'oreille au chant simple et divin
Qui jaillit au repas d'une coupe de vin,
Et peint à traits vivants ces beautés extatiques
Rayonnant au sommet sur les ombres antiques,
Ou qui, nous démasquant les recoins de l'autel,
Fait éclater les dieux de leur rire immortel,
En face du dieu Mars et de Vénus la blonde
Aux filets de l'époux enroulés comme une onde!
 Iliade! Odyssée! ô couple ardent et fort!
Vaste dualité, fille d'un même effort,
O lyres à cent voix! ô douces Philomèles!
Coupes aux flancs sculptés! créations jumelles!
Quel homme eût jamais cru qu'un délire nouveau
Eût pu vous enfanter dans le même cerveau?
Lui pourtant, l'œil au ciel environné de zones,
A tenu sur son dos ces rudes amazones,
Et jusqu'au but sacré, sans redouter l'affront,
A porté sans pâlir ces filles de son front.
Mais quand ce créateur eut son œuvre finie,
Ce dieu, père des dieux qu'adora l'Ionie,
Consumé par les feux de sa céleste ardeur,
S'affaissa sous le poids de sa propre grandeur,
Et, les regards fixés aux cieux où sur leurs ailes
Ses vers avaient porté des déesses nouvelles,
Colosse, s'endormit au revers du chemin,
Le sourire à la lèvre et la lyre à la main.
Alors plus d'un pygmée à l'ambition vile
Voulut se pavaner dans l'armure d'Achille,
Et, sentant sous ses pas tournoyer le néant,
Se tailler une lyre à celle du géant.
Mais Apollon divin, le fils blond de Latone,
Le dieu ceint du laurier, dont la force environne

Chrysa, le destructeur du noir Python, le dieu
Qui flatte de la main des crinières de feu,
Foudroya d'un regard ces artisans de ruses,
Puis, appelant ses sœurs, les immortelles Muses,
Mit dans leurs blanches mains la lyre au chant nombreux,
Qu'elles gardent en chœur sur le Parnasse ombreux,
En chantant doucement sous le ciel vert des ormes,
Avec leur grande voix, les poèmes énormes.
Nul n'osa plus depuis convoiter cette part
Que garde l'Olmius de son glauque rempart,
Et nul, si grand qu'il soit par la lyre ou l'épée,
Ne l'ose. Ainsi mourut Homère, l'Épopée.
Pour fournir de doux chants dans leur limpide éther,
Aux immortelles Sœurs, filles de Jupiter,
Tant qu'on vit les héros de cet âge olympique
Égaler en grandeur leur Olympe héroïque,
Nul ne sut après lui creuser de son burin
Ces hommes fabuleux dans un mètre d'airain.
En vain le vieux théâtre avec sa trilogie
Voulut les façonner à sa grave magie,
Achille pour la scène avait de trop grands pas,
Et ses faits de lion ne se déclament pas.
Mais quand sur l'homme fort, le temps, fleuve qui roule,
Eut rongé les contours sortis du divin moule,
Vices et passions, lorsque tout fut à lui,
Sur le zénith de l'art, de soleil ébloui,
Un poème nouveau, dans son vaste domaine,
Rangea les mille aspects de la nature humaine.
Les peuples, pleins jadis de rudes appétits,
Étaient rassasiés et devenus petits,
Si bien que jetant là les glaives et les piques
Ils ne voulurent plus boire aux fleuves épiques ;

Alors pour nous fixer au monde où nous passions,
Vint le Drame vivant qui peint les passions,
Et sa rieuse sœur, la grave Comédie,
Qui jette sur nos mœurs la satire hardie.
Un masque sur le front, effroyable ou rieur,
Des hommes, poursuivant le but intérieur,
Avec le dur scalpel vinrent déchirer l'âme
Et l'éclairer tremblante à leurs torches de flamme,
Soulevèrent du doigt l'enveloppe qui ment,
Surprirent le secret de chaque mouvement,
Et léguant devant tous leur étude profonde
A la postérité, cette voix qui féconde,
Chantèrent au soleil, harmonieux Memnons.
Mais par-dessus leurs voix et par-dessus leurs noms
Rayonnent deux grands noms dont nul ne fut le pire,
Molière l'immortel et le divin Shakspere!
Deux hommes dont chacun a plus été qu'un dieu,
Et qui sur notre monde ont laissé pour adieu
Mille créations palpitantes d'extases,
Dont le sein est vêtu de rêves et de gazes,
Et qui, sur notre ennui, du haut de leur ciel pur,
Jettent de longs regards d'incendie et d'azur.

Oh! le divin pinceau dont s'est servi Molière!
Ce dilemme cruel enlaçant comme un lierre,
Cette tirade prompte ou bien ces mots si courts
Qui grandirent le peuple et charmèrent les cours,
Oh! qui nous les rendra? Quand donc pleins de querelles
Reverrons-nous gonfler ces charmants Sganarelles
Dont l'honneur outragé crève comme un ballon?
Quand roucoulerez-vous, ô reines de salon!
Ces madrigaux ouvrés et ces fadaises tendres
Qu'improvisaient pour vous de précieux Clitandres?

Quand donc des Vadius avec leurs Trissotins
Viendront-ils débiter leurs supplices latins
Aux tout petits pieds blancs de nos Muses, dont mainte
Laisse derrière soi Bélise et Philaminte !
Hélas ! chaque Henriette aujourd'hui sait le grec !
Et toi, qui regardais le monde d'un œil sec,
Alceste soucieux, Céladon misanthrope,
Qui vers ton cher soleil, comme l'héliotrope,
Tournes tes yeux ardents, reviendras-tu des bois
Pour gourmander un peu notre monde aux abois ?
Ces Jourdains lamés d'or et ces Josses orfèvres,
Comme ils nous manquent tous avec leur rire aux lèvres !
Comment nous laissent-ils, ces amis ? et comment
Nous sommes-nous passés de ce troupeau charmant ?

Oh ! comme ils savent tous des façons bien apprises !
Comme ils mènent à bout leurs folles entreprises !
Comme tous ces maris, bouffons dont vous riez,
Sont bien aux yeux de tous triplement mariés !
Et comme ce marquis aux principes infâmes,
Qui leur vole en riant leurs filles et leurs femmes,
Est un charmant vaurien dont un regard séduit
Comme Iris à la cour, Agnès dans son réduit !
Il s'appelle Damis, Horace ou bien Valère ;
Il est tendre et charmant jusque dans sa colère ;
Il est fait comme un roi, rose comme un enfant ;
S'avance avec un air superbe et triomphant,
Et passe, d'une main la plus blanche du monde,
Son peigne dentelé dans sa perruque blonde.
Aussi les fleurs de cour aux yeux extravagants
Laissent-elles tomber leurs cœurs avec leurs gants
Devant ce beau vainqueur qui se baisse à grand'peine
Pour ramasser à terre une âme toute pleine !

Et c'est justice, au fait, car ses rubans sont lourds;
L'or poursuit en tous sens son habit de velours;
Ses canons précieux sont du plus grand volume,
Et son chapeau lissé disparaît sous la plume.
De plus, il sait jeter son or à pleines mains,
Et d'un large mépris couvre tous les humains.
Après tout, les Orgons et les pères Gérontes
Ont le tort d'être laids comme l'ogre des contes,
De garder leurs écus comme des Harpagons,
D'être vêtus de noir et de sortir des gonds,
Au lieu de chantonner ces paroles magiques
Qui prennent les Agnès comme les Angéliques.
  Puis, comment laissent-ils auprès de leurs trésors,
Eux qui, Dieu sait pourquoi, sont si souvent dehors,
Ces soubrettes d'esprit aux gorges découvertes,
Dont la robe et la main à chacun sont ouvertes,
Et qui, par passe-temps, Lisettes ou Martons,
Chantent aux amoureux l'amour sur tous les tons?
Filles de bon conseil, retortes comme un juge,
Promptes à la réplique ainsi qu'au subterfuge,
Vous faites bien pendant à ces dignes Scapins
Dans leurs habits rayés que Callot nous a peints!
Heureusement votre âme est encore assez probe
Pour démasquer Tartufe, un allongeur de robe,
Qui cache à tout propos son cœur licencieux
Sous le manteau divin de l'église et des cieux,
Et qui, tout en parlant de l'enfer redoutable,
Pousse pieusement Elmire sur la table;
Tartufe, ce penseur aux lèvres de rubis
Que nous trouvons partout et sous tous les habits;
Qui tâte des deux mains, en profond philosophe,
Le désir sous les mots, la chair avec l'étoffe,

Et dans ce monde étrange où le mal est tyran
Serait leur maître à tous, s'ils n'avaient pas don Juan !
C'est le roi, celui-là ! c'est le roi, faites place !
C'est l'immortel don Juan qu'un second baiser lasse,
Qui, tenant dans sa main le magique rameau,
Corrompt la grande dame et l'enfant du hameau,
Raille, sans essuyer le sang après sa manche,
Son père en cheveux blancs comme monsieur Dimanche,
Et qui, par les replis d'un labeur sombre et lent,
Jusqu'à l'hypocrisie a poussé le talent !
C'est don Juan qui, debout devant l'homme de pierre,
A fixé ses regards sans baisser la paupière,
Et qui tenait si bien sa coupe entre ses doigts
Que son cœur et sa main n'ont tremblé qu'une fois !
O spectacle éternel ! ô fiction mouvante,
Sous qui parle et se meut l'humanité vivante !
Quand le divin Molière, une lampe à la main,
Eclaira devant tous les plis du cœur humain,
Les peuples, ignorant si le bouffon qu'on vante
Suscitait devant eux la Sagesse vivante,
Applaudissaient déjà ses grotesques portraits,
Sur les passants du jour copiés traits pour traits.
Car ils sont bien réels tous, avec leur folie !
Ces types surhumains costumés par Thalie
Ont une passion sous leur rire moqueur ;
Sous leurs habits de soie on sent frémir un cœur.
S'ils incarnent l'Amour, la Fourbe ou l'Avarice,
Ils sont hommes aussi, la terre est leur nourrice !
Leur langage profond, dont chacun a la clé,
Est un clavier sonore ; et rien n'eût égalé
Ce théâtre vivant qui frissonne et respire,
Si Dieu n'eût allumé l'autre flambeau : Shakspere !

Dans le monde réel plein d'ombre et de rayons,
Tout ce qui nous sourit, tout ce que nous voyons,
Les cieux d'azur, les mers, ces immensités pleines,
La fleur qui brode un point sur le manteau des plaines,
Les nénufars penchés et les pâles roseaux
Qui disent leur chant sombre au murmure des eaux,
Le chêne gigantesque et l'humide oseraie
Qui trace sur le sol comme une longue raie,
L'aigle énorme et l'oiseau qui chante à son réveil,
Tout revit et palpite au baiser du soleil.
C'est de lui qu'ici-bas toute splendeur émane;
C'est lui qui, nous jetant comme une douce manne,
Charme le tendre lys comme le jeune aiglon
En secouant au loin ses cheveux d'Apollon.
De même, dans ce monde aux choses incertaines
Où la voix du poète est le bruit des fontaines,
Où les vers éblouis sont la brise et les fleurs,
Le sourire un rayon, les diamants des pleurs,
Toute création à laquelle on aspire,
Tout rêve, toute chose, émanent de Shakspere.
  Shakspere, ce penseur! ombre! océan! éclair!
Abîme comme Gœthe! âme comme Schiller!
Lyre dont chaque note a des manteaux de flamme!
Œil ouvert gravement sur la nature et l'âme!
Phare que, pour guider ses pâles matelots,
L'art a fait rayonner sur ses alpes de flots!
Mille autres avant lui, farouches statuaires,
Ont tourmenté l'argile au fond des sanctuaires
Sans avoir entendu le mot essentiel,
Et voulaient dans leurs mains prendre le feu du ciel;
Mille autres ont chanté, mais devant le prestige
De leur création, ils ont eu le vertige;

Sur eux, comme une houle, a passé l'univers;
A peine si leurs noms surnagent sur leurs vers.
Mais la grande pensée atteint avec son aile
Une aire énorme au haut d'une cime éternelle,
D'où ses mille rayons au monde épouvanté
Jettent l'intelligence et la fécondité.
Le sang qui de son cœur s'écoule comme une onde,
Comme le sang du Christ a coulé pour le monde.
Ainsi, de ce sommet grandiose où nos yeux
Voient flamboyer son front à mi-chemin des cieux,
Shakspere sur la terre a semé des poètes,
Ceux-ci remplis d'amour, et ceux-là de tempêtes.
Tout rêve, tout héros, vêtu de pourpre ou nu,
Dans sa vaste pensée est au fond contenu;
Ainsi que Charlemagne il a tenu le globe,
Et pourrait emporter dans les plis de sa robe,
Avec leur pauvre lyre et leurs grands piédestaux,
Nos géants d'aujourd'hui drapés dans leurs manteaux!
Oh! s'il faisait un jour comparaître à sa barre
Les courtisans musqués de sa Muse barbare,
Comme de Henri quatre au sombre Richard trois,
Ses rois démasqueraient des fantômes de rois!
Eux seuls savent porter le sceptre et la couronne;
Car il les portait bien, celui qui les leur donne,
Lui qui, les yeux remplis d'éclairs, et non content
De fouler sous ses pas un royaume éclatant,
S'élevait au-dessus de notre fange immonde,
Et dans un pays d'or se refaisait un monde!
Lui, créateur, à qui, sans craindre son effroi,
L'autre Dieu dit un jour : « Macbeth, tu seras roi! »
Oh! comme en se penchant sur cet univers sombre
Où fourmillent ses fils et ses peuples sans nombre,

L'œil se baisse aussitôt et se ferme, ébloui
D'avoir vu rayonner dans cet antre inouï
Tant d'âmes de héros et tant de cœurs de femme,
Tous par la même main pétris d'une seule âme!
 Qui pourrait s'empêcher de craindre et de pâlir
Avec Cordélia, fille du roi Léar,
Qui revient adorer ainsi qu'une Antigone
Son père en cheveux blancs sans son autre couronne,
Parfum des derniers jours, pauvre Cordélia,
Qui seule se souvient du roi qui l'oublia!
Qui, répétant tout bas les chansons d'Ophélie,
Ne retrouve des pleurs pour sa douce folie?
Qui, dans son cœur éteint, n'entend sourdre un écho,
Et n'aime Juliette autant que Roméo?
Comme ces deux enfants, ces deux âmes jumelles
Que le premier amour caresse de ses ailes,
Aspirent en un jour tout un bonheur divin,
Comme on vide d'un trait une coupe de vin!
Juliette a quinze ans, et ses regards de flamme
Sous ce beau corps d'enfant disent un cœur de femme:
Elle vient au balcon mêler dans chaque bruit
La voix de sa jeune âme aux cent voix de la nuit,
Si belle qu'on croirait sur son front diaphane
Voir dans l'obscurité le bandeau de Diane,
Et le cœur si naïf qu'en ce calice ouvert
Chaque zéphyr qui passe au sein de l'arbre vert
Apporte des serments pleins d'une douce joie!
C'est lui! c'est Roméo! Sur son pourpoint de soie
La nuit pâle et jalouse a répandu ses pleurs;
Il a sur son chemin écrasé mille fleurs,
Il a par des endroits hérissés, impossibles,
Franchi facilement des murs inaccessibles;

Il lui faudra braver, pour sortir du palais,
Les cris et les poignards de tous les Capulets!
Qu'importe à Roméo? c'est pour voir Juliette !
Juliette sa sœur, pauvre amante inquiète
Qui, bour bénir cent fois ce Montaigu maudit,
Le rappelle cent fois et n'a jamais tout dit;
Et qui, trop pauvre alors pour pouvoir encor rendre
Son cœur à Roméo, l'aurait voulu reprendre!
Oh! lorsque tes cheveux aux magiques reflets
Inondent ton beau cou, fille des Capulets !
Quand on a vu pendant cette nuit enchantée
Rayonner ton front blanc sous la lune argentée!
Et toi, qu'à ton destin le ciel abandonna,
Toi qui nous fais pleurer, pâle Desdemona,
Toi qui ne croyais pas, pauvre ange aux blanches ailes,
Qu'on pût voir parmi nous des amours infidèles,
Desdemona candide, ange qui vas mourir,
Quand on a dans son cœur entendu ton soupir
Et ce que tu chantais en attendant le More :
« La pauvre âme qui pleure au pied du sycomore! »
Quand on connaît vos sœurs, ces anges gracieux,
Évoqués une nuit de l'enfer ou des cieux,
Miranda, Cléopâtre, Imogène, Ophélie,
Ces rêves éthérés que le même amour lie!
Quelle femme ici-bas ferait vibrer encor
Le cœur gonflé de chants à vos cithares d'or?
Mais ce qui le ravit dans une molle ivresse,
C'est ce théâtre bleu couché dans sa paresse,
D'où, comme le bon sens, la grave histoire a fui
Et laisse le rêveur chanter son chant pour lui.
On n'y mesure pas les poisons à la pinte;
Sans quinquets enfumés, ni ciel de toile peinte,

Mille gens dont chacun vaut quatre fois César,
En faisant des bons mots se croisent au hasard.
Des cascades d'argent dans des pays quelconques
Versent leurs diamants aux marbres de leurs conques;
Des arabesques d'or se brodent sur les cieux;
Les arbres sont d'un vert qui ferait mal aux yeux;
Tout est très-surprenant sans causer de surprises,
Et dans tout ce soleil on est baigné de brises.
Les héros vont partout sans y porter leurs pas,
Ne sont d'aucune époque et ne demeurent pas.
Les bouffons sont hardis comme des philosophes;
Les femmes ont au corps les plus riches étoffes,
Des robes de brocart, de saphirs et d'oiseaux,
Souples comme une vague ou comme les roseaux;
Des mantelets aurore ou bien couleur de lune
Jettent mille reflets sur leur épaule brune,
Avec mille bijoux, plumages et colliers.
Elles vont très-souvent mises en cavaliers,
Tiennent avec pudeur mille propos infâmes,
Querellent leurs amants, enamourent les femmes,
Ont un beau nom de page, et vont prendre le frais
Avec leurs diamants dans de petits coffrets.
Des Céladons rimeurs, amants d'une Égérie,
En habit de satin font de la bergerie,
Sont en grand désespoir, et, couchés sur le dos,
Regardent le soleil en faisant des rondeaux.
Mais la belle a la neige au cœur, et désappointe
Le concetti final, au moyen d'une pointe.
Les amoureux, gens nés, prennent bien leurs revers,
Parlent en prose, à moins qu'ils ne disent des vers,
Et ne se pressent pas, bien sûrs au fond de l'âme
Qu'Hymenæus, dieu jaune, au dénoûment du drame

Viendra tout arranger avec ses vieux flambeaux.
Mais, pour servir de fleurs ils ont des madrigaux
Et les fichent après un arbre, qui s'empresse
De les faire arriver sans faute à leur adresse.
Dans des chars blonds formés d'une écorce de noix
Et de fils d'araignée en guise de harnois,
On voit passer au loin de gracieuses fées
Qui chantent au soleil, bizarrement coiffées.
  Les Ariels ont tous deux sexes; les lézards
Savent la pantomime et cultivent les arts.
Des gens à tête d'âne arrivent, quoiqu'on die,
Devant des seigneurs grecs jouer leur tragédie,
Où l'homme avec un chien représente Phœbé
Dans les tristes amours de Pyrame et Thisbé.
Leur tragédie est bête à soulever la bile :
Mais lion et Phœbé, tout semble tant habile,
Qu'on leur dit: « bien lui, Lune! » et : « bien rugi, Lion! »
Le père Anchise arrive avec le galion
Pour reconnaître exprès à la fin, chose due,
Sa fille Perdita, c'est-à-dire perdue.
Au lieu d'avoir des noms anglais, turcs ou romains,
Tous ont des noms charmants pour courir les chemins;
Mercutio, Célie, Orlando, Rosalinde,
Parolles, Pandarus, Léandre, Sylvio! L'Inde
Où l'on passe un flot rose en jonque de bambous;
Où pour charmer leurs dieux à têtes de hibous
Des hommes fort dévots font saigner leur échine,
L'Eldorado, Kiou-Siou, Kounashir, et la Chine
Qui sur sa porcelaine a des pays d'azur,
N'ont rien de plus voilé, de plus bleu, de plus pur,
Que ce rêve, où d'un doigt rosé la Fantaisie
Sous le chêne Saxon répand les fleurs d'Asie.

C'est un monde limpide où dorment en riant
Les mystères du Nord aux clartés d'Orient,
Où près des flots d'argent brillent dans les prairies
Des plantes d'émeraude aux fleurs de pierreries,
Où des bouvreuils jaseurs, pour payer leur écot,
Chantent Mozart, perchés sur un coquelicot !
C'est comme notre amour qui parlerait, ou comme
Un chant qui redirait ce qui chante dans l'homme;
C'est comme un zéphir calme, ou comme un sylphe ailé
Qui caresserait l'âme. Et rien n'eût égalé
Ce théâtre rempli d'une âme singulière,
Si nous n'avions pas eu l'autre flambeau : Molière !
Car leur Muse à tous deux était la même enfant,
Jetant au ridicule un regard triomphant,
Ayant la liberté d'une fille espagnole,
L'éclair dans le regard comme dans la parole,
Pourtant fière et naïve, et trouvant quelquefois
Un mot mystérieux et voilé dans sa voix;
Comme en leur soleil d'or l'Armorique ou l'Irlande
Ont des brouillards pensifs couchés sur une lande.
Elle qui, le sein nu, par les coteaux voisins,
Tordait sur ses cheveux la vigne et les raisins,
A présent soucieuse au désert où nous sommes,
Car tout son avenir était dans ces deux hommes,
Gémissait de les voir par un effort uni
S'user à découvrir le problème infini.
Car lorsqu'il nous pétrit avec la fange immonde,
Dieu fit lourde à nos fronts la science du monde,
Et ceux qui sur la scène ont répandu la leur,
Savent combien leur rouge a caché de pâleur.
Quand tous deux essuyaient, délaissant leur royaume,
Lui le rouge d'Argan, lui le fard du fantôme,

Dieu savait chaque jour par quel changement prompt
Une ride nouvelle illuminait leur front.
Et la Muse pleurait, sur leur métamorphose,
Elle essuyait ses pleurs de sa basquine rose,
Et voulait soutenir avec sa faible main
Ces Atlas accablés d'un univers humain.
Mais enfin, las un jour de leur tâche première,
Grands astres consumés par leur propre lumière,
Ils moururent devant les peuples étonnés,
Debout comme il convient aux hommes couronnés !
Alors ce fut sur nous comme une nuit étrange
Où nul rayon d'en haut ne dora notre fange,
Où rien ne traversa le murmure profond
Que soulève l'idée et que les choses font.
Seulement, au lointain, les meilleurs dans leurs âmes
Entendaient tressaillir comme des voix de femmes
Qui dans nos mille bruits se perdaient à la fois.
C'était le cri plaintif des Muses d'autrefois,
Exhalé, frémissant d'une douleur amère,
Sur la lyre d'Orphée et la lyre d'Homère !
Et leur plus jeune sœur, cet ange des amours
Qui des plus pâles nuits jadis faisait des jours,
Qui du poète aux rois étendait son empire,
Cette sœur de Molière, amante de Shakspere,
Racontait sa détresse au chœur aérien.
« Qui me consolera ? » disait-elle, mais rien
Ne répondait encore à ses paroles vaines.
Son sang libre et jaloux gonflait partout ses veines,
Mais dans la nuit profonde où sommeillait la foi
Nul flambeau ne disait à l'homme : Lève-toi !
Et comme les débris de cette antique Égypte,
Où, dans leur pyramide ou leur obscure crypte,

Dorment les Sésostris auprès des Néchaos,
Notre art, monde autrefois, redevenait chaos.
Or, après bien long-temps, lorsque sur des idées
Mortes en germe avant qu'on les eût fécondées,
Les sons, comme des flots qui tourmentent leurs quais,
Se furent bien long-temps dans l'ombre entre-choqués,
Le peuple vit soudain rayonner sur sa face
Un point resplendissant de lumière vivace.
Et comme on demandait quel était ce flambeau
Qui jetait sur la nuit un prestige si beau,
Les plus sages ont vu que c'était l'auréole
Au front du jeune enfant marqué pour la parole,
Comme furent jadis les hommes de Sion,
Et venu pour grandir sa génération.
Ce n'était qu'un enfant. L'airain aux Feuillantines
L'avait bercé jadis de ses voix argentines :
Dans un jardin antique ombragé comme un bois,
La Nature, qui parle avec ses mille voix,
Lui disait chaque jour le secret grandiose.
Ivre de chants d'oiseaux et de parfums de rose,
Il complétait son âme, oubliant, oublié,
Par un passé de gloire à l'avenir lié,
Méditant sans effort pour sa pensée agile
Virgile par les champs et les champs par Virgile,
Dans son cœur inspiré, mais grave et sérieux,
Cherchant déjà le sens des bruits mystérieux,
Aux lauriers paternels, aux doux baisers de mère,
Comprenant les deux mots que lui disait Homère,
La Grandeur et l'Amour, et de mille rayons
Enveloppant déjà tout ce que nous voyons.
Si bien qu'ayant appris au miroir de son âme
A réfléchir sur nous tout bruit et toute flamme,

Il s'ouvrit les chemins de l'univers ailé
Que les chants d'autrefois nous avaient ciselé.
Or, y voyant gémir sur leur divin trophée
Les sœurs de l'Harmonie et la mère d'Orphée,
Il regarda le monde, et, sachant dans son cœur
Les secrets oubliés du lyrisme vainqueur,
S'écria, plein déjà du céleste délire :
Je serai l'Harmonie et je serai la Lyre!
Et, sans faiblir après sous ce sublime effort,
Il dit aux fronts courbés se sentant assez fort
Pour ourdir à son tour quelque sublime trame :
Je serai l'Epopée et je serai le Drame !
Il se leva sur nous. Et l'homme triomphant
Tint si bien ce qu'au monde avait promis l'enfant,
Que le vieillard pensif dont la jeune Amérique
Se souviendra, lui dit d'une voix homérique:
« Vous êtes l'avenir et je suis le passé ! »
Et que, dernier de tous, il a tout surpassé.
Lui seul faisant saillir dans tout problème sombre
L'ombre par le rayon et le rayon par l'ombre,
A fait briller à flots sur nos illusions
L'immuable clarté faite de trois rayons,
Trinité solennelle à nos yeux apparue,
Triple aspect du foyer, du champ et de la rue.
Le foyer ! oasis aux souvenirs anciens,
Où dans la solitude on est tout pour les siens,
Sanctuaire où l'on sent comme il est bon de vivre
La tête dans les mains et les yeux dans un livre!
Là tout est doux, charmant, simple et mystérieux :
C'est l'épouse qui suit votre rêve des yeux,
Ce sont les beaux enfants pleins d'avenir, aux lèvres
Rouges comme les fleurs des vases de vieux Sèvres ;

Et la vierge étonnée, en son cœur ingénu,
De voir son front si pur, et si blanc son bras nu;
Puis c'est un vieil ami qui cause de Tacite,
Qui lit à cœur ouvert dans Virgile qu'il cite,
Et dont les souvenirs, d'âge en âge espacés,
Vous reportent, jeune homme, à vos plaisirs passés.
Foyer, doux manteau d'ombre! ô naïve peinture
Flamande, que chacun refera! la nature
A-t-elle plus que toi d'harmonie et de chants?
Qui pourrait t'égaler, sinon l'air et les champs?
Car les champs sont aussi le grand poème, et comme
Un livre écrit par Dieu pour l'extase de l'homme.
C'est là que chaque lèvre, allant chercher son miel,
Boit, abeille, les fleurs, et poète, le ciel!
C'est là qu'un doux zéphyr fait frissonner la lyre,
Et que le mot s'écrit pour ceux qui savent lire;
Ce sont des ruisseaux d'or, de larges horizons,
Des fruits divers donnés à toutes les saisons,
Des cascades, des fleurs, de grandes voûtes d'arbres,
Des cailloux anguleux plus brillants que des marbres,
Des oiseaux garrulants qui s'envolent troublés,
De gais coquelicots qui dansent dans les blés,
Des lacs aux flots unis où, sans cesse jetée,
La lumière dessine une moire argentée,
Des cieux pleins de blasons qui paradent au loin
Et de vagues parfums qui s'exhalent du foin!
Et sur ce beau décor, un cœur immense, un monde:
La verte demoiselle avec l'insecte immonde,
Le corbeau velouté, les bœufs aux larges reins,
Cherchant leurs Bracassats ou leurs Claudes Lorrains!
Chacun marche en sa voie. Au fond de la prairie
La génisse s'ébat dans son herbe fleurie,

Les oiseaux attentifs portent au fond du nid
La mousse dérobée aux angles du granit,
L'insecte fait son trou, la verte demoiselle
Mire dans les flots bleus son beau corsage frêle,
Et l'épi blond s'entr'ouvre en riant au soleil.
Chacun cherche son but dès le premier réveil :
La fourmi son brin d'herbe, et l'homme sa charrue.
  Et comme aux champs, hélas! chaque homme dans la rue
Doit labourer l'argile, et dans un tourbillon
Remplir encor sa tâche et creuser son sillon,
Et, sans devancer l'heure où la moisson commence,
Disputer aux oiseaux du ciel, herbe ou semence,
Les grains qui deviendront épis. Tout penseur doit
Désigner le vrai but, et le montrant du doigt
Protéger tour à tour les peuples, qu'on enchaîne,
Et le bon roi, souvent insulté sous son chêne!
Cerveau lumineux, cœur où déborde l'amour,
Il doit, leur prodiguant sa pitié tour à tour,
Redoutable aux abus toujours prêts à nous mordre,
Conserver et grandir la liberté par l'ordre,
Pour rajeunir sans cesse et pour purifier
L'atmosphère du champ et celui du foyer.
  Triple aspect du foyer, du champ et de la rue,
O trilogie énorme avec le temps accrue,
Pour dégager de toi la tranquille clarté,
Il fallait un penseur qui, de tous écarté,
Reçut, seul entre tous, de la Muse d'Homère
La royauté, nectar qui fait la coupe amère!
  Aussi, la Muse eut-elle un regard triomphant
Lorsqu'elle s'accouda sur le berceau d'enfant
Sur lequel s'allumait, comme au temps de Moïse,
L'indice flamboyant de la terre promise!

Si bien que cet enfant, ce rêveur radieux,
Calme, indulgent et fort comme les demi-dieux,
Cet apôtre fervent, élu dès sa naissance,
L'illumina plus tard de sa reconnaissance;
Car, sentant ce jour-là tous les peuples divers
Assez grands pour la voir avec leurs yeux ouverts,
Il dégagea sans peine, avec une prière,
L'archange qui dormait dans la Muse de pierre,
Et, des clartés du ciel doucement ébloui,
Au Parnasse oublié chanta le Sinaï!
Et lorsque s'avança cette Muse nouvelle,
Des enfants inspirés, à l'ombre de son aile,
Dirent joyeusement leurs chants jeunes et purs,
Et la Muse les mène aux prodiges futurs,
Et mûrit lentement leur œuvre qu'elle achève,
Sage, car elle sait; jeune, car elle rêve!
Son jour se lève bleu. Sur ses bras assouplis
La pourpre flotte au loin. Les temps sont accomplis.
O toi! Muse nouvelle à la douce parole,
Qui pour couronne d'or portes une auréole,
Toi qui mènes aussi les enfants par la main,
Muse de l'avenir, montre-moi le chemin!

CONFESSION

Les jours, ami, sont révolus.
Le soleil d'autrefois n'a plus
Autant de flamme;
Même on a changé le décor.
Ecoute-moi, parlons encor
De cette femme.

Au temps où, malade et rêvant,
Tu me racontas si souvent
Tes catastrophes,
(Ton pauvre cœur en étouffait!)
Le croirais-tu bien, j'en ai fait,
Chez moi, des strophes!

C'est pourtant vrai, frère, je vends
Tes pauvres oiseaux tout vivants;
Il faut en rire.
Ton roman si vrai m'a séduit.
Voilà pourtant où nous conduit
Le goût d'écrire.

Comme si je t'eusse épié,
Dans mon poème copié
Sur la nature,
(Ami ne me querelle point!)
Tu trouveras de point en point
Ton aventure.

Malgré notre diverse humeur,
Comme moi, n'est-tu pas rimeur?
Donc, ami Charles,
Pour nous il est bien entendu
Que, dans cet ouvrage éperdu,
C'est toi qui parles.

Que veux-tu? J'ai suivi le flot.
Hélas! j'ai rimé ton sanglot,
(Qu'il eut de charmes!)
Tout comme un auteur de grand ton
Qui rafraîchit son feuilleton
Avec ses larmes.

J'ai cloué là ta passion.
De la sorte, l'émotion
N'est pas petite.
De cette façon là du moins,
En public et devant témoins
La chair palpite.

J'ai lu mes vers dans un salon
Avec la morgue d'Apollon
La plus exquise,
Et comme un vrai carillonneur.
Au fait, je me suis fait honneur
De ta marquise.

Mais, toi qui connais bien mes lois,
Tu sais le petit nez gaulois
Qu'enfin j'adore.
S'il lui faut ses quatre repas,
Ces belles pêches ne sont pas
Pour Théodore.

Pour les cueillir en si haut lieu,
J'ai les façons d'un Richelieu
De l'amourette
Qui ne sent pas assez l'amant,
Et fume trop nonchalamment
Sa cigarette.

LES BAISERS DE PIERRE

—

A Armand du Mesnil.

I

Sois béni, mon très cher ! ta gracieuse lettre
M'a trouvé justement comme j'allais me mettre
Au lit. Quand sur un vers on s'est presque endormi,
C'est un charmant réveil qu'une lettre d'ami ;
Un carré de papier qui vient de tant de lieues,
Auprès du foyer rouge ou des collines bleues,
Vous dire les échos de la grande cité !
Oh ! cher ! en te lisant, mon cœur tout excité
S'élançait envieux vers son Paris grisâtre.
La houille aux angles noirs qui pétille dans l'âtre,
La pipe accoutumée et le punch bien brûlant
Qui fait danser au mur un farfadet sanglant,
Notre bon far-niente avec nos causeries,
Nos divagations, nos folles gueuseries,
Je voyais tout cela ! comme des champignons
Je faisais pousser là tous nos vieux compagnons
Qui remplissent de vin les verres de Venise,
Et ces pâles enfants que mon vers divinise
Et dont la lèvre, prompte à nous incendier,
A pris sa folle pourpre aux fleurs du grenadier.

Ce que j'aime de toi, c'est que la poésie
Qui coule sous ta plume et qui me rassasie,
N'exclut aucunement ces détails parfumés
Qui reportent le cœur sur les objets aimés.
Tu rêves donc toujours! Et Victor? Il travaille.
Son destin est marqué, vois-tu. Vaille que vaille,
Il ira loin. Alfred aime toujours Jenny?
Hélas! si, pitoyable à son rêve infini,
Elle entrouvrait le ciel à cet enfant qui souffre,
Il nous rappellerait Décius et le gouffre.
Il est triste pourtant, pour un beau chérubin,
D'avoir vu tant de fois son Eve dans le bain,
De l'avoir aspirée à long regard de faune,
Sans pouvoir défleurir le bout de son gant jaune.
Un jour qu'il copiait un Christ de Rivoulon,
Jenny vint par hasard à passer au salon :
Le tableau saint lui plut, à la fille profane;
Mais il était promis à quelque autre sultane,
Et notre Galaor vit se fermer l'Eden
Qu'il se serait ouvert au seul bruit d'un « amen. »
Mais la chose, à mon sens, qu'on doit trouver exquise,
C'est ce que tu me dis, cette pauvre marquise
Qui depuis ce temps-là change trois fois d'amant!
On dit Lutèce triste épouvantablement,
Et que sur cet ennui, dont s'augmente la dose,
Surnagent gracieux le Luxembourg et Doze.
Comment va le système? A-t-on tué le roi?
Tu ne me parles pas politique! mais moi,
A qui tu demandais quelque rieuse histoire,
Je fouille vainement le fond de l'écritoire.

Dois-je à ton préjudice, infortuné songeur!
Abuser des récits qu'entend un voyageur?

Cela m'ennuierait fort, et ce serait folie.
Eussé-je parcouru l'Espagne ou l'Italie,
Rien ne t'empêcherait en me laissant moi, nain,
De lire là-dessus Dumas, ou mieux, Janin.
Et d'ailleurs, à Bourbon, aux pelouses d'Avermes,
Dont l'Allier, fleuve d'or, arrose les dieux Termes,
A Souvigny, vieille *urbs,* où près des noirs piliers
Dorment sur leurs tombeaux d'antiques chevaliers,
A Moulins, aux tilleuls de notre cours Bérulle,
J'ai conservé la vie et l'amour qui me brûle.
Je suis toujours le même et tel que tu m'as vu,
De fantaisie étrange abondamment pourvu,
Philosophe de cœur, jaloux d'or et d'ivresse,
Mais plus jaloux toujours de ma blonde paresse.
Je continue à croire ici que les héros
Trouveraient à coup sûr dans l'atelier d'Eros
Ce qu'ils cherchent au sein des batailles rangées.
Quant aux paupières, moi, je les aime orangées.
J'aime le ciel tout bleu, j'aime épais les rideaux,
Et préfère ardemment le Champagne au Bordeaux.
Enfin, que le public ou non s'en scandalise
Je distille l'amour près d'une Cydalise,
Rousse comme à Cythère, et les yeux éclatants;
Sa taille a beaucoup plu quand elle avait vingt ans.
Tu vois, je te l'ai dit, je suis toujours le même,
Toujours aussi Français, toujours aussi Bohême,
Toujours de bonne race enfin, dur comme un roc
Aux faiseurs, et moins fort que Monsieur Paul de Kock
Pour agencer tout seul le plan de quelque chose,
Du reste, chérissant le vert tendre et le rose.
Ma Muse, à moi, n'est pas une de ces beautés
Qui se drapent dans l'ombre avec leurs majestés

Comme avec un manteau romain. C'est une fille
A l'allure hardie, au regard qui pétille,
Elle sait se coucher sans voile en un hamac,
Dire des chants d'amour, et fumer du tabac
De caporal ; elle a des étreintes lascives,
Des chastetés d'enfant et des larmes furtives.
Ne t'étonne donc pas que de l'ami Prosper
Elle ne t'ait pas fait un héros duc et pair.
Si le supplice lent que son loisir te forge,
L'ennui, te saisissait par trop fort à la gorge,
Si j'abusais par trop des oublis de la loi
Envers les rimailleurs, eh bien ! figure-toi
Que nous sommes encore à ces folles soirées
Où nous pressions à flots les coupes azurées,
Où nos yeux éblouis, autour du kirsch en feu,
Dans les flots de fumée avaient un pays bleu.
On blasphémait toujours quelqu'un ou quelque chose ;
Nous lisions, moi des vers boiteux, toi de la prose ;
Le poète pourtant, c'était toi. Le passé
Revient, je continue un récit commencé.

Donc, Prosper apparaît. Seize ans, avec un père
Doué, pour son bonheur, d'un charmant caractère,
Un père homme d'esprit, là, comme on n'en voit pas,
Tout plein d'un vieux respect pour les quatre repas,
Mais qui, fort dénué du revenu des princes,
Trouvait bon de laisser son épouse aux provinces.
Et puis une cousine au regard enragé
Qui sortait chez le père aux grands jours de congé.
Un démon de velours, une pensionnaire
Belle de deux défauts : gâtée et poitrinaire.
Petits pieds andalous, braise rougeâtre aux yeux,
Corps de liane, bras d'ivoire, cheveux bleus.

Tout cela s'appelait Judith. La vierge, en somme,
Eût fait par son sourire un empereur d'un homme.
Prosper ne devint pas du tout empereur, mais
Il devint en revanche amoureux, ou jamais
Homme ne désira ses belles chairs sans âme
Et ce vide gonflé qu'emplit le mot de femme.
Il aimait à tel point, lui, qu'il en maigrissait.
Comment la guérison arriva, Dieu le sait.
Ce fut d'abord un soir sous une allée ombreuse ·
Judith lui confia qu'elle était malheureuse,
Que sa petite amie aimait un monsieur brun,
Et qu'elle voudrait bien aimer aussi quelqu'un.
Notez que ce jeune homme avait deux noirs complices
De sa séduction, oui, deux moustaches lisses
Comme une aile du cygne, et qu'il était rempli
De politesse; enfin un jeune homme accompli.
Prosper lui répliqua : « Moi, je n'ai pas encore
De moustaches; mais, vois, ma lèvre se colore,
Et j'en aurai bientôt. Si tu veux me laisser
T'aimer, sois ma chère âme, et je vais t'embrasser. »
Or, Judith objecta qu'elle avait eu la fièvre,
Que les baisers laissaient des traces sur la lèvre,
Et se mit en colère avec sa douce voix,
Si bien que son cousin l'embrassa quatre fois.
Puis elle n'osa plus se fâcher, dans la crainte
D'être embrassée encor. Voyez quelle contrainte !
Les choses allaient donc au mieux. S'il n'eût fallu
Rentrer pour le souper, tu ne m'aurais pas lu
Davantage. Judith était tout écarlate,
Et Prosper enchanté rajustait sa cravate.
Le pater Anchises, qui commence à souffrir
D'une superbe faim, a crié d'accourir,

Et jure qu'au serein on attrape du rhume.
Prosper prouve *contra* que l'exercice allume
L'appétit, et qu'aux nerfs il est quelquefois bon.
Son père, là-dessus, découpe le jambon.

II

Que ton parfum est doux, ô suave caresse!
Bonheur que par l'amie escompte la maîtresse!
Ces deux regards remplis de billets doux, ces pieds
Qui se cherchent tout bas, vainement épiés!
Oh! comme cet amour est un sublime moule
Où toute âme d'enfant blanche et pure s'écoule!
Oh! que tristes et longs passent les lendemains!
Comme on invente alors, pour se tenir les mains,
Quelque moyen nouveau que l'on ignorait! comme
Le monde entier devient un immense hippodrome
Où l'on court sans fatigue après le but! Et puis
Tu sais, on va le soir regarder dans le puits
La fleur qui de ses mains en passant est tombée.
Je crois qu'on la prendrait d'une seule enjambée!
Comme tout devient rose et doux! Comme on est fier
Du vieux ruban flétri qu'elle portait hier!
O démence ineffable et qui nous fait renaître!
On en serait heureux, si quelqu'un pouvait l'être.
Pourquoi le cœur est-il si large et si profond
Que nulle volupté n'en atteigne le fond?
Pourquoi, noyé des feux d'une humide paupière,
Faut-il vouloir presser la coucheuse de pierre,
Et d'où vient ce désir d'être déchiqueté
Entre les doigts crochus de la Réalité?

Prosper avait pourtant une âme de poète ;
Mais de riches désirs bouillonnaient dans sa tête.
Et ses sens lui disaient que ce n'est pas assez
De la communion des regards embrassés.
Souvent il s'en alla dans les bruyères sombres,
La nuit, s'asseoir tout seul au milieu des décombres ;
Il s'en alla gravir le pied fangeux des monts
Où les rocs dentelés semblent de noirs démons :
La lune aux yeux d'argent le fixait. La rosée
Pleurait de chastes pleurs sur sa bouche arrosée;
Tout semblait un joyau doux et silencieux ;
La terre d'émeraude et la turquoise aux cieux,
Et le frêle rameau tendant sa verte palme ;
Tout, excepté les sens de Prosper, était calme.
Au fait, comment rester tant de jour sans se voir?
Vivre un jour sur huit jours, est-ce vivre ? Et le soir
Se quitter! et sentir sur une froide couche
La Solitude avec son baiser sur la bouche,
Courtisane de marbre, et qui vient vous saisir
Quand votre ami la chasse aux rires du plaisir !
Et ces rêves menteurs ! Et ces nuits d'insomnie,
Quand près du temple où dort la chère Polymnie
On rôde, l'œil fixé sur le vieux mur éteint
Qui des rayons du monde a préservé son teint !
Un grand homme inconnu, joueur de chez Procope,
Me disait que le temps est un grand microscope :
Prosper vint tant de fois examiner le mur,
Que pour cet examen un soir le trouva mûr.
Il vit qu'au résumé la pente était fort douce,
Et les pierres d'en haut recouvertes de mousse.
On pouvait sans péril assiéger le rempart,
De ses réflexions à Judith il fit part.

L'enfant sourit tout bas, baissa sur les étoiles
De ses pudiques yeux l'ébène de leurs voiles,
Et dit que là-dessus il fallait éclairer
La sous-maîtresse, afin qu'on le fît réparer.
Prosper à ce mot-là devint rouge de honte.
Note qu'il était blond, poète et noble comte.
Puis vinrent les serments, les larmes, les combats.
Elle écoutait si bien, et lui parlait si bas,
Qu'à peine si la brise avec ses ailes d'ange
Emporta quelques mots de ce céleste échange.
— Vous me faites mourir, Monsieur ! — Venez ici !
— Non, je te hais ; va-t-en ! — Vous croyez? Grand merci !
— Et mon honneur, Monsieur ! Un mur ! la belle histoire !
— Je t'aime ! — Taisez-vous, démon ! — Un bras d'ivoire !
— Mais je n'y viendrai pas. — Des yeux à s'y noyer !
— Vous mentez, vous ! — Je t'aime ! — Oh ! le beau plaidoyer !
Ici la brise encor passa silencieuse
En courbant les rameaux du saule et de l'yeuse.
— On peut, sans être vue, en un sombre peignoir....
— On ne peut pas, Monsieur ! — S'échapper du dortoir.
— Je ne t'écoute plus. — Enfant ! — Oh ! dis, toi-même,
Non, tu ne voudrais pas me perdre ainsi ! — Je t'aime.
Ces pauvres amoureux n'ont pas d'autre raison !
Celle-là, par bonheur, est toujours de saison.
Parlèrent-ils encor ? Je ne sais trop. La brise
Ne les entendit plus. Mais, sur la pierre grise,
Près du mur, dont la mousse a rongé les granits,
Elle revint un soir baiser leurs fronts unis.
Quelle joie, ô mon Dieu ! les heures solennelles,
La nuit qu'ils éclairaient de leurs chaudes prunelles,
Le parfum de la rose et la neige des lys,
Tout envoyait le trouble à leurs cœurs amollis.

La brise soupirait entre eux deux. Leurs paroles
Ne s'échangèrent plus, et puis leurs lèvres folles
Confirmèrent tous bas les clauses de l'hymen
Que la main de chacun jurait à l'autre main.
Ce fut comme un éclair où flambent deux nuages,
Ineffable moment que la houle des âges
Ne saurait arracher du cœur ! Car, si profond
Qu'il soit, et quelque fiel qu'il élabore au fond,
Quelque orage qu'un jour la passion y fasse,
Ce rayon de soleil en dore la surface.
Oh ! comme ils oubliaient le monde, cet égout !
Et leurs plaisirs d'enfant, et leurs mères, et tout !
Comme au baptême saint des invisibles flammes
Ils brûlaient leurs passés et retrempaient leurs âmes !
Fut-ce un rare bonheur pour les sens enlacés?
Certes, mais leurs plus grands plaisirs étaient passés :
Car les plus doux transports sont dans l'inquiétude
Dont les rêves s'en vont à la béatitude,
Quand le cœur comprimé doute, et sous le surcroît
Du doute, se replie et s'agenouille, et croit !
   Mais quand l'illusion s'incarne tout entière
Et que l'ange du rêve est devenu matière,
On ne sait plus alors ce qu'on en pensera.
C'est le provincial qui vient à l'Opéra
Des clochers inconnus de sa verte campagne.
Il vient comme on viendrait au pays de Cocagne,
Si bien que ni le chant, ni le public choisi,
Ni le vol fabuleux de Carlotta Grisi,
Ni les pâles Willis avec leurs maillots roses,
Ne semblent à ses yeux de merveilleuses choses.
Il rêvait tout moins beau, mais quelque chose encor,
Et croyait au perron trouver des marches d'or.

C'est ainsi que l'espoir s'entoure de mensonges,
Et que la passion est un pays de songes
Où l'on va comme un homme enivré d'alcool.
Il semble qu'on va suivre un aigle dans son vol,
Qu'on est grand, que la joie et ses rudes atteintes
En râles convulsifs tordront les chairs éteintes,
Qu'on se relèvera tout autre, mais souvent
On se retrouve après Gros-Jean comme devant.
Aussi lorsque j'ai soif de rage et de caresse,
En un mot que je veux choisir une maîtresse
Telle que le dieu grec les élève à son jeu,
Une femme de lit, je m'inquiète peu
Des petits pieds de reine et des yeux en amandes.
Ce qu'il me faut à moi, ce sont les chairs flamandes
Que dessinait Rubens de son hardi pinceau.
Quant à ces dona Sol aux tailles d'arbrisseau,
Dont les cheveux pleureurs vont en rameaux de saules,
C'est trop triste pour moi. Mais de larges épaules,
Des jambes d'amazone et des bras sans défaut
Et des muscles de fer, voilà ce qu'il me faut!
Tant pis. Mais à mon sens, la Vénus Callipyge,
Comme poème épique, est un rare prodige.
Des bandeaux moyen-âge avec des yeux cernés
Font de sombres profils d'archanges consternés;
Mais cette lèvre rouge et ce sein qui frissonne,
Ce port majestueux que la stature donne,
Ces hanches aux plis durs, ces robustes appas,
Qui vous les donnera, si vous n'en avez pas?
Il faut avoir jauni dans un cachot bien sombre
Où de pâles serpents se caressent à l'ombre,
Pour bien savourer l'air et la beauté des cieux.
On se blase sur tout, sur l'azur des yeux bleus,

Sur le scribe fécond, sur le pâté d'anguille,
Et sur la canzona d'une rieuse fille ;
Et toutes les beautés auxquelles nous croyons
Tombent au souffle impur des désillusions.
Le grand héros devient voleur. L'économiste
Nous paraît à la fin un horrible banquiste,
Le philanthrope un sot, l'avocat un pantin,
L'artiste un bateleur, la vierge une catin,
L'astronome savant un fou dans les étoiles,
Le coloriste habile un barbouilleur de toiles,
Les souvenirs aimés deviennent des fardeaux,
Et les pauvres honteux achètent des landaus.
L'espérance se fait un chagrin près d'éclore,
L'amour un impudent marché, le météore
Un lampion fumeux accroupi sur un if.
Des seins fermes et lourds, au moins, c'est positif.
Quoique Prosper n'eût pas dans cette nuit peut-être,
Trouvé tout le bonheur qu'il osa se promettre,
Lorsque le blond Phœbus parut à l'horizon,
Il partit, mais laissant son cœur à la maison,
Si bien que l'on trouva sa démarche légère.
Puis il vécut ensuite au sein d'une atmosphère
De bagues en cheveux, de petits billets doux,
Eden de souvenirs, de fleurs, de rendez-vous,
Qui put, malgré l'effort de la fortune humaine,
Comme dans la chanson, durer une semaine.
Quoi, huit jours seulement ! C'est bien peu, diras-tu
Etre huit jours fidèle est presque une vertu :
D'abord on a le temps d'écrire plusieurs stances
Quand on s'aime huit jours. Et puis les circonstances
Viennent souvent forcer à se quitter plus tôt
Qu'on ne veut. Le malheur est un grand paletot

Qu'endosse tour à tour chaque homme, et que sans hon
Prosper doit endosser à cet endroit du conte.
Ce conte, pour toi seul, ami, je l'ai rimé;
Mais si je l'avais fait pour qu'il fût imprimé,
Je sortirais un peu mes mains de la coulisse
Pour les joindre en prière aux pieds de ma lectrice,
Petits pieds que je vois, enchâssés de velours,
Mollement endormis sur des coussins bien lourds;
Charmante caution pour répondre du reste.
Puis en levant les yeux, je verrais sans conteste
Un visage adorné d'un éclat non pareil,
Un front d'ivoire mat et des yeux de soleil;
Puis un spencer gonflé, puis sur un flanc qui ploie,
Retombant en anneaux, de lourds cheveux de soie.
Je serais fort ému lorsque je la verrais.
Mais je crois que voici ce que je lui dirais:
O ma dame d'amour! mon amante inconnue,
Vous que l'illusion me fait amante et nue,
Oh! si, réalisant tous mes rêves de fou,
Vous me vouliez jeter les bras autour du cou
Comme d'un collier d'or les branches gracieuses,
Et me donner huit nuits de vos nuits amoureuses,
Ma dame, sur l'honneur, je m'en contenterais!
Voilà, mon cher Armand, ce que je lui dirais.
Enfin, comment cessa ce bonheur éphémère?
Cela vint de Prosper. Qui l'aurait cru? Sa mère
Mourut tout justement à cette époque-là.
Or, elle avait un frère aîné, qu'on rappela
D'exil en mil huit cent quatorze. Un gentilhomme
Très-entiché des fleurs de lys, et brave comme
Bayard, au temps jadis fort bien vu de la cour.
La digne sœur et lui se chérissaient, et pour

Se réunir encor dans la main où l'on tremble
Et ne pas se quitter, ils moururent ensemble
De vieillesse. Prosper fut contraint de partir
Pour recueillir avec des sanglots de martyr
L'héritage de l'oncle, un fort bel héritage
Qui n'aurait pas tenu de Penafiel au Tage.
Quitte enfin des devoirs tristes et doux, que feu
Notre oncle, s'il fut riche, impose à son neveu,
Il s'entoura d'un crêpe, et prit la malle-poste,
Triste comme un « lépreux de la cité d'Aoste. »
En arrivant, il trouve aussi, quel coup du sort!
Que son vertueux père était tout-à-fait mort.
Que de morts à la fois! c'est comme un mélodrame
Où les trépas fameux s'impriment à la rame,
Bel art au nom duquel Dennery mérita
La croix! Prosper pleura beaucoup, mais hérita.
C'est un beaume aux chagrins les plus cuisants. En somme
Il eut trouvé l'auteur de ses jours un brave homme,
Si ce pauvre vieillard à ses derniers moments,
Quoiqu'il eût toujours eu les meilleurs sentiments,
Ne se fût laissé faire une bévue exquise.
Que fit-il donc au fait?... Ah, oui! Judith, marquise.
Afin qu'elle eût un père avec un bel hôtel,
Lui-même il la mena toute blanche à l'autel.
Quant à son jeune époux, ce fut un diplomate
Haut, sec, raide, pompeux, monté dans sa cravate,
Droit comme un lys, couvert de croix, éblouissant,
Et portant de sinople au griffon d'or yssant
Du chef; d'ailleurs sauvage, aimant la solitude,
Et voyageant toujours; mais ayant l'habitude
Mauvaise, de rentrer dans sa demeure à pas
De loup, toutes les fois qu'on ne l'attendait pas.

Pour les fleurs sans parfum, le satin et le cierge,
Judith oublia donc tous ses serments de vierge?
Son cœur fut donc un gouffre où l'on pouvait plonger
Ses rêves, sans que rien ne dût y surnager?
Peut-être. Elle ne vit dans ce commerce infâme
Qu'un moyen tout trouvé de jouer à la dame.
Elle eut de fins chevaux, des villas, des palais,
Du drap rouge fort cher sur des corps de valets,
Et fit merveille au bois avec ses équipages.
Les médisants ont dit qu'elle eut même des pages.
  Aussi ne parlons pas de ces pensionnats
Où l'on a le secret de charmants incarnats
Pour se faire monter la pudeur au visage,
Lorsqu'un œil indiscret vous fixe le corsage.
Oh! si quelqu'un lisait sous vos regards baissés
Tous les impurs désirs dont vous vous enlacez,
Courtisanes d'esprit, filles dont le corps chaste
Survit à peine au cœur que la tête dévaste!
Tristes virginités, vertus sans lendemain,
Qui laissez vos lambeaux aux buissons du chemin!
Ecoute, le hasard, ou bien les dieux prospères
M'ont fait vivre un instant dans un de ces repaires.
J'y cherchais un écho des chants du paradis.
N'aurais-tu pas pensé comme je pensais, dis?
Eh bien, souvent, le soir, caché sous des charmilles,
J'ai surpris le secret de quelques blondes filles.
J'écoutais inquiet, presque comme un amant,
Et j'ai senti le rouge à ma face. Vraiment
Il se murmure là des discours dont l'exorde
Soulèverait le cœur aux danseuses de corde!
Puis, c'est là qu'on apprend le sourire qui mord
Et l'art si compliqué de mentir sans remord.

Ne crois pas que Judith fût onc embarrassée
Pour dire à son cousin qu'on l'avait tant forcée
Qu'elle n'avait pas pu refuser cet oison.
Prosper lui répliqua : « Vous avez bien raison,
Et ce n'est après tout qu'une affaire de forme,
Car un époux marquis reste, pourvu qu'il dorme,
Un meuble de salon à ne pas dédaigner.
Mais un ancien amour permet d'égratigner
Le parchemin jauni des clauses conjugales,
Sans blesser les vertus les plus théologales. »
  Tu sais que tous les deux aimaient à discuter,
Car nous les avons vus autrefois affronter
Les chances du serein sous une allée ombreuse
Où la brise courbait les saules et l'yeuse ;
Tu sais que, tous les deux, après ces beaux discours,
Nous les avons trouvés dans des spasmes bien courts
Au fond d'un vieux jardin, sur le banc, dont la mousse
Empruntait à Phœbé sa lueur pâle et douce.
Après les pourparlers dont il s'agit ici,
Nous devons comme alors les retrouver aussi,
Non pas dans un jardin, nous sommes en décembre,
Mais au fond d'un boudoir rose et parfumé d'ambre,
Avec de gros coussins vêtus de velours verts,
Comme on aime à les voir dans le cœur des hivers ;
Boudoir fort isolé, n'ayant pour toute issue
Qu'une fenêtre haute assise sur la rue.
La Nymphe du foyer devient rouge, le thé
Par Judith elle-même est bientôt appelé,
Et dans les flacons d'or le vin de Syracuse
Offre aux jeunes amants une charmante excuse
De toutes les pudeurs qu'ils pourraient oublier.
Oh ! quel désir aigu les vint alors lier !

Qu'ils allaient bien mourir dans ces voluptés sombres
Que l'ange de la nuit caresse de ses ombres,
Et dont ils connaissaient l'extase jusqu'au fond !
Mais voilà le mari, diplomate profond,
Qui revient tout-à-coup comme l'homme de pierre,
(La rime est de Boileau,) dans le Festin de Pierre.
Deux hommes sur les bras alors qu'on en veut un,
Certes, cela doit être un conflit importun ;
On se souhaiterait dans une autre hémisphère.
Pas de cachette hélas ! Que résoudre ? Que faire ?
Encore, à l'Ambigu-Comique, ce serait
Facile, on trouverait un passage secret
Dans un mur féodal. Se tuer l'un ou l'autre
Sans pouvoir seulement dire de patenôtre,
C'est un moyen fossile et maintenant honni ;
D'ailleurs cela serait imité d'Antony.

Puis, Judith n'était pas de ces femmes novices
Qui prouvent leur amour avec des sacrifices,
Et qui donnent leur vie, en faisant peu de cas.
Elle jeta la lampe avec un grand fracas,
Et se mit à rugir ce cri de rage folle
Dont seule a le secret la femme qu'on viole.
Là-dessus entra, fier comme un toréador,
Un suisse vert-lézard caparaçonné d'or,
Qui, jaloux de servir les vertus de Madame,
Pour la première fois sut dégaîner sa lame.
Comme tous les chasseurs, ce fat malencontreux
Des pieds de sa maîtresse était fort amoureux ;
Ce fut donc comme un tigre altéré de carnage
Qu'il arrêta Prosper, et, contre tout usage,
Le jeta sans façon par la fenêtre, avant
De regarder au moins s'il faisait trop de vent.

Madame, quand parut son noble misanthrope,
Eut tout juste le temps de tomber en syncope,
Comme une Sémélé devant son Jupiter.
Le raide commandeur demanda de l'éther.
L'évènement courut le lendemain. La presse,
Pour gloser sans mesure oublia sa paresse ;
On en parla beaucoup dans de nobles séjours,
Et Judith fut malade au moins quinze grands jours.
Descendons si tu veux dans la rue, où la neige
Étend sur le pavé son manteau de Norwège.
Quand le pauvre Prosper reprit un peu ses sens
Et vit autour de lui s'attrouper les passants,
Il se trouva meurtri sur des angles de glace,
Où nous le laisserons sans le bouger de place,
C'est notre bon plaisir, encor pour quelques vers.
D'autant qu'on se fatigue à ces récits divers,
Et qu'il me faut quitter la mystique ceinture,
Car nous avons ce soir bal à la préfecture.
Déjà le Jacquemart, Quasimodo de plomb,
Vient de sonner dix coups avec beaucoup d'aplomb,
L'ancien hôtel Saincy s'entrouvre et s'illumine,
Et mille senoras à la superbe mine
S'y rendent, en passant par le pompeux séjour
Né sous le consulat de monsieur de Champflour.

III

Faut-il continuer ? Je n'en ai guère envie.
Le malheureux Prosper ! comme en pendant sa vie
A des lèvres de femme, il s'étoit bien trompé !
Notre terre promise est un roc escarpé :

Il ne le savait pas ; mais avoir fait son rêve
D'un poème d'amour qu'une autre main achève,
Être sorti vivant de son passé caduc,
Avoir fouillé son cœur pour en donner le suc,
Et n'avoir en retour que deux nuits pour sa liste,
C'est à se faire eunuque, athée, ou journaliste !
  Les femmes, j'en suis sûr, auraient absous Judith
De ses petits péchés. Mais Prosper la maudit :
C'était de mauvais goût. Peut-être ai-je moi-même,
Dans un de ces moments de souffrance suprême
Où le cœur tout broyé saigne encore et s'émeut,
Maudit une Judith qui s'appelait Yseult !
Mais pourquoi réveiller ce souvenir stérile ?
Ce que je fis alors nous est fort inutile
Au bout du conte bleu qui nous intéressait.
Disons ce qu'il advint de Prosper. Qui le sait ?
Comme un sombre plongeur qui se confie aux lames,
Il s'engouffra vivant dans une mer de femmes,
Festonna ses rideaux d'actrices et de rats,
Et devint très-couru dans les deux Opéras.
Frêles roseaux de cœur comme aux pierres gothiques,
Types germains coulés dans les moules celtiques,
Bacchantes de Toscane à la parole d'or,
Pensives Lélias qui cherchaient leur Trenmor,
Elvires aux pieds fins, bijoux d'Andalousie,
Vierges à l'œil fendu sous le surmé d'Asie,
Il sut tout effeuiller en critique de goût,
Et, quand il n'eut plus rien á donner, il eut tout.
Il eut, n'espère pas que je les enregistre,
Au Théâtre Français l'amante d'un ministre,
A l'Opéra, je crois, celle du directeur
D'alors. Aux environs, la femme d'un auteur

Dramatique, et Fanny, la fille aux lèvres rouges,
Dont la voix eût pâmé les morts, et, dans les bouges,
Éléonore, Esther, Léontine et Jenny.
Si je te disais tout quand aurais-je fini?
Ce serait trop. D'autant que, grâce à ces astuces,
Il trouva des vertus et des princesses russes,
Qu'il serait dangereux de nommer pour raison
D'époux, et dont je veux respecter le blason.
D'ailleurs tout ce plaisir est rampant et livide ;
Avant de s'enivrer on voit la coupe vide,
Tandis que le vautour, le souvenir vainqueur
Vous broie incessamment de ses griffes le cœur.
Oh! quelle chose aimée alors semblerait douce?
Est-ce l'eau, le zéphir, la lumière, la mousse,
Ou le givre odorant des amandiers fleuris?
Prosper le blond rêveur n'avait trouvé de prix
A tous ces charmes nus de la jeune Nature
Que lorsqu'à son amie ils servaient de parure.
Tout est décoloré, discordant et fatal
A présent, tout se tait. Le ruisseau de cristal?
Il courait sur *ses* pieds délicats. Le vieux saule?
Il penchait ses rameaux jusqu'à *sa* blanche épaule.
La brise? Elle apportait en passant dans *sa* voix,
La chanson du vieux pâtre et l'haleine des bois.
Les fleurs? *Ils* en avaient effeuillé les corolles
Pour y lire tout bas des espérances folles.
Les chants ? *Ils* les chantaient ensemble. Le soleil?
Que de fois éblouis de son éclat vermeil,
Étendus sur la mousse, abrités, seuls au monde,
Ils l'avaient vu mourir dans un baiser de l'onde!
Chaque pas, chaque souffle était un souvenir
De ce bonheur enfui pour ne plus revenir :

Mais au fait, je m'arrête à faire de l'églogue
Tandis que mon héros emplit son catalogue.
Puis-je suivre ses pas jusqu'au pays Latin.
Et dire ce qu'il dut souffrir un beau matin
Pour demander du calme à la philosophie
Que démontre là-bas quelque brune Sophie ?
Puis-je écrire les noms d'Annette et de Clara,
Cette autre Dolorès? Rira bien qui rira
Le dernier. La débauche à la fin vous enlace
Entre ses bras de fer que nul mortel ne lasse,
Et don Juan court au gouffre entrouvert sous ses pas.
A propos, connais-tu, qui ne la connaît pas ?
(On la chante à présent jusques dans Pampelune),
Cette moisson de lys, blanche comme la lune,
Qu'un païen surnomma Phœbé, pour sa pâleur?
Quelle Nymphe! souvent, par goût pour la couleur
Locale, étincelait parmi sa chevelure,
Masse de diamants d'une farouche allure,
Un croissant tout en feu, par Janisset courbé.
Prosper la posséda, cette épique Phœbé
Dont chaque nuit absorbe, au dire de la ville,
Dix hommes, vingt flacons pleins, et cinquante mille
Francs. Oui, tout cela tombe en poudre sous ses doigts
Comme un vieil oripeau décousu. Mais tu dois
En avoir entendu souvent parler : c'est elle
Qui, je ne sais pourquoi, se mit dans la cervelle
De tuer sans péril deux fats, et seulement
Pendant huit jours entiers prit chacun pour amant.
Entre toutes, ce fut celle de ses maîtresses
Que Prosper préféra, peut-être pour les tresses
De cheveux, qui gênaient sa marche, ou les contours
De sa robe, sculptés par des ciseaux d'Amours,

Peut-être pour ses yeux ou ses faunes vieux-Sèvres,
Peut-être pour ses chats, peut-être pour ses lèvres.
Belle femme, elle était bonne fille. Il la prit
Noblement, sans façon. Puis, ils eurent l'esprit
De se quitter sitôt que le miel de la coupe
Fut au bout, estimant tous les deux qu'une troupe
De Bohêmes en sait là-dessus plus qu'un roi.
Mais s'ils se rencontraient devant le café Foy,
Ou qu'ils fussent lassés de leurs plaisirs vulgaires,
Car les gens du commun ne les amusaient guères,
S'ils désiraient un soir sortir de leur milieu,
Si Prosper, au sortir des tréteaux Richelieu,
Voulait pour se guérir voir un vrai corps de reine,
Alors ils s'en allaient ensemble. L'Hippocrène
Est un mot à côté de cette femme-là :
C'est un fait positif, qu'en ses jours de gala
D'un triste portefaix elle eût fait un poète,
Par son étreinte morne et ses poses de tête.
La source court au fleuve, et la fange à l'égout.
Tu dois le remarquer, l'esprit et le bon goût
S'unissent d'ordinaire aux formes les plus pures.
Phœbé le prouve bien. Ni l'or, ni les guipures
Ne cachent son beau cou, mais un camélia
S'embaume à ses cheveux, et, comme Cynthia,
Cette calme Romaine, hélas ! trop tard venue,
« Sa plus belle parure étant de rester nue,
Deux robes seulement forment tous ses atours,
L'une de moire blanche et l'autre de velours. »
Tout chez elle est parfait pour l'amour idolâtre.
Pas de livres, d'albums, ni de sculpture en plâtre,
Mais une Danaë peinte par Titien,
Inestimable corps qu'elle a payé du sien,

De bons divans d'indienne avec des cordelettes
Et de lourds oreillers, et, comme statuettes,
Deux seulement en marbre et semblant percer l'air :
Carlotta la divine, et la rieuse Ellsler ;
Du vin dans des flacons, et près des pipes d'ambre
Les verres de Bohême. Au plancher de la chambre
Pas de riches tapis d'un goût luxuriant,
Mais une fraîche natte en paille d'Orient.

C'est là que les pieds nus, et la pipe allumée,
Prosper s'environnait d'une blanche fumée,
Et, les yeux de la reine épanouis sur lui,
Comme un autre Ænéas racontait son ennui :
— « Par Hercule! dit-il, depuis deux ans, ma chère,
« Je me gorge d'amour, d'or et de bonne chère,
« Et je trouve l'or vil, et les dégoûts bien prompts.
« — Si tu veux, dit Phœbé, nous nous enivrerons.
« — Je me suis réveillé repu sur tant de couches,
« Que ces femmes me sont insipides. Leurs bouches
« Me sont froides ! Du vin ! verse tout le flacon !
« S'il me fallait encor passer par un balcon,
« Peut-être que ces nuits me sembleraient plus drôles ;
« Mais tous ces bons époux savent si bien leurs rôles,
« Que l'on entre aujourd'hui par la porte. Vraiment
« On a l'air d'un laquais, et non pas d'un amant.
« Ce vin fade m'endort!... Quel contre-sens que l'âme!
« — Si tu veux, dit Phœbé, nous dormirons. — O femme!
« Tu ne comprends donc pas que pour moi tout est mort,
« Et qu'on est bien heureux, ma Blanche! quand on dort.
« Vois-tu Dieu m'avait fait pour une seule chose,
« Pour un amour d'enfant, une pauvre fleur close,
« Et mon souffle s'envole à la fleur que j'aimais.
« — Cueille-la, dit Phœbé. — Ne me parle jamais,

« Femme, de cette enfant, car elle est morte. Approche
« Ta joue. Oh ! non ta lèvre est trop froide. Une roche
« Dans un gouffre, vraiment c'est mon cœur, ô Phœbé.
« — Mio, répondit-elle, il faut vous faire abbé. »
Il ne répliqua pas et ralluma sa pipe.
C'était une habitude, et de plus un principe
Chez lui, de la fumer quand il ne trouvait rien
A dire. Et dans le fait, c'est le suprême bien.
Oh ! si dans mon réduit j'avais la douce natte
De Phœbé, ses bras blancs et sa lèvre écarlate,
De plus une chibouque avec du tabac frais,
C'est pour le jugement que je me lèverais.
Les gens les plus heureux que notre terre porte
Sont le Turc et sa pipe accroupis sur leur porte.
Mais il faut être Turc pour prendre ce parti.
Après quelques instants, Prosper était parti
Pour suivre le torrent de ses bonnes fortunes.
Les pommes de l'Eden deviennent fort communes,
Et tous les tours d'alcôve on les a si bien lus,
Que c'est tout naturel ; je n'en parlerai plus.
Il faut, pour terminer ce drame épouvantable,
Qu'enfin Polichinelle aille aux griffes du diable,
Et qu'en baissant la toile on sente le roussi.
J'ai promis à Don Juan sa foudre. La voici :
Ce fut une Lorette, un être d'antithèse
Au corps pelotonné comme une chatte anglaise ;
Le visage suave et rose, mais les yeux
Cruels, et reflétant l'enfer plus que les cieux.
Sa voix était limpide et pleine d'harmonie
Comme un frémissement des lyres d'Ionie ;
Ses cheveux étaient doux, ses doigts petits et longs,
Ses pieds se meurtrissaient aux tapis des salons,

Ajoutez un corps mince, une allure mignonne
Et des ongles rosés, vous aurez *la Madone*,
Une de ces beautés dont on baise la main
Respectueusement, au faubourg Saint-Germain.
Son nez grec, ses sourcils arqués, ses dents d'opale,
Tout était jeune et beau, sauf cette lèvre pâle
Qu'un sourire funèbre éclairait. En tous temps,
Même sous les rayons du soleil de printemps,
Elle était enterrée au sein d'une fourrure
Toute blanche, et semblait mourir. Une torture
Etrange, se peignait dans son regard. On dit
Que dans l'ombre elle avait ce triangle maudit
Que le doigt de Dieu trace au front des mauvais anges.
  Était-elle arrachée à ces noires phalanges
Qui tombèrent un jour de la nue aux flancs d'or ?
Peut-être. Je ne sais. Mais on disait encor
Avoir su vaguement des vieillards que leurs pères
L'avaient vue autrefois en des temps plus prospères,
Alors qu'illuminée aux splendeurs de son nom,
La noblesse dorait Versaille et Trianon,
Alors que les Iris et les belles Climènes
Jusques au madrigal se faisaient inhumaines,
Et plus tard, quand la fière et belle Talien
Marchait, tunique au vent, sans voile et sans lien.
Au fait nous avons lu bien souvent *le Vampire*
Du grand poète ; eh bien, cette femme était pire
Encore, étant vampire et femme. On ne pouvait
Relever un front pur des plis de son chevet.
Or, Prosper y posa sa tête. Si l'histoire
Est fausse, je ne sais. Mais ce qui m'y fait croire,
C'est qu'en touchant Alice on sentait un frisson,
Que sa lèvre semblait froide comme un glaçon,

Et que, comme le tigre après un jour de jeûne,
Son regard aspirait ardemment le sang jeune.
Oh ! trois fois malheureux et perdu sans espoir
L'homme de cœur qui prend une femme un beau soir,
Et, laissant de côté le reste, vit en elle
Seulement, abrité du monde sous son aile !
Celle dont il s'agit savait bien son métier
D'orfraie et de sangsue, et, comme l'usurier,
Dans ses ongles d'onyx retenait sa victime
Tant qu'elle était encore aux trois quarts de l'abîme.
Un jour pourtant, Prosper, qu'elle avait laissé seul,
Faute étrange ! sortit vivant de son linceul.
Il alla se poser auprès d'une fenêtre
Ouverte, et quand l'air pur eut un peu fait renaître
Sa pensée, il voulut se regarder en lui,
Et recula de peur quand le rayon eut lui.
Car il avait senti déjà que dans son âme
Tout était consumé sous cette impure flamme,
Que de son être ancien tout était déjà mort,
Tout, l'espoir et le doute, et même le remord.

IV

Alors il se rendit chez la Phœbé, l'ancienne
Maîtresse de trois rois couronnés, et la sienne,
Pour savoir si l'airain de ce corps indompté
Le ferait vivre encor à quelque volupté.
Belle conclusion et digne de l'exorde :
Sa lyre était aussi brisée à cette corde,
Si bien que la Phœbé dit, le bras étendu
Sur lui : « Poveretto ! comme on me l'a rendu ! »

Là, d'un coup de sifflet, nous transportons la scène
En dépit d'Aristote, au pays d'outre-Seine.
O mon pays Latin ! vieux pays désolé
D'où le siècle sans plume un jour s'est envolé,
Moi, le dernier de tous, je te reste, et je t'aime !
J'aime tes boulevards, verdoyant diadème,
Ton fleuve morne et sourd, et ses courants flanqués
De vieux murs de granit où s'endorment les quais,
J'aime sur ses piliers ta svelte cathédrale,
Où, debout, au sommet de l'immense spirale,
Nous voyons grimacer quelque Quasimodo.
Avant ton Panthéon, palais de gloires mortes,
J'aime ton hôpital, la maison aux deux portes :
L'une par où l'on vient, escorté de douleurs,
Jusqu'à ces lits souillés qu'on lave de ses pleurs,
Comme Jésus sa croix ; l'autre, dernier refuge
Où nous trouve la mort pour nous mener au juge !
Et souvent je pensais, en rêvant dans ce lieu
Où se mêlent les voix des mourants et de Dieu,
Que pour ceux dont le cœur sort vierge de ses langes,
Notre calvaire touche aux demeures des anges.
Assis sur une pierre, et le front dans les mains,
Je repassais en moi tous ces rêves humains,
Je cherchais à fixer de mon esprit superbe
Le problème infini de la Chair et du Verbe ;
Je voulais commenter l'impérissable Loi,
Pauvre fou que j'étais ! et disséquer la Foi :
Connaître la liqueur en en brisant le vase !
Et la Nuit m'eût trouvé dans cette même extase
Si des prêtres camards se rendant au lutrin
Ne m'eussent fait douter du maître souverain.
Alors de Maria passant à Cydalise

Et cherchant le théâtre au sortir de l'église,
Je flânais lentement tout le long du chemin
Jusqu'à mon Odéon, ce colosse romain,
Ce vaste amphitéâtre aux moulures massives,
A l'air grave, où les voix sortent pleines et vives,
Où de leur ciel doré Poquelin et Shakspear
Semblent en nous voyant pousser un long soupir,
Temple où la Melpomène est vaste comme un monde,
Et jetait en un jour, vieille Muse féconde !
A ce monstre affamé qu'on nomme le Public,
Deux Talmas à la fois, Bocage et Frédérick !
Et, comme deux enfants qu'on flatte et qu'on câline,
La Muse les berçait sur sa large poitrine,
Et ne plia jamais, tant ses reins étaient forts !
Aux coups passionnés de leurs rudes efforts!
Oui, malgré les regards de la foule béante,
Elle ne put faiblir, la robuste géante,
Que sous les lourds baisers des éléphants-Harel.
J'ai toujours, pour ma part, trouvé surnaturel
De voir ces animaux jouer la tragédie.
C'est là ma bête noire, et ma foi, quoi qu'on die,
Comme dit Trissotin, j'aime mieux Beauvallet.
D'ailleurs, tout ce qui vient d'Afrique me déplaît,
Sauf ces brunes Fellahs dont la mamelle antique
Est d'un bronze charnu qui perce une tunique.
Aussi, quand par hasard ce souvenir me vint,
Je prenais mon chapeau quatorze fois sur vingt,
Et pour le Luxembourg, dédaigneux et folâtre,
Mon jardin, je quittais, l'Odéon, mon théâtre.
Dans tout ce qu'on me voit écrire en général,
Mais surtout dans les vers de ce conte moral,
J'abuse sans pudeur du mot suave : *j'aime.*

Ces répétitions me font un tort extrême.
Mais nous voici venus au jardin azuré,
Et c'est surtout pour lui que j'en abuserai.
Car lorsque j'eus quinze ans, que mes facultés lasses
Secouèrent un jour la poussière des classes,
Ce fut lui qui d'abord m'enseigna mon métier,
Et je voudrais lui faire un livre tout entier.

J'aime son bassin vert aux cygnes blancs, ses marbres
Se détachant au loin sur le velours des arbres,
Ses coupes sur des bras d'Amours, riche travail,
Où le géranium peint ses fleurs de corail ;
Et ses petits jardins de mosaïque, cases
Qui servent d'oasis à madame Decazes.
Pour moi, je n'en suis pas fâché. Car, quelque pair
Que soit l'époux qu'on a, l'on est femme ; et dans l'air
Rien n'est harmonieux comme un souffle de femme.
Vous en souvenez-vous, Yseult la grande dame ?
Ce fut là le berceau de nos jeunes amours,
C'est là qu'au mois de mai vous alliez tous les jours,
Une fleur à la main, vous asseoir la première
Sur la terrasse, près du vieux balcon de pierre.
Et lorsque j'arrivais aussi, par un hasard
Si bien prévu la veille, alors votre regard
Me saluait au loin d'une moue enfantine.
Moi, le front incliné jusques à la poitrine,
Je venais saluer votre mère, et souvent
Elle me retenait à ses côtés. Savant
Diplomate, nourri du langage des Codes,
Je savais, au besoin, causer parure ou modes,
Et, près d'un vieux parent arrivé du Congo,
Faire des calembourgs contre Victor Hugo.
Mais si pour un instant nos mères isolées

Me laissaient votre bras dans les longues allées,
Oh ! comme tous les deux, en nous serrant la main,
Nous prenions du bonheur jusques au lendemain !
Hélas ! où s'envola cette rapide ivresse?
Maintenant, chaque été, l'ombre qui vous caresse
Est celle d'un séjour d'eaux quelconques, et moi
Je me suis fait mener, je ne sais trop pourquoi,
Dans un manoir antique, où je m'amuse comme
On s'amuse à chasser, quand on est gentilhomme.
J'ai tué des perdreaux, j'ai beaucoup réfléchi,
Et j'attends assez mal la saison de Vichy.
Or, fussé-je au Moultan, ou bien chez les Tungouses,
Au Kiatchta, pays des amantes jalouses,
Ou chez les Beloutchis, ou chez les Hottentots,
Vierges de toute presse et de tous paletots,
Mon cœur s'envolerait à ce riant ombrage
Où nous étions si fous. Pourquoi devient-on sage !
Vous savez comme l'herbe était verte ! Au bassin
Comme l'eau s'écoulait fraîche et pure du sein
De la nymphe sculptée aux admirables poses,
Et comme chaque brise était pleine de roses !
Oh ! lorsqu'aux bords aimés l'ancre à la forte dent
Mordra, si je reviens entier, sans accident,
Du char jaune-serin des postillons hilares,
C'est dans ce quartier-là que dormiront mes Lares.
Ce sera pour toujours alors, jusqu'au cercueil.
Car, sinon la Fortune assise sur le seuil,
Je trouverai du moins ma chère solitude,
Si douce pour l'amour, et douce pour l'étude.
Loin du fracas bourgeois de la cité d'Antin,
Je lirai près du feu mon poète latin ;
Je tâcherai surtout, sans être aristocrate,

De choisir mes amis comme faisait Socrate,
Écoutant auprès d'eux s'enfuir l'heure et, les soirs,
Allant rendre visite à mes monuments noirs.
J'entendrai sous le vent crier leurs girouettes,
Je verrai devant moi leurs longues silhouettes
Découper leur contour dans un ciel sombre et pur
Et jeter lentement leur ombre sur le mur.
Près de ces grands hôtels au style large et vaste,
Tombeaux cyclopéens que le temps seul dévaste,
Je trouverai toujours mon banc presque détruit
Où l'on écoute en paix l'haleine de la Nuit.
  Là s'enfle librement la pleine consonnance
Du bruit harmonieux que produit le silence
Et le parfum léger des folles nappes d'air.
Puis, lorsque du sein glauque où le tenait la Mer
S'élance l'Astre blond, et qu'aux jeunes nuées
Il met des corsets d'or comme aux prostituées,
La cité des vieux noms s'embrase, et son réveil
Met dans les arbres noirs des éclairs d'or vermeil.
Seulement à son front plus d'un noble édifice
A, comme un nid d'oiseaux que le lierre tapisse,
Une pauvre mansarde amante de rayons,
Qui s'ouvre de bonne heure aux mille illusions.
Là quelque étudiant, sans crainte et sans envie,
Voit couler à ses pieds le flot noir de la vie
Et jette l'avenir aux chances du destin.
Pauvres petits palais de ce pays Latin
Si dédaigneusement jeté sur une rive,
Quand on vous a quittés tout jeune, et qu'on arrive
A votre seuil, plus tard, le cœur bat vite, allez !
  Or, retrouvant par là tous ses jours envolés,
Notre héros tremblait comme un soir de décembre,

Car il tournait la clef de la petite chambre
Où s'étaient écoulés ses beaux jours. Si hardi
Qu'il fût, son front devint pâle, et, tout étourdi,
Il alla s'appuyer contre un mur. Sa mémoire
Pleurait en s'éveillant, et ses rêves de gloire
Venaient, spectres hagards, passer devant ses yeux.
Il les avait quittés si jeune ! lui si vieux
Maintenant, pour jeter aux caprices d'une onde
Perfide, ses trésors, et demander au monde
Une place au festin du bonheur inconnu !
Tu sais, mon pauvre Armand, comme il est revenu.
Bien des flots ont passé sur lui. Bien des tourmentes
Ont fait craquer son verre aux dents de ses amantes ;
L'homme de pierre attend. Le vautour a rongé
Dans son cœur, jusqu'au fond. Pourtant rien n'est changé
Dans la chambre : l'étoffe aux antiques ramages,
Les meubles vermoulus et les vieilles images
Sont là : maître Wolframb, Hamlet dans son manteau
Noir, les Amarillys mourantes de Watteau,
Sur le bahut sculpté la grande Vénus grecque,
Et les in-folio dans la bibliothèque.

Dire ce qu'éprouva notre Prosper auprès
De tous ces chers bijoux d'enfant, je ne pourrais ;
Surtout lorsqu'il trouva recouvertes de crasses,
Au fond de son bureau ses vieilles paperasses.
Car toute sa jeunesse au riant souvenir
Était dans ces feuillets épars, et revenir
Sur le passé, c'est vivre une autre fois. La folle
Du logis s'éveillait, et sa blonde parole
Semblait douce à l'enfant comme un zéphyr de mai.
Alors, comme autrefois le héros enfermé
Près des vierges, frémit au son rauque des armes,

Prosper, sorti plus grand d'un baptême de larmes,
Se sentir tressaillir une plume à la main.
Le poème qu'il fit, tu le liras demain.
Tu verras si la fin mise pour tout le monde,
Doit varier, pour peu que Judith y réponde;
Tu sauras si le gouffre où ce cœur est tombé
Profondément, au point d'émouvoir la Phœbé,
A laissé surnager quelques flots d'ambroisie,
Et si l'enfant est mort pour toute poésie
Comme pour tout amour. Quelques-uns ont écrit,
Gens profonds, que la forme a sauvé son esprit,
Et que, la rime aidant, la Vénus Callipyge
A mis sa lèvre chaude à ce sang qui se fige.
  D'autres disent tout bas qu'à ses mille revers
Il ajoute celui de se tromper en vers,
Que, sentant son cœur vide et faux, il se décide
A chercher lentement le plus noir suicide,
Et que pour mieux tuer l'existence et le *moi,*
Il se fait substitut du procureur du roi.

LIVRE DEUXIÈME

—

1839 - 1842

—

AMOURS D'YSEULT

I

C'est là qu'elle priait. Là, sur ces froides dalles
Où je foule à mes pieds cent tombes féodales.
L'église étincelait de la pompe des soirs,
D'orgues, de chants divins, d'étoffes, d'encensoirs
Et de beaux corps de femme à genoux sur la pierre.
Mais je n'entendais qu'elle et sa douce prière ;
Et, lorsqu'elle partit, au vide de mon cœur
Il me sembla d'abord que du milieu du chœur
Un ange de sculpture aux formes immortelles
Quittait sa stalle sombre en déployant ses ailes !

II

Quel souffle créateur fait éclore mon âme ?
Quels cieux ont déroulé leurs nappes de saphir ?
Quel espoir inconnu m'anime ? Quel zéphir
A jeté dans ma vie un doux parfum de femme ?

Pourquoi chercher dans l'ombre un rayon pur de flamm
Et vouloir arrêter le rêve qui va fuir,
Comme le corail rouge et les perles d'Ophir
Que serre le plongeur sous une ardente lame ?

En vain, de ma pensée effarouchant l'essor,
Je veux de vos yeux noirs et de vos ailes d'or
L'arracher, sur vos pas la rêveuse s'envole.

Et, pour que mon tourment renaisse, ardent phénix,
J'enferme dans mon cœur votre blonde parole
Comme un baume onctueux dans un vase d'onyx.

III

Oui, mon cœur et ma vie !
Et je sais bien,
O chère inassouvie,
Que ce n'est rien !

Ah ! si j'étais la rose
Que le soir brun
En souriant arrose
D'un doux parfum ;

Si j'étais le bois sombre
  Qui sur les champs
Jette au loin sa grande ombre
  Et ses doux chants;

Si j'étais l'onde pâle
  D'où le soleil
Sur son beau char d'opale
  S'enfuit vermeil;

Si j'étais la pervenche
  Ou les roseaux,
Ou le lac, ou la branche
  Pleine d'oiseaux,

Ou l'étoile qui marche
  Dans un ciel pur,
Ou le vieux pont d'une arche
  Au profil dur;

Si j'étais la voix pleine,
  La voix des cors,
Qui fait bondir la plaine
  A ses accords,

Ou la nymphe du saule
  Au sein nerveux
Qui met sur son épaule
  Ses longs cheveux;

A vous, jeune déesse,
  Pleine d'attraits,
A vous, Yseult, sans cesse
  Je donnerais

Ma voix, ma fleur, mon ombre
  Douce à chacun,
Mes chants, mes bruits sans nombre
  Et mon parfum,

Et tout ce qui vous fête
  Comme une sœur.
Mais je suis un poète
  Plein de douceur,

Qui ne sait que bruire
  A tous les bruits,
Faire vibrer sa lyre
  Au vent des nuits,

Et dans la nuit d'un rêve
  D'illusions
Jeter longtemps sa sève
  Et ses rayons.

A vous qui pour mon âme
  Êtes le jour,
Je ne donne, Madame,
  Que mon amour!

IV

O mon âme, ma voix pensive,
O mon trésor échevelé,
Mon myosotis de la rive,
Mon astre, mon rêve étoilé!

Mon amour, ma blanche sirène,
Calice d'argent où je bois,
O ma jeune esclave, ô ma reine,
Mon poème à la douce voix!

Pourquoi, mon bel ange sans aile,
Folle enfant qui me caressez,
Pourquoi donc êtes-vous si belle
Avec vos longs cheveux tressés?

Oh! quand dans nos lointaines courses,
Sous l'abri des feuillages verts
Nous allons cueillir près des sources
Des pâquerettes et des vers,

Pourquoi le ciel bleu sur nos têtes
Met-il son manteau de saphir,
Et pourquoi la campagne en fêtes
Rit-elle au souffle du zéphir?

Pourquoi dans la petite chambre,
Lorsque tout bruit lointain se fond,
L'air est-il comme imprégné d'ambre,
L'eau pure, le divan profond?

Enfant, sais-tu quelle puissance
Nous enveloppe d'un regard,
Et quels mots, de leur ciel immense,
Nous disent la Nature et l'Art?

La Nature nous dit : « Poètes!
A vous mes ruisseaux et mes prés,
A vous mon ciel bleu sur vos têtes,
A vous mes jardins diaprés!

A vous mes suaves murmures
Et mes riches illusions,
Mes épis, mes vendanges mûres
Et mes couronnes de rayons! »

L'Art nous dit : « A vous mes richesses,
Mes symboles, mes libertés,
Mes bijoux faits pour les duchesses,
Mes cratères aux flancs sculptés!

A vous mes étoffes de soie,
A vous mon luxe armorial
Et ma lumière qui flamboie
Comme un palais impérial!

A vous mes splendides trophées,
Mes Ovides, mes Camoens,
Mes Glucks, mes Mozarts, mes Orphées,
Mes Cimarosas, mes Rubens! »

Et bien oui, l'Art et la Nature
Ont dit vrai tous les deux. A nous
La source murmurante et pure
Qui me voit baiser tes genoux!

A nous les étoffes soyeuses,
A nous tout l'azur du blason,
A nous les coupes précieuses
Où l'on sent mourir la raison;

A nous les horizons sans voiles,
A nous l'éclat bruyant du jour,
A nous les nuits pleines d'étoiles,
A nous les nuits pleines d'amour!

À nous le zéphyr dans la plaine,
À nous la brise sur les monts
Et tout ce dont la vie est pleine !
Nous sommes rois, nous nous aimons !

V

Le zéphyr à la douce haleine
Entr'ouvre la rose des bois,
Et sur les monts et dans la plaine
Il féconde tout à la fois.

Le lis et la pâle verveine
S'échappent fleuris de ses doigts,
Tout s'enivre à sa coupe pleine
Et chacun tressaille à sa voix.

Mais il est une fleur penchée
Qui se retire desséchée
Sous le baiser qui veut l'ouvrir.

Or, je sais des âmes plaintives
Qui sont comme les sensitives
Et que le bonheur fait mourir.

VI

Mon Yseult, vous êtes marquise,
Et quand vous allez à l'église,
Ce n'est pas sur la pierre grise
Que vous adorez le bon Dieu.

Non, votre beau corps qui se ploie
Effleure les coussins de soie,
Et, frémissant d'amour, envoie
Son parfum de femme au saint lieu.

Votre missel a sur ses pages
Bien des gracieuses images,
Bien des ornements d'or, ouvrages
D'un grand mosaïste inconnu ;
Et fier de vous faire une chaîne,
Votre chapelet noir qui traîne
Redit son madrigal d'ébène
Aux blancheurs de votre bras nu.

Lorsque votre équipage passe
On voit s'élancer sur la trace
De vos chevaux de noble race
Mille amants, le cœur aux abois;
Derrière vous marche la foule,
Mugissante comme la houle,
Et dont le chuchottement roule
A travers les détours du bois.

Vous avez de tremblantes gazes,
Des diamants et des topazes
A replonger dans leurs extases
Les Aladins expatriés,
Et des cercles de blonds Clitandres
Dont le cœur brûlant sous les cendres
Vous redit en fadaises tendres
Des souffrances dont vous riez.

Vous avez de blondes servantes
Aux larges prunelles ardentes,

Aux chevelures ruisselantes
Pour essuyer vos blanches mains;
Douces pour vous sont toutes choses,
Pour vous toutes fleurs naissent roses,
Toutes amours fraîches écloses,
Afin d'embaumer vos chemins,

Moi je suis un jeune poète
Qui pleure en regardant le faîte,
Pour qui chaque soleil est fête,
Pour qui chaque ombre fait douleur.
Je n'ai pour trésor que ma plume
Et ce cœur broyé, qui s'allume,
Comme le fer rouge à l'enclume,
Sous le lourd marteau du malheur.

Mon âme était comme cette onde
Pleine d'amertume, qui gronde
Dans son abîme, et dont la sonde
N'a jamais pu trouver le fond;
Comme ce flot qu'un sable aride
Absorbe de sa bouche avide,
Et qui cherche à combler le vide
D'un abîme morne et profond.

Et pourtant vous, type suprême,
Vous m'avez dit tout haut : Je t'aime !
Vous m'avez couché morne et blême
Sur un beau lit de volupté ;
Vous avez abreuvé ma lèvre,
Encor toute chaude de fièvre,
Du nectar pur à qui l'orfèvre
Poétise un cachot sculpté.

Dans vos colères de tigresse,
Vous m'avez fait des nuits d'ivresse
Où le plaisir, sous la caresse,
Pleure le râle de la mort,
Où toute pudeur se profane,
Où l'ange le plus diaphane
Se fait bacchante et courtisane
Et grince des dents, et vous mord!

Puis vous m'avez dit à l'oreille
Quelque étincelante merveille
Dont la mélancolie éveille
Les fibres de l'être endormi;
Vous aviez la pudeur craintive
De la mourante sensitive
Qui renferme son cœur, plaintive
De n'être morte qu'à demi.

Vous m'avez, à moi triste et frêle,
Fait une existence si belle
Qu'une sombre terreur s'y mêle
Quand je me mire à mon passé.
J'ai peur que le riant mensonge
Du lac d'azur où je me plonge
Ne soit l'illusion d'un songe
Qui tenaille mon front glacé.

Or, dites-moi, rêve céleste,
Pour que votre enveloppe reste
En proie à mon amour funeste,
Les crimes que vous expiez?
Yseult, faites que je devine
De quel feu bout votre poitrine,

Et quelle colère divine
Vous met pantelante à mes pieds?

Avez-vous aux hymnes des anges
Dérobé les notes étranges
Dont leurs radieuses phalanges
Charment l'ennui de leurs exils?
Au Vatican, sur une toile,
Avez-vous dérobé l'étoile
Qu'une sainte paupière voile
Avec un réseau de longs cils?

Ou, peut-être, ma patience
A surpassé toute souffrance,
Et Dieu permet que l'espérance
M'apporte son prisme trompeur.
Je ne sais quel souffle en votre âme
Alluma cette mer de flamme,
Ni pourquoi vous m'aimez, Madame!
Mais je me recueille et j'ai peur.

VII

Le soleil souriait à la jeune nature,
L'hiver avait séché ses pleurs,
Et la brise entr'ouvrait de son haleine pure
L'humide corolle des fleurs.

Le saule aux rameaux verts penchait sa rêverie
Sur les flots au reflet doré,
Et l'insecte enchâssait dans la verte prairie
Son corselet tout azuré.

Or, nous étions tous deux sous les bosquets de roses
Qu'épanouissait le printemps,
Si que sans y penser nos amours sont écloses,
Ecloses presqu'en même temps.

Le rossignol disait sa plainte enchanteresse,
Nous disions des serments bien doux ;
Tu devais pour toujours m'effeuiller ta tendresse...
Madame, vous rappelez-vous ?

L'arbre pensif s'incline encor, l'insecte rôde,
L'églantier semble rajeunir,
Les vents ont leur parfum, l'herbe son émeraude :
Notre amour est un souvenir !

PHYLLIS

DAPHNIS.

Tandis que mollement étendu sous les chênes
Tu t'endors au doux bruit des cascades prochaines,
N'as-tu pas vu s'enfuir ma rieuse Phyllis,
Souple comme le lierre et blanche comme un lis ?

DAMÈTE.

Je ne sais. Il se peut que sa tunique ouverte
Ait sous ses pas légers effleuré l'herbe verte,
Mais je ne l'ai pas vue, et je n'écoute pas
Le chant d'une bergère ou le bruit de ses pas.

DAPHNIS.

Quel rêve ambitieux te poursuit, ô Damète!
Et verse ses poisons dans ton âme inquiète?
Pourquoi ne plus unir nos deux pipeaux, formés
De sept roseaux divers sous la cire enfermés?

DAMÈTE.

Parce que l'aigle altier ne rase pas la terre,
Que dans le nectar seul un dieu se désaltère,
Et que, comme Phyllis et la nymphe des bois,
Je puis chanter les dieux sur la lyre à dix voix.

DAPHNIS.

Cet orgueil ne convient qu'aux poètes des villes.
Pan ne dédaigne pas les Muses les plus viles,
Et, berger comme nous, aime de simples chants.

DAMÈTE.

Que m'importent les vers qu'il faut aux dieux des champs?
Il en est de plus hauts dont la troupe choisie
Sur l'Olympe neigeux s'enivre d'ambroisie.

DAPHNIS.

Pâris, l'enfant royal dont la voix décida
Entre les trois splendeurs au sommet de l'Ida,
Chantait près du troupeau qui lui donnait sa laine.

DAMÈTE.

Ambitieux déjà de la couche d'Hélène,
Et dans ses chastes nuits s'abîmant à songer,
Son cœur de roi battait sous l'habit du berger!

DAPHNIS.

Quelle reine, ô Pâris! va devenir ta proie,
Et faire de nos champs une nouvelle Troie?

DAMÈTE.

Quelle nymphe, aveuglée en son amour fatal,
Ouvrira sous tes pas son palais de cristal?

DAPHNIS.

J'ai du moins le secret de leur chant doux et tendre.

DAMÈTE.

Va, rustique pasteur, tu ne peux me comprendre.
Ecoute. Un jour, poussé par cette voix des dieux
Qui conduisit jadis nos héros glorieux,
J'ai quitté nos troupeaux, nos prés, nos champs fertiles,
Pour ce souffle brûlant qui consume les villes.
J'ai vu Rome aux sept monts, la ville des Césars,
Avec ses palais d'or, avec ses bruits de chars,
Ses temples, ses tombeaux, son fleuve, ses arènes,
Et ses reines d'amour plus belles que les reines;
Et la grande cité d'esclaves et de rois
Avec ses chants divins a fécondé ma voix!

DAPHNIS.

Malgré cette fierté dont ton âme est si vaine
Et le sang orgueilleux qui coule dans ta veine,
J'ose te provoquer à la lutte des vers
Au bruit de ce torrent et sous ces arbres verts.
Invoque, si tu veux, les neuf Sœurs du Permesse,

Consacre-leur tes chants et crois à leur promesse ;
Pour moi, j'appellerai la nymphe au bras nerveux
Qui près du fleuve aimé tresse ses longs cheveux,
La Naïade qui dort dans son lit de porphyre,
Et Flore qui palpite au baiser de Zéphyre !

DAMÈTE.

Offres-tu quelque gage ou quelque riche don?

DAPHNIS.

Cette coupe de hêtre où l'art d'Alcimédon
Enroula sur les bords, par un savoir insigne,
Le lierre pâlissant et l'amoureuse vigne.

DAMÈTE.

Et moi, cette houlette où son art souverain
Autour des nœuds égaux a fait courir l'airain.

DAPHNIS.

Je vois venir ici Palæmon le vieux pâtre,
Que le dieu Pan lui-même et la nymphe folâtre
Instruisirent jadis à leur rhythme divin,
Palæmon le bon juge et le sage devin.

DAMÈTE.

Décidez entre nous. Il s'agit d'un prix digne
Des amours de Sicile et du dieu de la vigne.
De tous ceux qu'a chéris l'harmonieux démon,
Vous êtes le meilleur, ô sage Palæmon !

PALÆMON.

Tandis que mollement reposés sur cette herbe,
Le chêne étend sur nous son ombrage superbe,
Disputez les présents que vous vous destinez,
Car la Muse se plaît à ces chants alternés.
Voici que vos troupeaux, que le mien accompagne,
Déchirent au hasard, dans la verte campagne,
Les cytises fleuris et les saules amers ;
Un parfum de printemps enveloppe les airs ;
Pour écouter vos chants, les Naïades craintives
Montrent leurs blonds cheveux sur le sable des rives,
La nymphe écarte au loin les branches des ormeaux,
Et la jeune dryade agite ses rameaux.

DAMÈTE.

Commençons par chanter les Neuf Sœurs dont la lyre
Assoupit l'Olmius dans un tendre délire,
Et Vénus Astarté, mère de tout amour !

DAPHNIS.

Phœbus le dieu pasteur, Phœbus le dieu du jour
Par son regard doré m'inspire une hymne sainte,
Et je tresse pour lui la palme et l'hyacinthe.

DAMÈTE.

Cypris, fille des flots, ton culte me lia
A la plus belle enfant, la jeune Délia,
Dont le palais splendide est fait d'or et de marbres.

DAPHNIS.

J'ai souvent poursuivi, le soir, sous les grands arbres,
Phyllis, rieuse enfant, Phyllis aux blonds cheveux,
Qui souriait à tous et riait de mes vœux.

DAMÈTE.

Dieu, qui peux du Pactole enrichir l'Hippocrène,
Donne-moi des trésors pour acheter ma reine !
Le jour à tes autels me verra le premier.

DAPHNIS.

J'ai découvert au bois le nid d'un blanc ramier
Que je garde à Phyllis, dont les pieds sont des ailes
Et dont le sein est blanc comme les tourterelles !

DAMÈTE.

Heureux qui, s'enivrant de nectar, peut sentir
Battre des seins aimés sous la pourpre de Tyr !

DAPHNIS.

Heureux qui, rappelant les bergers de Virgile,
Ne verse qu'un lait pur dans sa coupe d'argile !

DAMÈTE.

Quand je vis Délia pour la première fois,
Elle avait sur le Tibre un cortège de rois,
On délaissait pour elle Aglaé de Phalère,
Et ses rameurs portaient la pourpre consulaire !

DAPHNIS.

Quand j'aperçus Phyllis, elle cueillait ces fleurs
Que la Nuit, en fuyant, arrose de ses pleurs;
C'était près du ruisseau, sous l'ombrage des saules.
Ses cheveux déroulés inondaient ses épaules.

DAMÈTE.

Echo suivait de loin les lyres à dix voix.

DAPHNIS.

La brise et les oiseaux se parlaient dans les bois.

DAMÈTE.

Hélas! comment trouver le bonheur que j'espère?
J'ai vendu l'héritage et le champ de mon père,
J'ai possédé trois jours la jeune Délia,
Qui trois jours m'endormit près d'elle, et m'oublia.

DAPHNIS.

Phyllis sera bientôt mon épouse chérie,
Reine dans ma cabane, et nymphe à ma prairie,
Flore dans mes jardins, Pomone à mon verger,
Et redira tout bas les chants de son berger.

DAMÈTE.

Et moi, je pense encore à l'esclave romaine
Qui m'a bercé trois jours sur sa couche inhumaine.

DAPHNIS.

Phyllis se sent émue à mes tendres accords
Et des frissons divins enveloppent son corps.

DAMÈTE.

Mais Délia l'esclave est plus jeune et plus belle
Que la Vénus de marbre et la nymphe d'Apelle.

DAPHNIS.

Mon poème commence et mon rêve est fini.
Soyez bénis, ô dieux! car les dieux ont béni
Celui qui, loin du faste et des riches portiques,
Ne parle de bonheur qu'à ses dieux domestiques.

DAMÈTE.

Heureux qui, terminant le rêve inachevé,
Etreint nu l'idéal qu'un poète a rêvé!

PALÆMON.

Fermez l'arène, enfants. Déjà sur ses longs voiles,
La nuit brode en courant sa ceinture d'étoiles,
Les flammes du couchant meurent, et sans effort
Sous le baiser du soir la Nature s'endort.
La Nature pâmée est plus jeune et plus belle
Que la Vénus de marbre et la nymphe d'Apelle :
A toi donc, ô Daphnis! la victoire et le prix
Du combat que tous deux vous avez entrepris.
Car si belle que soit une Anadyomène
Sortie en marbre blanc des mains de Cléomène,
Mieux vaut la chaste enfant dont l'œil sourit au jour,
Dont le sein est de chair, et palpite d'amour!

SONGE D'HIVER

I

Dans nos longs soirs d'hiver, où, chez le bon Armand,
Dans notre far-niente adorable et charmant
On oubliait le monde aride,
Vous demandiez pourquoi sur mon front fatigué
Au milieu des éclats de rire le plus gai
Grimaçait toujours une ride.

Et moi, j'étais plus triste encor
Lorsque, comme en un fleuve d'or,
Je remontais dans ma mémoire,
Et que d'un regard triomphant
Je revoyais mes jours d'enfant
Couler d'émeraude et de moire,
Puis engouffrer leurs tristes flots
Au fond d'une mer sombre et noire
Avec des bruits et des sanglots.

Et je me rappelais cette époque oubliée
Où l'âme d'une femme, à mon âme liée,
L'avait brisée avec si peu,
Et mon angoisse morne, et cette nuit fatale
Où, sur la froide couche, inconsolable et pâle,
Je pleurais en maudissant Dieu !

« Oh ! disais-je alors, quoi ! la bouche
Qui vous caresse et qui vous touche
Avec un délire inouï,
La main frémissante qui presse
Les vôtres, les soupirs, l'ivresse,
Les yeux éteints qui disent Oui,
Tout cela, ce n'est qu'un mensonge
Ce n'est qu'un songe évanoui
Qui passe comme un autre songe !

Quoi ! lorsque je mourrai dans un délire fou,
Peut-être qu'un autre homme embrassera son cou
Avec des caresses maudites,
Et quand, se souvenant, ma voix la maudira,
Dans un spasme semblable elle lui redira
Les choses qu'elle m'avait dites ! »

Et sous cet ardent souvenir
Du temps qui ne peut revenir
Et dont un seul instant vous sevre,
Je me débattais dans la nuit
Comme sous un spectre qu'on fuit
Dans les visions de la fièvre,
Enfin je m'endormis lassé,
Le sein nu, l'écume à la lèvre,
Les yeux brûlants, le front glacé.

Quand je rouvris les yeux ! ô visions étranges !
Je vis auprès de moi deux femmes ou deux anges
Avec de splendides habits,
Toutes deux étalant des beautés plus qu'humaines
Et laissant ondoyer leurs tuniques romaines
Sur des cothurnes de rubis.

L'une, aux cheveux roulés en onde
Etalait haut sa tête blonde
Sur les lignes d'un cou nerveux ;
Comme une Vénus d'un autre âge,
Quand son front commandait l'hommage,
Sa lèvre commandait les vœux;
L'autre, mystérieuse et pâle,
Sous le manteau de ses cheveux
Voilait une beauté fatale.

Et comme j'admirais en moi ces traits si beaux,
Comme dans leurs linceuls les marbres des tombeaux
Qu'on aime et devant qui l'on tremble,
Toutes deux, entr'ouvrant leurs lèvres à la fois,
Déployèrent dans l'ombre une splendide voix
Et tout bas me dirent ensemble :

« Quoi ! parce qu'à ton premier jour
Un désenchantement d'amour
A secoué sur toi son ombre,
Tu te laisses ensevelir
Dans cet ennui qui fait pâlir
Ton front sous une douleur sombre !
Viens avec moi, viens avec nous !
Nous avons des plaisirs sans nombre
Que nous mettrons à tes genoux ! »

« — Oh ! s'il en est ainsi, si vous m'aimez, leur dis-je,
Si vous pouvez encor pour moi faire un prodige,
Rappelez l'amour oublieux ! »
Mais voici que la femme à blonde chevelure
M'entoura de ses bras, et, belle de luxure,
Mit ses yeux brûlants dans mes yeux.

II

« Viens à moi, dit-elle,
Oh ! viens sur mon aile,
Dans un pays d'or
Qu'un nectar arrose,
Où tout est fleur rose,
Joie, amour éclose,
Plaisir ou trésor !

Mes sujets par troupes
Dans le fond des coupes
Aspirent l'oubli !
Là, jamais de nue,
D'amour contenue,
De foi méconnue
Ou de front pâli !

Jamais dans la salle
Belle et colossale
De lustres éteints,
Car dans nos demeures,
Tandis que tu pleures,
Les jours et les heures
Sont tout aux festins !

Une longue danse
Entoure en cadence
L'éternel repas.
La danseuse penche
Doucement sa hanche,

Et sa robe blanche
S'ouvre à chaque pas !

Les foules ravies
Aux tables servies
Des plus riches mets,
Parmi la paresse
Où l'amour les presse,
Goûtent une ivresse
Qui ne meurt jamais !

Un sérail de femmes,
Dont toutes les âmes
S'ouvrent en riant,
Pour sa grande orgie
Hurlante et rougie
A la Géorgie
Et tout l'Orient !

Quitte pour la fête
Ta couche défaite,
Ton livre connu,
Et viens dans la plaine
Où sous ton haleine
Chaque Madeleine
Mettra son sein nu !

Oh ! si l'espérance
Malgré ta souffrance
Te sourit encor,
Va ! laisse pour elle
L'amour infidèle,
Et viens sur mon aile
Dans un pays d'or ! »

III

Et je restais muet. Alors la femme pâle
En souriant aussi montra ses dents d'opale,
Frissonna tristement dans un horrible émoi,
Prit ma main dans la sienne et cria : « C'est à moi ! »

IV

« Oh ! ne l'écoute pas, viens à moi, me dit-elle,
Pour t'emporter ce soir j'ai veillé bien des jours ;
Vois, mon cœur ne bat plus, ma joue en pleurs ruisselle,
Mes cheveux déroulés m'inondent ; je suis celle
Dont les bras s'ouvrent pour toujours !

Mon amour éternel est chaste, calme et tendre ;
Loin du monde aux longs bruits tristes comme un tocsin,
Dans mon beau lit de marbre, où tu pourras t'étendre,
Tu dormiras longtemps sans jamais rien entendre,
La tête appuyée à mon sein.

De légères Willis aux tuniques flottantes
Feront en se jouant notre lit tous les soirs ;
Malgré nos lourds rideaux sur nos chairs palpitantes,
Souvent nous sentirons s'envoler vers nos tentes
Un parfum lointain d'encensoirs.

Nous entendrons, parmi nos plaisirs sans mélanges,
Des chants mystérieux et plus doux que le miel,

Si bien qu'on ne sait pas, tant ces voix sont étranges,
Si ce sont des voix d'homme ou bien des lyres d'anges,
Des chants de la terre ou du ciel.

De même, quelquefois, au-dessus de nos têtes,
Nous entendrons aussi frémir des pas lassés,
Des zéphyrs ondoyants ou d'ardentes tempêtes
Portant des mots de haine ou des chansons de fêtes,
Et nous nous dirons, enlacés :

Qu'importent maintenant à notre âme cachée
Ces flots tumultueux qui changent si souvent?
Le bonheur, c'est la nuit, la feuille desséchée,
La Paresse aux pieds nus, nonchalemment couchée
Loin des bruits du monde vivant.

Qu'importent maintenant, lorsque tout dégénère,
Ces hommes de là-bas à cent choses liés,
Qui, ravivant en eux la plaie originaire,
Pour atteindre dans l'ombre un but imaginaire
Heurtent leurs pas multipliés?

Les uns, jeunes enfants dont la cohorte arrive
Au banquet somptueux qui caresse leur faim,
Sous les lustres dorés et la lumière vive
Disent des chœurs joyeux, dont plus d'un gai convive
Ne pourra pas chanter la fin.

Les autres, gens élus que la foule environne,
Redisent un poème adorable ou fatal,
Mais ces fous, qu'un matin la Jeunesse couronne,
Tombent, ivres encor, du balcon de Vérone,
Sur le grabat d'un hôpital.

Et puis, c'est une vierge à la candeur étrange
Dont les Nuits ont rêvé l'amour délicieux,
Mais dont le Ciel avare a voulu faire un ange.
Ce sont mille splendeurs éteintes dans la fange
En rêvant la clarté des cieux !

Luths brisés, chants éteints, glaives qui se provoquent,
Tourbillons palpitants, inquiets, alarmés,
Chœurs aux voiles d'azur que les haines suffoquent ;
Ce sont des yeux, des voix, des mains qui s'entre-choquent
Comme des bataillons armés !

Tandis que nous aurons une nuit éternelle
Que jusqu'au bout des temps rien ne pourra briser !
Oh ! viens ! mes bras sont nus, ma paupière étincelle,
Mon cœur s'ouvre à jamais, et pourtant je suis celle
Qui ne donne qu'un seul baiser ! »

V

Et cette femme pâle, et cette femme blonde,
Chacune autour de moi s'enroulant comme une onde,
Me redisaient : « A qui ton amour hasardeux ? »
Mais une voix cria : « Vous mentez toutes deux ! »

VI

Et près de moi je vis luire
L'inimitable sourire
D'une vierge au front charmant,

Qui soutenait une harpe
Suspendue à son écharpe,
Et dont, je ne sais comment,
Le regard et la voix fière
Avaient un rayonnement
De parfum et de lumière.

« Belle nymphe aux cheveux d'or!
Il vous faut, dit-elle, encor
Un convive à votre joie!
Mais vous ne m'attendiez pas
Pour vous conduire ses pas!
Le Seigneur permet qu'il voie,
Et qu'à l'instant solennel
L'éternel palais flamboie
Dans son mystère éternel! »

VII

Et tout fut transformé, tout. De ma sombre alcôve
Le cadre s'agrandit dans une lueur fauve.

Et ce fut un palais, vaste, immense, confus,
Une ample colonnade aux innombrables fûts.

Dans ce monde peuplé d'un monde de sculptures
Grinçaient les oripeaux de mille architectures.

A de vastes forêts de gothiques piliers
Se confondaient au loin d'étranges escaliers.

C'étaient de lourds portails, des trèfles, des ogives,
Des rosaces sans fin peintes de couleurs vives.

Et, par endroits, jetés dans ce palais sans nom,
Des portiques païens, frères du Parthénon.

C'étaient des blocs géants, des degrés, des dentelles,
Des chimères ouvrant leurs gigantesques ailes,

Des anges, de vieux sphinx, des moines, des héros,
Et des dieux verts avec des têtes de taureaux,

Qui tous, serrant la tête et baissant la paupière,
Chantaient confusément la symphonie en pierre.

Et moi pendant ce temps je flottais, alité,
Entre la rêverie et la réalité.

Et je voyais toujours. Au milieu de la salle,
Une table brillait, splendide et colossale.

Chaque plat ciselé contenait un trésor
Détaillé par l'éclat de cent torchères d'or.

Le festin fabuleux aux recherches attiques
S'illuminait de neige et d'iris prismatiques,

Et, comme la lumière, un doux parfum éclos
Semblait briller de même et rayonner à flots.

Chaque climat lointain, de l'Irlande à l'Asie,
Avait donné son luxe ou bien sa fantaisie :

Qui ses surtouts d'argent, qui son oiseau vermeil,
Qui ses fruits veloutés au baiser du soleil.

Et le nectar divin, philtre par qui l'on aime,
Faisait étinceler les verres de Bohême.

Aux uns le doux Aï, dont le flacon choqué
Heurtait en pétillant l'impérial Tokay.

Aux autres, tourmenté comme dans une cuve,
Le breuvage divin que dore le Vésuve.

Pour les flacons d'argent façonné, l'hypocras
Et les flots pleins d'éclairs de l'immortel Schiraz.

Et je voyais s'emplir et se vider les coupes
Qu'ornaient des monstres d'or et des Grâces en groupes.

Mais ces trésors ardents, ces luxes enviés
Tous n'étaient rien encore auprès des conviés.

Car ils étaient plus grands à voir pour des yeux d'homme
Qu'un sénat solennel des empereurs de Rome,

Ou que ces saints élus dont la phalange va
Vers le zénith du ciel, en criant : Jéhova !

Autour de cette table où les splendeurs sans nombre
N'avaient plus rien laissé pour la tristesse ou l'ombre,

Les lèvres aux cous blancs, et les doigts aux seins nus,
Soupaient tous les don Juans et toutes les Vénus.

VIII

Et je connus alors comme une chose étrange :

C'est que ces types blonds à la figure d'ange,
Ces fronts illuminés que l'on croit seulement
Des rêves, ont aussi des corps d'os et de fange.

Ce n'est pas un fantôme, un idéal qui ment.
Tous ces grands cœurs gonflés aux lèvres des poètes
Dans le monde d'en haut vivent réellement.

Ils vivent immortels, pour d'immortelles fêtes,
Pour mûrir la parole et pour parler encor
Dans la voix des zéphyrs et la voix des tempêtes.

Que sommes-nous? Une âme arrêtant son essor
Dans un cachot d'argile, et, lumière effarée,
Repliant pour un jour ses blondes ailes d'or :

Dans ses proportions lorsqu'une âme se crée,
Par la lyre ou le ciel, qu'importe? c'est la part
D'un cadavre, et de même éclot l'œuvre sacrée.

Et, si nul ne remplit les conditions d'art,
Alors le mot pétrit la matière et s'y moule
Un corps, mieux que l'amour et mieux que le hasard.

Ainsi vous existez, ô vous, mystique foule
Que peignaient Titien, Rembrandt et Raphaël,
Vous dont le chœur sacré de leur crâne s'écoule.

Dans un monde inconnu, fleurs candides du ciel,
Vous existez sans fin, et la pensée habite
Dans un corps éthéré qui s'enivre de miel.

Vous, sombre docteur Faust, vous, douce Marguerite,
Et le démon moqueur, vous, trinome achevé,
Vous existez, vivants par la parole écrite.

Et toi, don Juan fatal que chacun a rêvé
Et que chaque rêveur cherche par les espaces,
Tu vis, toi qu'en pleurant tout un siècle a trouvé.

Tu vis, et les soleils se rangent quand tu passes,
Tu vis, et, peuple énorme aux instincts inconnus,
Tu vis dans mille aspects, mille esprits, mille faces.

IX

A ce festin royal, de leurs pays venus,
Soupaient tous les don Juans et toutes les Vénus.

D'abord tous les don Juans des pièces espagnoles
Avec leurs airs de rois et leurs amours frivoles.

Et puis tous ces don Juans sans nulle profondeur
Qui tuaient pour la forme un petit commandeur.

Et puis, après ceux-là, le don Juan de Molière
Avec sa théorie atroce et singulière.

Le don Juan de Mozart et celui de Byron,
Tous deux songeant encore à leur Décaméron ;

Et celui qui trouva chez notre Henri Blaze
L'amour qui sauve après la volupté qui blase.

Et ce don Juan, pareil au poète persan,
Que Musset déguisa sous le surnom d'Hassan.

Et, plus lourd qu'un archer du temps de Louis onze,
Celui qui descendit d'un piédestal de bronze.

A ce festin royal, aisément reconnus,
Soupaient tous les don Juans et toutes les Vénus :

La Vénus Aphrodite ou l'Anadyomène,
Caressant les cheveux d'un triton qui la mène ;

Vénus Urania, Vénus Acidalie
Qui met toujours au fond des amours quelque lie ;

Cypris, Vénus Praxis, et Vénus Coliade
Dont la danse amoureuse est toute une Iliade ;

Puis Vénus Barbata, puis Vénus Argynnis,
Qui tient dans une main les flèches de son fils ;

Vénus Victrix sans bras, Astarté, ce prodige,
Et Vénus Mélanide, et Vénus Callipyge ;

Et celles dont on fait des Marias leurs sœurs,
Et les Vénus avec des carquois de chasseurs ;

Et Vénus Pandémie et Vénus de Cythère,
Qui court comme Camille et sans toucher la terre ;

Celle de Titien, allongeant sur son lit
Son corps d'ambre, et ses bras que le temps embellit ;

Et celles qu'autrefois sur la toile assouplie
Voyaient danser en chœur les peintres d'Italie.

A ce festin royal, les doigts sur les seins nus,
Soupaient tous les don Juans et toutes les Vénus.

Celle qui présidait était la femme blonde
Qui d'abord à mon lit parlait d'amour profonde.

Et les gens de la fête, émus à son aspect,
Semblaient la regarder avec un grand respect.

Par terre, dans un coin, dormait la femme pâle,
Les cheveux rabattus sur son visage ovale.

Dans ses longs doigts aussi dormait un chapelet,
Et pendant son sommeil nul ne la regardait.

Pour servir au festin, de très-belles servantes
Environnaient la table, alertes et savantes :

C'était d'abord la sœur des grands astres, Phœbé,
Dont le regard d'argent sur la terre est tombé;

Puis Hélène de Sparte, insaisissable proie
De tes enfants, Hellas, assemblés devant Troie;

Et Rachel, et Judith la femme aux bras nacrés,
Qui reçut la parole et les glaives sacrés;

Et celle d'Orient, la jeune Cléopâtre,
Qui berça tant de rois sur sa gorge d'albâtre;

Et la Rosalinda, qui rit dans un soupir,
Le plus beau diamant de l'écrin de Shakspear;

Et toutes les beautés que les yeux de poètes
Vêtirent de rayons pour les plus belles fêtes.

Tous ces convives fous avaient la joie au cœur
Et chantaient. Or, voici ce qu'ils chantaient en chœur :

X

« Je bois à toi, jeune reine!
Endormeuse souveraine,
Oublieuse des soucis!
C'est pour mieux bercer ma joie
Que ton caprice déploie

Les lits de pourpre et de soie,
Charmeresse aux noirs sourcils!

Ta toison folle et hardie
Brille comme l'incendie.
Hôtesse du flot amer,
Ta gorge aigue étincelle
Sous un rayon qui ruisselle;
Tu gardes sous ton aisselle
L'âcre parfum de la mer.

Ta chevelure est vivante.
Tes yeux frappent d'épouvante
Le lion et le vautour;
Sur ton beau ventre d'ivoire
S'éparpille une ombre noire,
Et tu marches dans ta gloire,
Superbe comme une tour.

O déesse protectrice!
Heureux, ô sage nourrice,
L'athlète aux muscles ardents
Qui tout couvert de blessures,
D'écume et de meurtrissures,
Appelle encor les morsures
De ta lèvre et de tes dents!

Toi seule, ô bonne déesse,
As l'incurable tristesse
De l'étoile et de la fleur
Sous l'or touffu qui te baigne;
Et ton désespoir m'enseigne
Sur ton flanc glacé qui saigne
L'extase de la douleur.

Honte au cœur timide! Il trouve
Sous ta figure, la louve
Qu'il nomme Réalité.
Mais à celui qui t'adore
Ta main, où tout flot se dore,
Verse, ô fille de Pandore,
Un vin d'immortalité! »

XI

Et l'orgie aux pieds nus grinçait. Par intervalles
Les don Juans se levaient et marchaient sur les dalles.

Ils couraient tour à tour embrasser les seins nus
De tous ces corps polis qui s'appelaient Vénus.

Et lorsqu'ils arrivaient près de la femme blonde
Elle les serrait tous sur sa gorge profonde.

Mais eux, sans être émus à ces rudes efforts,
S'en retournaient s'asseoir plus graves et plus forts.

Et je vis des enfants avec la face blême
Se glisser dans la salle et faire aussi de même.

Mais quand la courtisane aux blonds cheveux ambrés
Les serrait sur sa gorge avec ses bras marbrés,

Ils tombaient dans un coin sur la dormeuse pâle,
Qui leur mordait la joue avec ses dents d'opale.

XII

Chose horrible! Ils n'étaient d'abord que quelques-uns
Noyant leur âme vierge à ces âcres parfums;
Mais bientôt une foule
Au festin monstrueux vint sans pressentiment,
Et je les vis tomber, privés de sentiment,
Comme un mur qui s'écroule.

Ils allaient! ils allaient! mornes, comme ayant faim,
Sans entrevoir le but, sans regarder la fin,
Comme pris de vertige;
Et chacun, l'œil éteint et le front dans les cieux,
Tombait, en murmurant des mots harmonieux,
Comme un lys sur sa tige.

Et l'ivresse augmenta. Par degrés, éperdus
Tous chancelaient. A voir tous leurs corps étendus
Près du marbre des portes,
On eût dit, aux glaçons, à la blancheur de lys
De ces rêveurs couchés, une Nécropolis
Pleine de choses mortes.

Alors, plus j'en voyais tomber autour de moi,
Hasard étrange! et plus dans un divin émoi
Je me sentais revivre.
Enfin, glacé d'attente et chaud de leurs baisers,
Je sentis tressaillir mes membres embrasés
Et je voulus les suivre.

Mais l'archange à la lyre eut un air abattu
Et me prit par la main en disant : « Connais-tu
Ces deux beautés de neige? »
Moi je voulus partir et je répondis : « Non ! »
« — L'une est la Volupté, dit-elle, c'est son nom. »
« — Et l'autre? » demandai-je.

« — Cette fille si pâle, aux baisers si nerveux,
Qui se laisse oublier et dort dans ses cheveux?
C'est la Mort qu'on la nomme. »
Et malgré ces noms-là, j'allai vers les Vénus
Pour embrasser aussi leurs charmes inconnus,
N'ayant plus rien d'un homme.

Mais au premier baiser je ne sais quelle peur
Me vint, et je fléchis, livide de stupeur,
Comme en paralysie.
A mon réveil, autour du lustre qui pâlit,
Les visions fuyaient. Seule auprès de mon lit
Restait la Poésie.

C'est l'enfant à la lyre, aux limpides amours,
Que depuis j'ai suivie, et que je suis toujours
Dans son chemin aride.
Voilà pourquoi, souvent, sur mon front fatigué,
On voit, dans les éclats du rire le plus gai
Grimacer une ride.

⁂

CLYMÈNE

L'aurore enveloppait d'une lumière rose
Le vallon gracieux que la Pénée arrose,
Et les arbres épars, et la brise et les flots
Se redisaient au loin d'harmonieux sanglots.
Près du fleuve pleurait, parmi les hautes herbes,
Une nymphe étendue. A ses regards superbes,
A ses bras vigoureux et vers le ciel ouverts,
A ses grands cheveux blonds marbrés de reflets verts,
On eût pu reconnaître une fille honorée
De Doris aux beaux yeux et du sage Nérée.
Ses cheveux déroulés voilaient ses seins épars,
Et ses pleurs sur son corps tombaient de toutes parts.
« O trop bel Iolas ! insensé, disait-elle,
Pourquoi dédaignes-tu l'amour d'une immortelle,
Et pourquoi nuit et jour, sans écouter ma voix,
Vas-tu porter la mort dans le calme des bois ?
Enfant ! je ne suis pas une de ces sirènes
Dont les chants radieux parmi les nuits sereines
Égarent le pilote au milieu des roseaux.
Hélas ! j'ai bien souvent, sous l'azur de ces eaux,
Avec mes jeunes sœurs, nymphes aux belles joues,
Folâtré près de toi dans l'onde où tu te joues,
Et pour ton fleuve bleu quitté nos océans !
Bien souvent, pour te voir, j'ai sur les monts géants
Porté le long carquois des jeunes chasseresses,
Et, livrant aux zéphyrs tous mes cheveux en tresses,

Comme font les enfants de l'antique Ilion,
Jeté sur mon épaule une peau de lion.
Bien souvent, nue, en chœur j'ai conduit sous ces arbres
Les nymphes du vallon aux poitrines de marbres;
Mais sous les flots d'azur, aux grands bois, dans les champs,
Jamais tu n'es venu pour écouter mes chants.
Inflexible Iolas! comme mes sœurs des plaines
J'avais pour toi des lys dans mes corbeilles pleines;
Mais tu les refusais, et la seule Phyllis
Peut jeter devant toi ses chansons et ses lys.
Quand je t'ai tout offert tu gardais tout pour elle.
Et peut-être, pourtant, ne suis-je pas moins belle!
Souvent dans nos palais j'ai vu le flot, moins prompt,
Frémir joyeusement de réfléchir mon front;
Sur mon sein éclatant mon cou veiné s'incline,
Un sang pur a pourpré ma lèvre coralline,
Le ciel rit dans mes yeux, et de divins amants
M'appelaient autrefois Clymène aux pieds charmants.
Enfant! viens avec moi. Mes sœurs les Néréides
T'ouvriront sur mes pas leurs demeures splendides,
Et, près des cygnes blancs, dans leurs ébats joyeux,
Folâtreront en chœur pour réjouir tes yeux.
Là, comme les grands dieux, dans nos chastes délires
Nous savons marier nos voix aux voix des lyres,
Ou verser le nectar dans les vases sacrés;
Et l'onde, en se jouant près de nos bras nacrés,
Croit caresser encore une Anadyomène.
Oh! désarme pour moi ta froideur inhumaine;
Viens! si tu ne veux pas que sous ces arbrisseaux
Mes yeux remplis de pleurs se changent en ruisseaux,
Ou qu'au sein de ces flots, comme une autre Aréthuse,
Je meure, en murmurant une plainte confuse.

Mais, hélas ! l'écho seul répond à mes accords ;
Le soleil rougissant a desséché mon corps
Depuis que je t'attends de tes lointaines courses,
Et mes yeux étoilés pleurent comme deux sources. »
C'est ainsi que Clymène aux échos inconnus
Disait sa plainte amère ; et les sœurs de Cycnus
Pleuraient des larmes d'ambre, et les gouffres du fleuve
Pleuraient, et la fleur vierge, et la colombe veuve,
Et la jeune Dryade en tordant ses rameaux,
Pleuraient et gémissaient avec d'étranges mots.
Et lorsque vint la Nuit ramener sa grande ombre
Où scintille Phœbé, sœur des astres sans nombre,
Au sein des flots troublés et grossis de ses pleurs,
La nymphe disparut en arrachant des fleurs.

LA NUIT DE PRINTEMPS

C'était la veille de Mai,
Un soir souriant de fête,
Et tout semblait embaumé
D'une tendresse parfaite.

De son lit à baldaquin,
Le Soleil sur son beau globe
Avait l'air d'un Arlequin
Etalant sa garde-robe,

Et sa sœur au front changeant,
Mademoiselle la Lune
Avec ses grands yeux d'argent
Regardait la Terre brune,

Et du ciel, où, comme un roi,
Chaque astre vit de ses rentes,
Contemplait avec effroi
Le lac aux eaux transparentes ;

Comme, avec son air trompeur,
Colombine, qu'on attrape,
A la fin du drame a peur
De tomber dans une trappe,

Tous les jeunes Séraphins,
A cheval sur mille nues,
Agaçaient de regards fins
Leurs comètes toutes nues.

Sur son trône, le bon Dieu,
Devant qui le lys foisonne,
Comme un seigneur de haut lieu
Que sa grandeur emprisonne,

A ces intrigues d'enfants
N'ayant pas daigné descendre,
Les laissait, tout triomphants,
Le tromper comme un Cassandre.

Tandis qu'on faisait cela
Dans les cieux où l'amour nage,
Tout, sur terre où nous voilà,
Etait en remue-ménage.

Des Sylphes, des Chérubins
S'occupaient de mille choses,
Et sous leurs fronts de bambins
Roulaient de gros yeux moroses.

« Quel embarras ! disaient-ils
Dans leurs langages superbes ;
A ces fleurs pas de pistils,
Pas de bluets dans ces herbes !

Dans ce ciel pas de saphirs,
Pas de feuilles à ces arbres !
Où sont nos frères Zéphyrs
Pour embaumer l'eau des marbres ?

Hélas ! comment ferons-nous ?
Nous méritons qu'on nous tance ;
Le bon Dieu sur nos genoux
Va nous mettre en pénitence !

Car hier au bal dansant,
Où, sorti pour ses affaires,
Il mariait en passant
Deux soleils avec leurs sphères,

Nous avons de notre main
Promis sur le divin cierge
Son mois de mai pour demain
A notre dame la Vierge !

Hélas ! jamais tout n'ira
Comme la saison dernière,
Bien sûr on nous punira
De l'école buissonnière. »

Pour ce Mai qu'on nous promet
Ils versent des pleurs de rage,
Et vite chacun se met
A commencer son ouvrage.

Penchés sur les arbrisseaux,
Les uns, au milieu des prées,
Avec des petits pinceaux
Peignent les fleurs diaprées,

Et, de face ou de profil,
Après les branches ouvertes
Attachent avec un fil
De petites feuilles vertes.

Les autres au papillon
Mettent l'azur de ses ailes,
Qu'ils prennent sur un rayon
Peint des couleurs les plus belles.

Des Ariels dans les cieux,
Assis près de leurs amantes,
Tiennent de grands miroirs bleus
Au-dessus des eaux dormantes.

Sur la vague aux cheveux verts
Les Ondins peignent la moire,
Et lui serinent des vers
Appris dans un vieux grimoire.

Les Sylphes blonds, dans son vol
Arrêtent l'oiseau qui chante,
Et lui disent : « Rossignol,
Apprends ta chanson touchante ;

Car il faut que pour demain
On ait la chanson nouvelle. »
Et, le cahier d'une main,
De l'autre ils lui tiennent l'aile.

Puis ceux-là, tenant à deux
Des fleurs et des flacons d'ambre,
Vont d'un regard hasardeux
Voir mainte petite chambre,

Où mainte enfant, lys pâli,
Écoute, endormie et nue,
Chanter un doux bengali
Dans son âme d'ingénue.

Ils étendent en essaim
Mille roses sur sa lèvre,
Un peu de neige à son sein,
Dans son cœur un peu de fièvre.

Aucun ne sera puni,
La Vierge sera contente :
Voilà le printemps fini !
Et le bon Dieu, sous sa tente,

Sourit des pauvres mortels,
Qui, riant à leurs compagnes,
Porteront sur ses autels
Les prémices des campagnes.

Et Sylphes et Chérubins,
Ce joli torrent sans digue,
Vont se délasser aux bains
Du bruit et de la fatigue.

« Dieu soit béni, disent-ils,
Nous avons fini la chose !
Aux fleurs voici les pistils,
Le parfum, le satin rose ;

Au papillon bleu son vol,
Aux bois rajeunis leur ombre,
Son doux chant au rossignol,
A la vague son chant sombre !

Voici leur saphir aux cieux,
A l'enfant son sein qui tente,
A l'herbe ses bluets bleus,
La Vierge sera contente ! »

Mais ce n'est pas tout encor,
Car ils me disent : « Poète !
Tiens voilà des rimes d'or,
C'est là ta part de la fête.

Tu nous feras de doux chants
Que nous apprendrons aux roses,
Pour les dire lorsqu'aux champs
Elles s'éveillent mi-closes. »

Et certes mon rêve ailé
Eût fait une hymne bien belle
Si ce qu'ils m'ont révélé
Fût resté dans ma cervelle.

Car ils m'ont dit, Dieu le sait,
Des rimes si bien éprises !
Mais le Zéphir qui passait
En passant me les a prises !

⁂

CEUX QUI MEURENT

ET

CEUX QUI COMBATTENT.

—

ÉPISODES ET FRAGMENTS.

I

Ce que je veux rimer, c'est un conte en sixains.
Surtout n'y cherchez pas la trace d'une intrigue.
L'air est sans fioriture et le fond sans dessins.
D'abord j'ai de tout temps exécré la fatigue,
Puis, je n'ai jamais eu que des goûts fort succincts
Pour l'intérêt nerveux que le vulgaire brigue.

J'ignore les journaux autant que l'Opéra ;
En choses d'éditeurs ma science est peu forte ;
Mais cependant je crois que d'abord on leur porte
Le substantif du livre et les *et cætera*.
Or donc, le substantif de ce conte sera,
Si vous le voulez bien, lecteur : LA LYRE MORTE.

La Chimère est debout : marche, Bellérophon !
Quel est donc mon sujet? Je l'avais dans la tête.
Ah ! voici. Le héros, Madame, est un poète,
C'est-à-dire ce monstre oublié par Buffon
Dans la liste des ours, dont on fait un bouffon
Pour égayer son hôte à la fin d'un fête.

C'était un pauvre hère. Il s'appelait Henri.
Il n'était pas marquis, ni gendarme, ni comte.
C'était un de ces nains au regard aguerri
Dont l'orgueil est coulé dans un moule de fonte,
Gueux de peu de valeur qui rimaillent sans honte,
Et que vous laissez là pour le chat favori.

Et vous faites fort bien. Mais nous, c'est autre chose :
Une larme du cœur est pour nous un trésor.
Souvent nous pensons plus au parfum d'une rose,
Au zéphyr de la nuit où passe un chant de cor,
Qu'à l'oreiller de pierre où notre front repose.
Tout ce que nous touchons a des paillettes d'or.

Donc en vous suppliant d'excuser ma manie,
Je reprends mon langage. Au fait, il m'en coûtait.
L'huissier a bien le droit d'écrire son protêt
Dans un hideux patois que l'univers renie :
Je puis jeter le masque, et mon héros était
Ce que nous appelons un homme de génie.

Il vivait seul chez lui comme un vieux hobereau,
N'ayant jamais voulu de femme pour maîtresse.
Mais il avait sa Muse et sa folle paresse,
Et près de sa fenêtre un bouquet de sureau :
Pour employer son temps, il mettait son ivresse
A noircir du papier devant un vieux bureau.

Une telle existence est pour tous un mystère
Que je veux expliquer, et que je devrais taire.
Quand on est ainsi fait, on vit tout autrement
Que ne vit le prochain sur cette pauvre terre :
La douleur est pour l'âme un fécond aliment,
Et l'âme est un foyer qui s'endort rarement.

Le poète est tordu comme était la Sybille.
Lorsqu'un livre sincère est jusqu'à moitié fait,
On sent qu'on a besoin d'air et qu'on étouffait.
On va se promener en courant par la ville,
Et l'inspiration brise le front débile.
Le beau sur la poitrine a le poids d'un forfait.

On sent que comme l'aigle on domine la foule,
Qu'on est le vrai lien de la terre et du ciel,
Qu'on retient seul du doigt la croyance qui croule
Et qu'on mourra pourtant comme les deux Abel,
Car on a comme eux deux un sang divin qui coule
Pour teindre le gibet et pour laver l'autel.

Puis, on ne comprend pas qu'une hymne aussi parfaite
Ait mûri jusqu'au bout dans ce cadavre humain.
On se demande alors qui vous a fait prophète
Et qui vous conduisait dans cet ardent chemin,
Vous, travailleur obscur, à qui les grands, du faîte,
Jetteraient une obole en passant, dans la main !

Henri s'entortillait dans cette étrange trame,
Sur le bitume gris, près du Diorama,
Lorsque vint à passer une fort belle femme
Dont le regard voilé le prit et le charma.
Comme il était enfant, poète et vierge d'âme,
Il regarda longtemps cette femme, et l'aima.

Or cette femme avait une fort belle gorge,
Un cachemire noir souple comme un collier,
Brodé d'argent et d'or dans un goût singulier,
Des doigts fins et longs, tels que l'Amour grec en forge,
Et de plus, le profil superbe et régulier
Comme l'avait jadis mademoiselle George.

Son front païen eût mis Corinthe en désarroi,
Ses cheveux étaient longs « comme un manteau de roi, »
Son nez beaucoup plus grec qu'on ne se l'imagine ;
Ses pieds savaient conter toute son origine,
Enfin, cette autre Isis des bas-reliefs d'Egine
Avait la lèvre rouge à donner de l'effroi.

Je ne veux pas conter une bonne fortune.
Ces histoires d'amour font un énorme bruit,
En somme cependant, quand on en connaît une,
On peut savoir à quoi le reste se réduit.
Je ne dirai donc pas comment la belle brune
Prit Henri pour amant un jour, non, une nuit.

Henri vers le bonheur s'avança les mains pleines,
Il courut à l'amour comme au cirque un martyr.
Venant comme quelqu'un qui ne doit pas partir,
Il y jeta d'un coup ses bonheurs et ses haines,
Comme aux marbres du bain les bacchantes romaines
Leurs essences d'Emèse et leurs parfums de Tyr.

Dans la Vénus de chair qu'il avait asservie
Il trouva sa parure et son rhythme et sa vie,
Et s'en enveloppa comme d'un vêtement.
Toute félicité nous est trop tôt ravie !
Il s'aperçut un soir, oh rien ! tout bonnement
Que son rhythme et sa vie avait un autre amant.

Comme il ne singeait pas l'Othello de banlieue,
Il ne tua personne. Hélas! à pas comptés
Il sortit sans courroux, fit une bonne lieue,
Rentra, puis, allumant sa cigarette bleue,
La maîtresse qu'on a sans infidélités
Se dit, je sais encor ce qu'il dit : Ecoutez!

« Puisque la seule enfant qui pouvait sur la terre
Etreindre ma pensée et toutes ses splendeurs
A refusé sa lèvre au fruit qui désaltère
Et comme un vieux haillon rejeté mes grandeurs,
J'achèverai tout seul ma course solitaire,
Et nul ne connaîtra mes sourdes profondeurs.

Passez autour de moi, femmes riches et belles!
Je pourrais d'un seul mot conserver ces appas
Qui jauniront demain sous vos blanches dentelles;
Mais ce mot infini qui vous rend immortelles
Est mon secret à moi, que je ne dirai pas,
Et la droite du Temps effacera vos pas!

O lutteurs gangrénés! mourantes populaces!
Je sais sous quel fardeau vous vous courbez si lasses,
Et ma parole d'or allégerait vos pas.
Je pourrais ramener le bonheur sur vos places
Et sécher la sueur qui mouille vos repas;
Mais ce mot qui guérit, je ne le dirai pas!

Je veux voir le vieux monde élaborer le crime
Sous le marteau pesant de la Fatalité,
Et, seul, aller debout sur l'éternelle cime,
Avare de ma force et de ma liberté,
Comme ma Muse va dans sa superbe rime,
Comme allaient mes héros dans l'immortalité! »

Hélas ! comment finir le tableau que j'ébauche ?
Ce qui fut fait ensuite entre sa Muse et lui,
Nul ne le sut jamais et nul rayon n'a lui.
Le serpent le rongeait sous la mamelle gauche.
Ont-ils fait de l'amour ou bien de la débauche ?
Je ne le savais pas, je le sais aujourd'hui.

Un jour la pâle Mort vint frapper à sa porte ;
Il la fit rafraîchir, rajusta son bonnet,
Et la complimenta, si bien qu'il fit en sorte
De pouvoir achever sa pipe et son sonnet.
Puis il offrit sa main pour lui servir d'escorte ;
Ce fut fini. Voilà tout ce qu'on en connaît.

Or, ce pauvre Henri, dont la mémoire est vide,
Fut le dernier poète à la lyre limpide.
Nul n'a pu retrouver son large diapason,
Et nous sommes restés pour fermer la maison.
Aussi, quand vous raillez notre horde stupide,
Vous autres gens d'esprit, vous avez bien raison !

II

Le poète pensif et déployant ses ailes
Pour s'envoler enfin,
Souriait gravement à ses deux sœurs jumelles,
La Douleur et la Faim.

Des souvenirs confus et des heures fanées
Où l'espoir avait lui,
Comme des compagnons de ses jeunes années
Se groupaient devant lui.

Il revoyait le temps où, dans la fange immonde,
Il cherchait sur ses pas
La Gloire, cette fleur qu'il rêvait en ce monde,
Et qu'on n'y cueille pas!

Et le moment fatal où tous ceux de la terre,
De la plaine et des monts,
Avaient dit : Tu n'es pas, ô rêveur solitaire,
De ceux que nous aimons!

Parfois un souvenir des heures amoureuses
Illuminait ses traits,
Comme passent le soir des pourpres vaporeuses
Entre les noirs cyprès.

Il retrouvait la chère et fugitive image,
Et de son œil hagard
Il croyait l'entrevoir à travers le nuage
Qui voilait son regard.

« Oh! non, se disait-il, tu mens, pâle Agonie !
Un fantôme trompeur,
Me charmait ; la Misère est là, tout me renie :
La Misère fait peur !

L'ingrat ne savait pas que, malgré son blasphème,
Son rêve s'achevait,
Et que la jeune fille était, vivant poëme,
Assise à son chevet.

Sur le front du mourant elle posa sa tête,
Attendant un adieu
Avant que l'Ange prît cette âme de poète
Pour la mener à Dieu.

Or, c'était une chose étrange et sérieuse
Que d'unir sans remord
Aux lèvres d'un mourant cette lèvre rieuse,
Cette vie à la mort !

Je ne sais quel espoir passa sur ce délire
Dans l'ombre enseveli,
Mais voilà ce que dit l'âme vierge à la lyre,
La lèvre au front pâli :

« Pourquoi douter ainsi de l'avenir immense
Et rester abattu ?
Où l'homme voit finir son pouvoir, Dieu commence ;
Il nous aime, vois-tu !

Il conserve à ta vie ardemment dépensée
Le ciel de bien des jours,
Pour ouvrir au soleil la fleur de ta pensée
Et nos jeunes amours. »

« — Oh ! dit-il, mots divins ! Amour et Poésie !
Ineffable trésor !
Je vous ai savourés comme un flot d'ambroisie
Dans une coupe d'or !

Comme j'aimais alors les bois et les prairies,
Le ciel, tableau changeant,
Les oiseaux veloutés, les fleurs de pierreries,
Les rivières d'argent !

Mon rêve était partout. Je disais : Je t'adore !
A l'aubépine en fleurs ;
Au feuillage : Sens moi tressaillir. A l'Aurore
Humide : Vois mes pleurs !

Je remplissais d'espoir mon âme fécondée
Et mes désirs sans frein,
Comme un sculpteur emplit avec sa large idée
Les marbres et l'airain !

J'aimais la Liberté, cette déesse antique
Dont les jours sont passés,
Et qui chantait jadis un radieux cantique
Sur ses fils trépassés ;

Cette mère toujours féconde et toujours belle
Qui, les deux bras ouverts,
Etreint les nations, et, comme une Cybèle,
Allaite l'univers !

Je saluais déjà l'aurore de la gloire.
Mais, ô deuil ! ô terreur !
A présent une nuit silencieuse et noire
M'enveloppe d'horreur.

Car, lorsque brille au loin dans un horizon sombre
Un éclat vif et beau,
Tous ceux qui sur nos fronts ne règnent que par l'ombre
Eteignent le flambeau.

Toute clarté leur jette, innocente ou hardie,
Un désespoir amer ;
En effet, l'étincelle est tout un incendie,
La source est une mer !

Aussi lorsqu'ils ont vu nos astres sur leur route
Avoir mille rayons,
Ils ont appesanti l'épais brouillard du doute
Sur ce que nous croyons.

Lorsque nous leur disions nos chants, des chants sublimes
Qu'ils ne comprenaient pas,
Ils les examinaient, ces éplucheurs de rimes,
Avec leur froid compas !

Lorsque nous demandions les vierges diaphanes
Dont le maître étoila
Notre ciel obscurci, de viles courtisanes
Répondaient : Nous voilà !

Mais j'en ai trouvé deux plus froides que les autres
Dans leur satiété,
Deux, l'Envie et la Faim, les plus dignes apôtres
De la société !

Si bien que j'ai creusé mon sillon dans ce monde
Egoïste et mauvais,
Lorsque l'autre patrie était seule féconde :
Mais celle-là, j'y vais ! »

— « Non, dit-elle, vivons, ô mon idolâtrie !
Seigneur rends lui sa foi.
Ou si vraiment son âme irritée et meurtrie
A déjà soif de toi,

Si tu veux délivrer cette blanche colombe,
Seigneur, si tu le veux !
Fais-moi mourir aussi. Pour linceul dans sa tombe
Il aura mes cheveux. »

Or, Dieu prêta l'oreille à ces voix de la terre.
Des deux enfants liés
Il ne resta plus rien, qu'un tombeau solitaire
Et des chants oubliés.

III

PATIENTEZ encor pour une autre folie.
Les temps sont si mauvais, que pour son pauvre amant
Ma Muse du nectar n'a gardé que sa lie.
Donc, j'ai connu jadis, sous l'azur d'Italie,
Deux frères de Toscane au langage charmant,
Qui n'avaient qu'eux au monde et s'aimaient saintement.

Deux lutteurs aguerris, formidables athlètes
Jetés dans le champ clos de la société,
Deux nobles parias, en un mot deux poètes,
Fouillant dans la nature avec avidité.
Ou plutôt, ils formaient un poète à deux têtes,
Et se cachaient ainsi, l'un sous l'autre abrité.

Oui, frères en effet ! J'ai dit qu'ils étaient frères :
Je ne sais s'ils avaient sucé le même lait
Ou s'ils s'étaient pendus aux gorges de deux mères,
Mais ils craignaient de même et la honte et le laid.
Tous deux comme un bonheur s'étaient pris au collet,
Pour s'être rencontrés le soir aux réverbères.

Ils s'appelaient César et Stenio. Ce point
Eclairci, leurs passés faut-il que je les dise ?
Le plus âgé des deux c'était César. La bise
Avait connu longtemps les trous de son pourpoint
Comme la pauvreté son lit. De Cidalise,
Ayant aimé trop tôt, je pense, il n'en eut point.

Au fait, son existence avait été bizarre,
Car il était né bon dans un siècle de fer.
Rêveur dépaysé dont la folle guitare
Arrêtait le passant pour lui dire un vieil air,
Le monde le courba sous sa rigueur avare,
Et le fit, de son ciel, rouler dans un enfer.

Tout enfant, il aima sa mère, une danseuse
De Parme, qui louait à tout prix son coton.
Or, un jour, au sortir d'une nuit amoureuse
Avec un Nelleri, seigneur d'assez haut ton,
Comme il trouvait l'enfant d'une mine joyeuse,
Elle le lui vendit pour cent ducats, dit-on.

Ce seigneur l'aima fort trois jours. Mais sa maîtresse,
Femme blonde aux yeux noirs, qui le tenait en laisse,
S'amouracha bientôt d'un horrible épagneul.
Si bien qu'en un collége et près de sa paresse,
Par un beau soir d'été, César se trouva seul
Comme un chevalier mort aux fers de son linceul.

Dans ces groupes d'enfants, compagnons de son âge,
Dont les regards amis le conviaient aux jeux,
César ne se dit rien, sinon que sous les cieux
Rien ne vaudrait pour lui sa liberté sauvage,
Sa course vagabonde aux sables du rivage
Et les enivrements de son cœur soucieux.

Quoiqu'il fût ennemi de toute amitié fausse,
Un d'entre eux, fin matois qu'on nommait Annibal,
Lui fit croire un instant à ces rêves qu'exauce
L'être à qui le soleil fait un manteau royal.
Donc, voilà son ami qui le baisse et le hausse
Comme un polichinelle au bout d'un fil d'archal.

Plus tard il pend sa vie aux lèvres d'une femme
N'ayant que des glaçons sous une chair de flamme,
Qui le berce brûlant sur son cœur endormi,
Et lorsque sur la couche il a laissé son âme,
Il trouve un soir la belle ivre, et nue à demi,
Qui rêve son remords aux bras de son ami.

C'est ainsi qu'il était, malheureux et tranquille,
Songeant aux vrais plaisirs si rares et si courts,
Trouvant l'amour un mot, trouvant la femme vile,
Et le cœur encor plein de ses jeunes amours,
Quand, près de la taverne où s'écoulaient ses jours,
Il vint à rencontrer Sténio par la ville.

Papillon de la rose et frère de l'oiseau,
C'était un doux jeune homme enivré d'ambroisie,
Amoureux du repos et de la fantaisie,
Laissant courir sa barque aux effluves de l'eau,
Et dans les bras nerveux de sa Muse choisie
Couché nonchalamment, comme dans un berceau.

La vaste Poésie est faite avec deux choses :
Une Ame, champ brûlé que fécondent les pleurs,
Puis une lyre d'or, écho de ces douleurs,
Dont la corde se plie à ses métamorphoses,
Et vibre sous la peine et sous les amours roses,
Comme à chaque zéphyr font les saules pleureurs.

Oh ! lorsqu'on prend un livre et que l'on daigne lire
Une riche pensée écrite en nobles vers,
On ne sait pas combien la page et le revers
Ont pu coûter souvent de farouche délire
Et combien le gazon a de gouffres ouverts !
C'est César qui fut l'Ame, et Sténio la Lyre.

C'était un assemblage étrange, et que je veux
Vous peindre : l'un riant d'un sourire nerveux
Et sentant chaque jour le désespoir avide
Graver sur son front large une nouvelle ride,
Et l'autre, frais et rose avec de blonds cheveux,
Et foudroyant le mal de son doute candide.

Eh bien, l'un si joyeux et l'autre si souffrant,
Ils avaient confondu leurs deux âmes jumelles :
La souffrance brisée avec ses sombres ailes
Emportait le bonheur pour le faire plus grand,
Noyant sa douce voix dans les plaintes mortelles
« Comme un flot de cristal dans un sombre torrent. »

C'est ainsi que César dans ses longues veillées
Disait à Sténio ses désillusions,
Ses premiers jours de foi, diaprés de rayons,
Ses espoirs, et comment sans relâche éveillées,
Des haines, par la nuit et l'enfer conseillées,
Souillent de leur venin tout ce que nous croyons.

Après avoir conté sa jeunesse si franche
Pleine d'enthousiasme et de rêves touchants,
Amoureuse des bois, de la nuit et des champs,
Et de l'oiseau craintif qui chante sur la branche,
Il lui parlait de l'homme, et disait ce qui tranche
Les fils de soie et d'or de l'amour et des chants.

Il lui disait comment, après des nuits de joie
Où l'amour étoilé semble un firmament bleu,
On s'éloigne à pas lents de la couche de soie,
Emportant dans son cœur la jalousie en feu,
Et comment à genoux, quand ce spectre flamboie,
On frappe sa poitrine, en criant : « O mon Dieu ! »

Mais Sténio, pressant son âme parfumée
Et blanche jusqu'au fond comme une jeune fleur,
Enveloppait César de la foi de son cœur.
Il disait, entouré d'une blanche fumée,
Et caressant à flots sa cigarette aimée :
« Si c'est un rêve, ami, je veux rêver bonheur.

Je veux croire à l'amour, à la nature, à l'ange,
Croire au baiser limpide, au serrement de main,
Au rhythme harmonieux, au nectar sans mélange,
Aux amantes qui font la moitié du chemin,
Et penser jusqu'au bout que leur blonde phalange,
En nous quittant le soir espère un lendemain.

Je croirai que le monde est une grande auberge
Où l'hospitalité sans défiance héberge
Comme le grand seigneur, le passant hasardeux,
Et leur prête son lit sans se soucier d'eux. »
César calme et pensif, répondait : « O cœur vierge ! »
Et, la main dans la main, ils souriaient tous deux.

Mais lorsqu'ils se quittaient, c'était comme une trêve
Où chacun dans son cœur changeant de souvenir,
Y sentait circuler une nouvelle sève
Et comme un feu divin la force revenir.
Car ils rêvaient tous deux, sans s'avouer leur rêve,
Sténio de douleur, et César d'avenir !

Et quand César voulait attendre sur sa route
Le coursier de Lénore et le saisir aux crins,
Il se disait en lui, comme l'homme qui doute :
« Qui soustraira mon frère aux dangers que j'ai craints ?
Je lui dois ma douleur, et je la lui dois toute,
Et j'en garde pour lui les splendides écrins. »

Mais lorsque Sténio fut complet, que la gloire
L'eût porté rayonnant à son temple d'ivoire,
César pensa tout bas : « O mort que je rêvais !
Puisque j'ai pour toujours assuré sa mémoire
Et qu'il sait à présent tout ce que je savais,
Je n'ai plus rien à dire au monde, et je m'en vais !

J'étais le piédestal de sa blanche statue :
Les peuples aujourd'hui la lèvent de leurs fronts.
Puisque la seule foi que ma pensée ait eue
Marche dans son triomphe, à l'abri des affronts,
Je serai tombé seul sous le coup qui me tue,
Et le repos m'attend dans la tombe : mourons !

Oui, mourons aujourd'hui. Car si ma douleur cesse,
Je laisse l'agonie à celle que j'aimais.
Au milieu des plaisirs, du bruit, de la paresse,
Des chants harmonieux qui ne mourront jamais,
Les chants de Sténio vont lui dire sans cesse :
Regarde, ô Dalilah ! la tombe où tu le mets ! »

Par malheur, Sténio ne savait pas maudire.
Il perdit, le poète à la coupe de miel !
Ces vers remplis de pleurs et de rage et de fiel.
« Je cherche en vain, dit-il, mon magique délire,
Car César était l'Ame, et moi j'étais la Lyre,
Et l'âme de ma lyre est remontée au ciel ! »

IV

La ville, mer immense, avec ses bruits sans nombre,
A sur les flots du jour replié ses flots d'ombre,

Et la Nuit, secouant son front plein de parfums,
Inonde le ciel pur de ses longs cheveux bruns.
Moi, pensif, accoudé sur la table, j'écoute
Cette haleine du soir que je recueille toute.
Plus rien! ma lampe seule, en mon réduit obscur
De son pâle reflet inondant le vieux mur,
Dit tout bas qu'au milieu du sommeil de la terre
Travaille une pensée étrange et solitaire.
Et cependant ma tête est lourde, et je ne sens
Nul écho dans mon âme à mes pâles accents,
Et mes doigts engourdis laissent tomber ma plume.
C'est le sommeil qui vient. Non, mon regard s'allume.
Mon front est tout brûlant, ma main a frissonné.
Quel est ce bruit lointain? Ah! l'horloge a sonné!
Et la page est encor vierge. Mon corps débile
Se débat sous le feu d'une fièvre stérile,
J'attends en vain l'idée et l'inspiration.
Comme tu me mentais, splendide vision
Qui venais me bercer d'une espérance vaine!
Être impuissant! n'avoir que du sang dans la veine!
Avoir voulu d'un mot définir l'univers,
Et ne pouvoir trouver l'arrangement d'un vers!
Me suis-je donc mépris? Dans mon cœur qui ruisselle
Dieu n'avait-il pas mis la sublime étincelle?
Oh si! je me souviens. En mes désirs sans frein,
Enfant, j'ai vu de près les colosses d'airain;
Je cherchais dans la forme ardemment fécondée
Le moule harmonieux de toute large idée,
J'allais aux géants grecs demander tour à tour
Quelle grâce polie ou quel rude contour
Fait vivre pour les yeux la synthèse éternelle.
L'esprit épouvanté, je me perdais en elle,

Tâchant de distinguer dans quels vastes accords
Se fondent les splendeurs des âmes et des corps,
Et méditant déjà comment notre génie
Impose une enveloppe à la chose infinie.
Hélas ! mornes amants, un jour nous nous lassons
D'animer la statue et ses divins glaçons.
Pourquoi m'as-tu quitté, Muse blanche ? O ma lyre !
Quel ouragan t'a pris ton suave délire ?
Quelle foudre a brisé votre prisme éclatant,
O mes illusions de jeunesse ? Pourtant
J'aime encor les longs bruits, le ciel bleu, le vieil arbre,
Les lointains discordants, et ma strophe de marbre
Sait encor rajeunir la grande Antiquité.
O Muse que j'aimais, pourquoi m'as-tu quitté ?
Pourquoi ne plus venir sur ma table connue
Avec tes bras nerveux t'accouder chaste et nue ?
Jetons les yeux sur nous, vieillards anticipés,
Cœurs souillés au berceau, parleurs inoccupés !
Ce qui nous perdra tous, ce qui corrode l'âme,
Ce qui nous rend plus vains qu'un sourire de femme,
C'est notre lâche orgueil, spectre qui devant nous
Illumine les fronts de la foule à genoux ;
Le poison qui décime en un jour nos phalanges,
C'est ce désir de gloire et de vaines louanges
Qui fait bouillir le sang vers le cœur refoulé.
Oh ! nous avons l'orgueil superbement enflé,
Nous autres ! travailleurs qui voulons le salaire
Avant l'œuvre, et montrons une sainte colère
Pour saisir les lauriers avant la lutte ! Enfants
Qui, le cigare en main, nous rêvons triomphants,
Vierges encore du glaive et du champ de bataille !
Nains au front dédaigneux qui haussons notre taille

Sur les calculs étroits de notre ambition,
Qui, blasés sans avoir connu la passion,
Croyons sentir en nous cette verve stridente
Que l'enfer avait mis dans la plume du Dante,
Ou le doute fatal qui réveillait Byron,
Comme un cheval fouetté par le vent du clairon !
Devant nous ont passé quelques sombres génies
Qui vous jetaient aux vents, farouches harmonies
Dont nous psalmodions une note au hasard !
Tout fiers d'avoir produit un pastiche bâtard,
D'avoir éparpillé quelques syllabes fortes,
Fous, ivres, éperdus, nous assiégeons les portes
Des Panthéons bâtis pour la postérité !
C'est un aveuglement risible, en vérité !
Quand nous aurons longtemps sur les livres antiques
Interrogé le sens des choses prophétiques,
Lu sur les marbres saints d'Egine et de Paros
Et l'énigme des dieux et celle des héros ;
Dans le livre du monde, à la page où nous sommes,
Quand nous épelerons le noir secret des hommes,
Quand nous aurons usé sans relâche nos fronts
Sous l'étude, et non pas sous de justes affronts,
O lutteurs, nous pourrons de notre voix profonde
Dire au monde : C'est nous ! et remuer le monde.
Jusque là, repliés, aux Zoïles méchants
Voilant avec amour l'ébauche de nos chants,
Etreignons la nature, et mesurons sans crainte
Ce bas-relief géant dont nous prenons l'empreinte !

V

Cependant qu'enivrés à ta mamelle, ô Mère!
O Douleur ! nous tordons notre agonie amère
Pour en donner le suc aux disciples, que seuls
Nous marchons sans repos, drapés dans nos linceuls,
Aux champs où sur nos pas la moisson devient mûre,
Derrière nous grossit un sauvage murmure,
Semblable à ces cris sourds, que la bouche des flots
Entrecoupe la nuit de râle et de sanglots.

Quel orage au sein de la nue
Menace notre épaule nue
Et s'amoncelle dans les airs?
Quel crime nous faut-il absoudre?
Quelle main va réduire en poudre
Nos corps d'argile? Quelle foudre
Ceint une couronne d'éclairs?

C'est l'ardente amazone à la peau rude et noire
Qui montre une plaie à son flanc,
La guerrière qui sait pour chanter sa victoire
Teindre un iambe avec du sang ;
C'est la fille en haillons, la fauve populace,
C'est la Bacchante des trois jours,
Qui nous montre sa plaie et nous dit qu'elle est lasse
De tailler sa chair aux vautours;
Elle vient appuyer sa tête sur nos têtes,
Sur notre front son front hâlé :
« Qu'avez-vous fait, dit-elle, ô risibles poètes !
Le jour où je vous appelai ?

Lorsque je soulevais les pavés de la rue
Pour en écraser les tyrans,
Avez-vous arrêté le soldat qui se rue
Comme l'onde des noirs torrents?
Avez-vous adouci cette blessure vide
Qui buvait le sang à ma peau?
Avez-vous, sans pâlir, de votre glaive humide
Fait une hampe au vieux drapeau?
Lorsque la royauté me broyait de ses haines
Et que je déchaînais Paris,
Vous déploriez tout haut les rigueurs inhumaines
Des Lucindes et des Chloris!
Quand, la jambe sanglante et le bras en écharpe,
Je sauvais encor l'univers,
Qu'avez-vous fait, sinon, de jeter votre harpe
A la folle nymphe des airs?
Dieu n'est que le Dieu fort, et sa droite n'exauce
Que celui qui lutte et qui veut;
Mais votre chant plaintif est une note fausse
Où nul principe ne se meut!
En sortant des combats où j'ai par ma bravoure
Pulvérisé les bataillons,
Je reprends ma charrue aux mains, et je laboure
La terre ingrate des sillons,
Et puis, si la sueur inonde mon front blême,
Si le ciel fait des jours mauvais,
J'essuie à mes deux mains la sueur, et de même
Je reprends ma course, et je vais!
Vous, fainéants bavards qui vous dites poètes,
Pygmalions abâtardis,
Vous êtes spectateurs à mes sanglantes fêtes,
O poètes, soyez maudits!

Quel est le but sublime où tend votre existence ?
Quel est chez nous votre métier ?
Vous jette-t-on un sou pour écrire une stance,
Pour tacher d'encre le papier ?
Mendiants ! mendiants ! Pour abriter vos membres
Et vous faire un morceau de pain,
Vous usez vos genoux aux nobles antichambres,
Chacun de vous est un Crispin
Dont la lâcheté ment à notre fureur sainte ;
Vos mains larges, vos cous tendus
Vous donnent le nectar quand nous buvons l'absinthe :
Soyez maudits, hommes vendus ! »

Mais nous, sans écouter cette plainte frivole,
Nous ferons résonner nos cœurs, ces luths d'Eole,
Et nous déchirerons nos pieds sur le chemin.
Car nous savons que Dieu nous a pris par la main
Dans un jour de bonté pour être ses apôtres,
Et que notre labeur n'est par celui des autres.
De même, nous savons si notre front pâlit
En face de la Faim assise à notre lit.

Dieu dit à l'astre errant dans le vide du monde :
« Tes yeux éclaireront la terre. » Il dit à l'onde :
« Tu tiendras dans ton sein ma colère, et tes flots
Soulèveront la nef des hardis matelots. »
Mais ils nous dit : « Pleurez sur la foule blasée,
Et vos pleurs me seront une utile rosée. »
Q'importe ce qu'on peut nous envoyer d'affronts ?
Tant que nos pleurs seront utiles, nous vivrons !

Mais quand vers lui notre prière
S'élance, le Dieu de lumière

Nous sourit comme à ses élus;
Et vers les éternelles voûtes
Où nos âmes aspirent toutes,
Il nous ouvre de larges routes
Dont les profanes sont exclus.

De ce gouffre lointain où s'agitent les hommes,
Qu'importe si leurs cris nous blasphèment? Nous sommes!

VI

Oh! lorsque incessamment tant de caprices noirs
S'impriment à la rame,
Et que notre Thalie accouche tous les soirs
D'un nouveau mélodrame;

Que les analyseurs sous leurs gros feuilletons
Jettent leur sel attique,
Et, tout en disséquant, chantent sur tous les tons
Les devoirs du critique;

Que dans un bouge affreux des orateurs blafards
Dissertent sur les nègres,
Que l'actrice en haillons étale tous ses fards
Sur ses ossements maigres;

Qu'au bout d'un pont très-lourd trois cents provinciaux
Tout altérés de lucre,
Discutent gravement en des termes si hauts
Sur l'avenir du sucre;

Que des Phœbus crasseux au regard indigo
 Flattent leur Muse vile,
Encensent Dennery, jugent Victor Hugo,
 Et font du vaudeville ;

Lorsque de vieux rimeurs fatiguent l'aquilon
 De strophes chevillées,
Que sans nulle vergogne on expose au salon
 Des femmes habillées ;

Que chez nos miss Lilas, entre deux verres d'eau,
 Un grand renom se forge,
Que nos beautés du jour, reines par Cupido,
 N'ont pas même de gorge ;

Qu'entre des arbres peints à ce vieil Opéra
 Dont on dit tant de choses,
Les fruits du cotonnier qu'un lord Anglais paiera
 Dansent en maillots roses ;

Que ne puis-je, ô Paris, vieille ville aux abois,
 Te fuir d'un pas agile,
Et me mêler là-bas, sous l'ombrage des bois,
 Aux bergers de Virgile !

Voir les chevreaux lascifs errer près d'un ravin
 Ou parcourir la plaine,
Et, comme Mnasylus, rencontrer, pris de vin,
 Le bon homme Silène ;

Près des saules courbés poursuivre Amaryllis
 Au jeune sein d'albâtre,
Voir les nymphes emplir leurs corbeilles de lys
 Pour Alexis le pâtre ;

Dans les gazons fleuris, au murmure de l'eau,
Dépenser mes journées
A dire quelques chants aux filles d'Apollo
En strophes alternées ;

Pleurer Daphnis ravi par un cruel destin ,
Et, malgré les satires,
Mieux qu'Alphesibœus en dansant au festin
Imiter les satyres !

LA RENAISSANCE

On a dit qu'une vierge à la parure d'or
Sur l'épaule des flots vint de Cypre à Cythère,
Et que ses pieds polis, en caressant la terre,
A chacun de ses pas laissèrent un trésor.

L'oiseau vermeil, qui chante en prenant son essor,
Mit de plus doux parfums à son chant solitaire,
Et les ruisseaux glacés, où l'on se désaltère,
Redirent aux oiseaux des chants plus doux encor.

La fleur s'ouvrit plus pure aux baisers de la brise,
Et sous les myrtes verts, la vierge plus éprise
Releva dans ses bras son amant à genoux.

De même quand plus tard, autre Anadyomène,
La Renaissance vint, et rayonna sur nous,
Toute chose fleurit au fond de l'âme humaine.

Trois femmes à la tête blonde
Pour une mission féconde
Ont rayonné sur notre monde :

Eve, la Joie et la Beauté ;
Maria, la Virginité ;
Madeleine, la Charité.

Toutes trois, dans la même extase,
Sur nos pieds tout souillés de vase
Jettent les parfums de leur vase.

LA DÉESSE

Quand les trois déités à la charmante voix
Aux pieds du blond Pâris mirent leur jalousie,
Pallas dit à l'enfant : « Si ton cœur m'a choisie,
Je te réserverai de terribles exploits. »

Junon leva la tête, et lui dit : « Sous tes lois
Je mettrai, si tu veux, les trônes de l'Asie,
Et tu dérouleras ta riche fantaisie
Sur les fronts inclinés des peuples et des rois. »

Mais celle devant qui pâlissent les étoiles
Inexorablement détacha ses longs voiles
Et dans leur majesté laissa voir ses seins nus.

Et toi, lèvre éloquente, ô raison précieuse,
Beauté, dont s'éblouit le juge de Vénus,
Tu le persuadas, grande silencieuse !

Sachons adorer ! Sachons lire !
La Coupe, le Sein et la Lyre
Nous donnent le triple délire.

Symbole dont le fier dessin
Fut jadis moulé sur le sein,
La Coupe inspire un grand dessein.

La Lyre, voix de l'Ionie,
Que le vulgaire admire et nie,
Contient la céleste harmonie

IDOLATRIE

Mètre divin, mètre de bonne race,
Qui nous rapporte un poète nouveau,
Toi qui jadis combattais pour Horace,
Rhythme de Sapho !

Fais-moi fléchir la nymphe diaphane
Que je désire avec un doux émoi,
Quoique son cœur méprise pour Diane
Et Vénus et moi !

Car, chaque nuit, les Grâces, sœurs fidèles,
Réglant leur pas dans un céleste accord,
Baisent son sein lorsque, blanche comme elles,
Lydia s'endort.

Si, demi-nue et par un ciel de flammes,
Elle poursuit l'ombre sous vos roseaux,
Oh! chantez-lui de doux épithalames,
Naïades des eaux!

Inspire-moi, toi qui portes la lyre,
Toi dont le char dévance l'aquilon,
Des chants que brûle un amoureux délire,
Phœbus Apollon!

Et toi, Cypris, veux-tu la prendre au piège?
Je t'offre alors avec un myrte vert
Des tourtereaux plus blancs que n'est la neige
Ou le lys ouvert!

Même en deuil pour cent trahisons,
A vos soleils nous embrasons
Nos cœurs meurtris, jeunes saisons!

O premières roses trémières!
O premières amours! Premières
Aurores, aux riches lumières!

Malgré l'hiver et les autans,
En soi l'on rappelle en tout temps
Vos étés aux cheveux flottants!

AMOUR ANGÉLIQUE

L'ange aimé qu'ici-bas je révère et je prie
L'Est une enfant voilée avec ses longs cheveux,
A qui le ciel, pour qu'elle nous sourie,
A donné le regard de la vierge Marie.

Ame que l'azur expatrie
Pour qu'elle recueille nos vœux,
Jeune âme limpide et fleurie
Comme les fleurs de la prairie
Aux calices roses ou bleus !

Comme l'autre Eloa, c'est la sœur des archanges,
Qui, pour nous faire vivre aux mystiques amours,
A quitté les blondes phalanges
Et souille ses pieds blancs à parcourir nos fanges.

Aussi nos ferveurs sont étranges :
Ce sont des rêves sans détours,
Ce sont des plaisirs sans mélanges,
Des extases et des échanges
Qui dureront plus que les jours !

C'est un chemin frayé plein d'une douce joie,
Un vase de parfums, une coupe de miel,
Un météore qui flamboie
Comme un beau chérubin dans sa robe de soie.

Il ne craint pas que Dieu le voie :
C'est un amour pur et sans fiel
Où toute notre âme se noie
Et dont l'aile ne se déploie
Que pour s'élancer vers le ciel !

LOYS

Mon Loys, j'ai, sous vos prunelles,
Oublié, dans mon cœur troublé,
Mon époux qui s'en est allé
Pour combattre les infidèles.
Quand nous le croirons loin encor,
Il sera là, Dieu nous pardonne !
Mon beau page, quel bruit résonne ?
Est-ce lui qui sonne du cor ?

J'ai lu dans un ancien poème
Qu'une autre Yolande autrefois
Près de son page Hector de Foix
Oublia son époux de même.
Elle gardait comme un trésor
Ces extases que l'amour donne. —
Mon beau page, quel bruit résonne ?
Est-ce lui qui sonne du cor ?

Or, Yolande était duchesse,
Mille vassaux étaient son bien,
Et son bel ami n'avait rien
Que ses cheveux blonds pour richesse.

Pour cet enfant aux cheveux d'or
La dame eût vendu sa couronne. —
Mon beau page, quel bruit résonne?
Est-ce lui qui sonne du cor?

Ces amants qu'un doux rêve assemble,
Ont souvent passé plus d'un jour
A se dire des chants d'amour,
Ou bien à regarder ensemble
Les oiseaux prendre leur essor
Du haut de la tour hexagone. —
Mon beau page, quel bruit résonne?
Est-ce lui qui sonne du cor?

Ou bien ils passaient leurs journées
A revoir d'auréoles ceints
Les bonnes vierges et les saints
Dans les Bibles enluminées.
L'Amour dit son confiteor
Sans écouter l'heure qui sonne. —
Mon beau page, quel bruit résonne?
Est-ce lui qui sonne du cor?

Un soir que dans un long délire
Leurs lèvres roses s'assemblaient
Et que leurs doux baisers semblaient
Les frémissements d'une lyre,
On entendit au corridor
Les pas de l'époux en personne. —
Mon beau page, quel bruit résonne?
Est-ce lui qui sonne du cor?

Sais-tu quel sort on nous destine?
Le malheureux page exilé,

Plein d'un regret inconsolé,
Alla mourir en Palestine.
Toujours pleurant son cher Hector,
La dame au couvent mourut nonne. —
Mon beau page, quel bruit résonne?
Est-ce lui qui sonne du cor?

DEVANT l'Océan vert, plein de biens et de maux,
Qui gémit et qui pleure avec d'étranges mots,
Les yeux épouvantés de ce spectacle grave,
Où par des chocs géants le doigt de Dieu se grave,
Je me suis dit souvent que nos haines nous font
Sous le flot qui nous porte un abîme sans fond,
Avec de forts lutteurs qui déchirent les vagues,
Et des mâts fracassés dans les horizons vagues!
Pourtant l'heure menace et nous presse ; la Mort,
Monstre farouche, est là sur nos pas, qui nous mord ;
Elle est dans l'air qu'on boit, sous le pavé qu'on foule,
Et pourtant tu le sais, peuple stupide, ô foule,
Comme on voit, en quittant la source où chacun but
Les coursiers du désert voler au même but,
Comme, aux larges forêts du Nouveau-Monde, on conte
Que ruisseaux et torrents dont s'ignore le compte
Tombent échevelés dans une même nuit ;
De même le prophète et l'envieux qui nuit,
De même, nos espoirs et nos haines, tout tombe
Dans ce gouffre éperdu qui s'appelle la tombe!

LEILA

Il semble qu'aux sultans Dieu même
Pour femmes donne ses houris.
Mais, pour moi, la vierge qui m'aime,
La vierge dont je suis épris, —

Les sultanes troublent le monde
Pour accomplir un de leurs vœux. —
La vierge qui m'aime est plus blonde
Que les sables sous les flots bleus.

Le duvet où leur front sommeille
Au poids de l'or s'amoncela. —
La fleur qui s'ouvre est moins vermeille
Que les lèvres de Leïla.

Elles ont la ceinture étroite,
Les perles d'or et le turban. —
Sa taille flexible est plus droite
Que les cèdres du mont Liban !

Elles ont le hamac qui penche
Et les berce en son doux essor. —
L'étoile au front des cieux est blanche,
Mais sa joue est plus blanche encor.

Elles ont la fête nocturne
Aux lueurs des flambeaux tremblants. —
Ses bras comme des anses d'urne
S'arrondissent polis et blancs.

Elles ont de beaux bains de marbre
Où sourit le ciel étoilé. —
Elle dormait au pied d'un arbre
Et j'ai vu son sein dévoilé.

Chaque esclave au sultan veut plaire
Comme chaque fleur au soleil. —
Elle n'a pas eu de colère
Lorsque j'ai troublé son sommeil.

Dans leurs palais d'or, prisons closes,
Leurs chants endorment leurs ennuis. —
Elle m'a dit tout bas des choses
Que je rêve tout haut les nuits !

Sa Hautesse les a d'un signe,
Il est le seul et le premier. —
Ses bras étaient comme la vigne
Qui s'enlace aux bras du palmier !

Quand un seul maître a cent maîtresses,
Un jour n'a pas de lendemain. —
Elle m'inondait de ses tresses
Pleines d'un parfum de jasmin !

Ce sont cent autels pour un prêtre,
Ou pour un seul char cent essieux. —
Nous avons cru voir apparaître
La neuvième sphère des cieux !

Quelquefois les sultanes lèvent
Un coin de leur voile en passant. —
Nous avions l'extase que rêvent
Les élus du Dieu tout-puissant !

Mais ce crime est la perte sûre
Des amants, toujours épiés.
Laissez-moi baiser sa chaussure
Et mettre mon front sous ses pieds !

VÉNUS COUCHÉE

L'ÉTÉ brille ; Phébus perce de mille traits,
En haine de sa sœur, les vierges des forêts,
Et dans leurs flancs brûlés de flammes vengeresses
Il allume le sang des jeunes chasseresses.
Dans les sillons rougis par les feux de l'été,
Entouré d'un essaim, le bœuf ensanglanté
Marche les pieds brûlants sous de folles morsures.
Tout succombe : au lointain les nymphes sans ceintures
Avec leurs grands cheveux par le soleil flétris
Epongent leurs bras nus dans les fleuves taris ;
Et, fuyant deux à deux le sable des rivages,
Vont cacher leurs ardeurs sous les antres sauvages.
Dans le fond des forêts, sous un ciel morne et bleu,
Vénus, les yeux mourants et les lèvres en feu,
S'est couchée au milieu des grandes touffes d'herbe
Ainsi qu'une panthère indolente et superbe.
Dénouant son cothurne et son manteau vermeil,
Elle laisse agacer par les traits du soleil
Les beaux reins d'un enfant qui dort sur sa poitrine,
Et tandis que frémit sa lèvre purpurine,
Un ruisseau murmurant sur un lit de graviers,
Amoureux de Cypris, vient lui baiser les pieds.

Entre ces pieds charmants, Eros maître du monde
Repose ivre d'amour, et sa crinière blonde
Se mêle frissonnante à la ceinture d'or
Qui des charmes secrets cache l'ardent trésor,
Et les zéphyrs épris mettent leurs lèvres pures
Dans les anneaux confus de ces deux chevelures.

Pourquoi, courtisane,
Vendre ton amour,
La fleur diaphane,

La fleur diaphane
Que fleurit le jour
Et que la main fane,

Le lys blanc d'amour?

—Pourquoi, blond poète,
Ouvrir au passant
Ta douleur muette,

Ta douleur muette,
Fleur teinte de sang
Que la foule jette

Et brise en passant?

— Ton parfum de femme
Brûle pour chacun :
Tu souilles la flamme !

— Tu souilles la flamme !
Tout a son parfum :
La caresse et l'âme,

Dans tout, dans chacun !

— Mon hymne rapporte
Comme un souvenir
La croyance morte.

— La croyance morte
Ne peut revenir
Par la même porte,

Comme un souvenir ;

Mais quand l'amour passe
On vient l'allumer
A mon sein de glace.

— Va ! nul sein de glace
Ne peut ranimer
Un amour qui lassé,

Ni le rallumer !

LE STIGMATE

Une nuit qu'il pleuvait, un poète profane
M'entraîna follement chez une courtisane,
Cidalise d'amour, dont les jeunes rimeurs

Couronnaient à l'envi leur corbeille aux primeurs.
Or, je me promettais une femme superbe
Souriant au soleil comme les blés en herbe,
Avec mille désirs allumés dans ces yeux
Qui reflètent le ciel comme les bluets bleus.
Je rêvais une joue aux roses enflammées,
Des seins très à l'étroit dans des robes lamées,
Des mules de velours à des pieds plus polis
Que les marbres anciens par Dypœne amollis,
Dans une bouche folle aux perles inconnues
La Muse d'autrefois chantant des choses nues,
Des Boucher fleurissants épanouis au mur,
Et des vases chinois pleins de pays d'azur.
Hélas! qui se connaît aux affaires humaines?
On se trompe aux Agnès tout comme aux Célimènes:
Toute prédiction est un rêve qui ment!
Aussi jugez un peu de mon étonnement
Lorsque la Nérissa de la femme aux épaules
Vint, avec un air chaste et des cheveux en saules,
Annoncer nos deux noms, et que je vis enfin
L'endroit mystérieux dont j'avais eu si faim.
C'était un oratoire à peine éclairé, grave,
Plein du recueillement que la prière grave,
Et l'œil dans ce réduit calme et silencieux
Par la fenêtre ouverte apercevait les cieux.
Le mur était tendu de cette moire brune
Où vient aux pâles nuits jouer le clair de lune,
Et pour tout ornement on y voyait en l'air
La Mélancholia du maître Albert Durer,
Cet ange dont le front, sous ses cheveux en ondes,
Porte dans le regard tant de douleurs profondes.
Sur un meuble gothique aux flancs noirs et sculptés

Parlant des voix du ciel et non des voluptés,
Souriait tristement une Bible entr'ouverte
Sur une tranche d'or ouvrant sa robe verte.
 Pour la femme, elle était assise, en peignoir brun,
Sur un pauvre escabeau. Ses cheveux sans parfum
Retombaient en pleurant sur sa robe sévère.
Son regard était pur comme une primevère
Humide de rosée. Un long chapelet gris
Roulait sinistrement dans ses doigts amaigris,
Et son front inspiré, dans une clarté sombre
Rayonnait à l'entour, plein de lumière et d'ombre!
 Mais bientôt je vis luire, en m'approchant plus près
De ce divin tableau, sombre comme un cyprès,
Dont mon premier regard n'avait fait qu'une ébauche,
Aux lèvres de l'enfant le doigt de la débauche,
Sur les feuillets du livre une tache de vin.
Et je me dis alors dans mon cœur : « C'est en vain
Que par les flots de miel on déguise l'absinthe,
Et l'orgie aux pieds nus par une chose sainte.
Car Dieu, qui ne veut pas de tache à son trésor
Et qui pèse chacun dans sa balance d'or,
A l'innocence en pleurs met sa blanche couronne,
Et la tache éternelle au front de Babylone ! »

PROSOPOPÉE D'UNE VÉNUS

Hélas ! sous ce ciel froid et sous ces voûtes d'arbre,
J'ai le cœur tout glacé dans ma robe de marbre,
Et par mes yeux, troués d'ulcères inconnus,
La pluie en gémissant pleure sur mes bras nus.

Entre mes pieds, jadis plus blancs que des étoiles,
La jalouse Arachné tisse ses fines toiles,
Et tu n'es plus, Scyllis, pour que sous ton ciseau
Je me relève un jour souple comme un roseau !
  En ces temps où la fleur se cache sous les herbes,
Nul ne sait le secret de nos formes superbes ;
Nul ne sait revêtir quelque rêve éclatant
De contours gracieux, et dans son cœur n'entend
L'harmonie imposante et la sainte musique
Que chantent les accords de la beauté physique !
Hélas ! qui me rendra ces jours pleins de clarté
Où l'on ne m'appelait que Vénus Astarté,
Où, seule, ma pensée habitait sous la pierre,
Mais où mon corps vivait dans la nature entière,
Où Glycère et Lydie, où Clymène et Phyllis
Portaient mes noms écrits sur leurs gorges de lys ;
Où, pour l'artiste élu qui pare et qui contemple,
Chaque âge avait un nom, chaque harmonie un temple ?
  Oh ! trois et quatre fois malheur au siècle d'or
Où l'artiste éperdu foule aux pieds son trésor !
Car il ignore, hélas ! par quel grave mystère
Je venais pour instruire et féconder la terre,
Et pour épanouir dans mon type indompté
Le secret de l'extase et de la volupté !
Car à chaque morceau qui se brise et qui tombe
De mon vieux piédestal, la divine colombe
Que depuis trois mille ans je retiens dans ma main
Fait un nouvel effort pour s'ouvrir un chemin ;
Et, délaissant un jour l'enveloppe brisée,
Nous nous envolerons vers la voûte irisée,
Emportant toutes deux loin de ce monde vain,
Moi la beauté plastique, elle l'amour divin !

L'AURÉOLE

C'était la fin d'un bal ; nous étions presque à l'heure
Où sous la volupté l'archet frissonne et pleure,
Où sous les gants flétris les doigts serrent les doigts,
Où les fleurs et les pas, les rayons et les voix
Et la gaze aux longs plis collée à la mamelle
Jettent au cœur troublé leur parfum qui se mêle ;
A l'heure où l'on croit voir en ces enivrements
Des maîtresses d'un jour caresser leurs amants,
Et les fresques sourire, et l'extase physique
Courir dans l'air, mêlée à des flots de musique !
  Tantôt c'était la joie, et le quadrille ardent
Dont le chant tourbillonne et s'élance en grondant,
Qui tantôt rit et chante en strophes inégales,
Puis s'arrête et bondit en éclats de cymbales,
Et penche sur les fronts plus d'un front endormi
Que des mots bégayés font rougir à demi !
Puis la valse, qui met sur votre cœur, pensive
Comme un myosotis incliné sur la rive,
Une vierge aux yeux bleus, et dont l'accent vainqueur
La met si près de nous qu'on sent battre son cœur,
Et que, dans cette fièvre ardente et souveraine,
L'enfant, sans rien comprendre au charme qui l'entraîne,
Parmi le chœur rapide, a l'air, en se penchant,
D'un ange fasciné par le démon du chant !
  Oh ! comme ce soir-là les femmes étaient belles !
Les unes, au front grec et comme des Cybèles
Levant avec fierté leurs bras polis et blancs ;

D'autres, les yeux voilés, comme des lys tremblants
S'inclinant vers la terre, et sur leur gorge pâle
Baissant leur cou soyeux veiné des tons d'opale;
Toutes ivres d'amour, et pour l'œil enchanté,
Surpassant l'hyperbole et l'idéalité!
Et je noyais mes yeux dans ces cheveux en tresses,
Et je jetais mon âme à ces enchanteresses
Si sveltes qu'on eût dit ces essaims de Willis
Qui sortent en dansant des corolles de lys!
Mais tout changea bientôt et je n'en vis plus qu'une :
De même, quand Phœbé sur le char de la lune
Apparaît dans les cieux de saphir et d'azur,
Tout se voile et s'efface, et son front seul est pur.
Celle que j'entrevis en oubliant les autres,
Madame, avait des yeux brillants comme les vôtres,
Des cheveux d'or, des mains qui n'avaient rien d'humain,
Et des pieds à tenir dans le creux de la main.
Ajoutez un cou mat de cette blancheur rare
Qui fait paraître jaune un marbre de Carrare,
Et deux bras qui prouvaient, ineffable collier,
Que Lysippe à Samos ne fut qu'un écolier!
Je cherchai donc en moi quelle rouerie exquise
Subjuguerait d'un coup cette blonde marquise,
Plus rapide en sa course avec son front riant
Que n'était Lazzara, Camille d'Orient!
Mais quand je m'approchai, je vis sa tête ceinte
D'un tel rayonnement de pudeur grave et sainte,
Un parfum si divin s'exhalait de ses pas,
Que, don Juan dérouté, je n'osai même pas
Comme le docteur Faust, en me penchant vers elle,
Lui dire à demi-voix : « Ma belle demoiselle! »

LES IMPRÉCATIONS D'UNE FIGURE SCULPTÉE

Puisse le Dieu vivant dessécher la paupière
A qui m'a mise là vivante sous la pierre,
Et, comme un enfant porte un manteau de velours,
M'a forcée à porter ces édifices lourds,
Ces vieux murs en haillons, ces maisons condamnées,
Dont le gouffre est si plein de choses et d'années
Que je me sentirais moins de crispations
A tenir sur mon dos les Tyrs et les Sions
Que laissa choir le monde aux deux bras atlastiques,
Ou bien à soulever les vagues élastiques
Qui dorment à demi dans les noirs Océans
Comme dans son désert le troupeau des géants!
Si bien que mieux vaudrait sous la blonde phalange
Tomber, comme Jacob dans sa lutte avec l'ange,
Ou soutenir du front avec les yeux ouverts
Goethe, dont la pensée était un univers!
  Oh! si le feu divin qui brûla les Sodomes
Fait palpiter un jour ces pierres et ces dômes,
Ces clochetons à dents, ces larges escaliers
Que dans l'ombre une main gigantesque a liés,
Ces monolithes noirs qui n'ont fait qu'une rampe,
Ces monstres vomissants dont la cohorte rampe
De la fondation jusqu'à l'entablement,
Ces granits attachés impérissablement;
Si ce monde sur eux se déchire et s'écroule
Sous le souffle embrâsé de ce simoun que roule

L'ouragan furieux des révolutions
Sur les peuples trop pleins de leurs pollutions ;
Si, dégageant alors son bras et sa mamelle
Du mur superbe à qui le noir destin la mêle,
La statue à son tour peut jeter sur leur dos
Une expiation et choisir les fardeaux,
Je mettrai ce jour-là sur l'épaule des hommes,
Au lieu des monuments, tombeaux sous qui nous sommes,
Au lieu des clochetons et des granits quittés,
Le poids intérieur de leurs iniquités !

LIVRE TROISIÈME

—

1841 - 1842

—

ERATO

I

Nature, où sont tes dieux? O prophétique aïeule,
O chair mystérieuse où tout est contenu,
Qui pendant si longtemps as vécu de toi seule
Et qui sembles mourir, parle, qu'est devenu
Cet âge de vertu que chaque jour efface,
Où le sourire humain rayonnait sur ta face?
Où s'est enfui le chœur de tes Olympiens?
O Nature à présent désespérée et vide,
Jadis l'affreux désert des Ethyopiens
Sous le midi sauvage ou sous la nuit livide

Fut moins appesanti, moins formidable, et moins
Fait pour ce désespoir qui n'a pas de témoins,
Que tu ne m'apparais à présent tout entière,
Depuis que tu n'as plus ce chœur mélodieux
De tes fils immortels, orgueil de la Matière.
Aïeule au flanc meurtri, Nature, où sont tes dieux?
Jadis, avant hélas! que l'Ignorance impie
T'eût dédaigneusement sous ses pieds accroupie,
Nature, comme nous tu vivais, tu vivais!
Avec leurs rocs géants, leurs granits et leurs marbres,
Les monts furent alors les immenses chevets
Où tu dormais la nuit dans ta ceinture d'arbres.
Les constellations étaient des yeux vivants,
Une baleine passait dans le souffle des vents;
Leur aile frissonnante aux sauvages allures
Qui brise dans les bois les grands feuillages roux,
En pliant les rameaux courbait des chevelures,
Et dans la mer, ces flots palpitants de courroux
Ainsi que des lions, qui sous l'ardente lame
Bondissent dans l'azur, étaient des seins de femme.
Mais que dis-je, ô dieux forts, dieux éclatants, dieux beaux,
Triomphateurs ornés de dépouilles sanglantes,
Porteurs d'arcs, de tridents, de thyrses, de flambeaux,
De lyres, de tambours, d'armes étincelantes,
Voyageurs accourus du ciel et de l'enfer,
Qui parmi les buissons de Sicile et de Corse
Avec vos cheveux blonds toujours vierges du fer
Parliez dans le nuage et viviez dans l'écorce,
Dieux exterminateurs des serpents et des loups,
Non, vous n'êtes pas morts! En vain l'homme jaloux
Dit que l'Érèbe a clos vos radieuses bouches:
Moi qui vous aime encor, je sais que votre voix

Parle, et loin du vulgaire hébété, je vous vois!
Je vous vois, ô Bacchus, Diane aux yeux farouches,
Vénus, et toi surtout dont le nom triomphant
Ecrasera toujours leur espoir chimérique,
O Muse! qui naguère et tout petit enfant
M'as choisi pour les vers et pour le chant lyrique!

II

Nourrice de guerriers, louangeuse Erato!
Tu fus le chaste amour de mes jeunes années.
Sur la cime des monts, mes nuits passionnées
Voyaient fuir au lointain l'ombre de ton manteau.
J'aimais le son plaintif de ta lyre sonore
Et ton front inspiré, miroir qui se colore
A tout rayonnement de la terre et du ciel!
Hélas! jamais mon front n'a dormi sur ta couche,
Ma lèvre n'a jamais aspiré sur ta bouche
Un céleste repas d'ambroisie et de miel.
Moi, je t'aimais du cœur! non pas comme la foule
Qui cherche dans tes yeux sa Vénus Astarté
Et sur tes pas géants se coudoie et s'écoule :
Je t'aimais pour ta force et ta virginité.
Lorsque tu t'égarais seule sur les rivages,
Je m'enivrais dans l'ombre à tes larges accents.
Oh! combien j'admirai tes rudesses sauvages
Et ton morne regard jeté sur les passants!
Comme au tressaillement des cordes infinies
Je me noyai le cœur de ces flots d'harmonies
Dont les notes roulaient dans les nappes de l'air!
Et puis tes grands yeux noirs s'élançaient en éclair,

Ton sourire était d'or ! par-dessus ton épaule
Ta chevelure allait en longs rameaux de saule
Caresser mollement la pourpre à tes talons.
Oh ! qu'ils te voilaient bien, tes souples cheveux blonds !
C'est que, vieille déjà, tu semblais encor belle ;
Tu n'étais pas flétrie, et, comme une Cybèle,
Tu pouvais rafraîchir le monde de ton lait !
Quand l'ongle de la Faim déchirait tes entrailles,
Tu n'allais pas t'asseoir dans de riches murailles
Et chanter au dessert les débauches du laid ;
Tu mendiais sans honte, en reine, en mendiante,
Comme tu caressais, au milieu du Forum !
Qu'ils t'ont bien travestie ! Ils t'enivrent de rhum,
O ma Muse ! ils t'ont mis la résille et la mante
Pour te faire applaudir au coin des carrefours
Et pendant ce temps-là je t'enviais, timide,
Et lorsqu'ils t'emportaient dans leurs blasphèmes sourds,
J'allais baiser tes pas sur le gazon humide.
Mais maintenant, déesse ! où te chercher, hélas !
Les échos seuls m'ont fait leurs banales réponses ;
J'ai demandé partout ta trace, et je suis las,
Et le chemin poudreux me déchire à ses ronces.
Tous ces escaladeurs de murs et de balcons,
Ces chérubins d'amour qui tombent par flocons
Sur les coussins flétris de ta couche tremblante
Et qui couvrent ton corps de leurs sales désirs,
Comme je les hais bien de ma haine brûlante !
Car je mourais dans l'ombre à compter leurs plaisirs,
Et je me suis assis aux pierres de la rue,
A la place maudite où tu m'es apparue.
Toi qui, libre jadis comme un jeune lion,
Avais la majesté de l'amante de pierre,

Et, pour vivre, attendais quelque Pygmalion,
Ils ont tant fatigué ton ardente paupière,
Ils ont si bien flétri tes robustes appas,
Et souillé de vin bleu tes bandelettes rouges
En te mêlant sans cesse aux femmes de leurs bouges,
Que l'œil de ton amant ne te reconnaît pas,
Car tu n'es même plus bacchante et courtisane,
Il te fallait aussi brunir tes blanches mains,
Et ce siècle de fer t'a rendue artisane.
Mais telle qu'il t'a faite, errant par les chemins,
Labourant chaque jour pour nourrir ta famille,
Je t'aime encore ainsi, je t'aime pauvre fille !
J'aime encor le nectar de ton vase sacré.
Aussi, par les taillis, et les monts, et la plaine,
Quelque part que tu sois, je te retrouverai.
Je veux aux pâles fleurs demander ton haleine,
Chercher tes yeux parmi les éclairs fulgurants,
Ton rhythme échevelé dans la course des mondes,
Ta vaste profondeur au sein des noirs torrents,
Et l'écho de ton luth dans les grottes profondes.
Et quand ton auréole éclairera mon front,
Quand ton divin lyrisme, en ineffables stances,
Ceindra mon cœur éteint de ses clartés immenses,
Je me lèverai fort, pour venger ton affront.
Oui, lorsque entre tes bras, Méonide athlétique,
J'aurai comme un amant baisé tes seins nerveux,
Pas un de ces rimeurs au caprice phthisique
Ne viendra défleurir le bout de tes cheveux !

A VICTOR HUGO

Dans les grands triomphes de Rome,
Quand la gloire étrange d'un homme
S'imposait au peuple géant,
Un esclave vêtu de bure
Et souillé d'une fange impure
Lui jetait une vile injure
Pour lui rappeler son néant.

Mais il avait la folle troupe
Des nymphes, versant dans sa coupe
Les blondes larmes du nectar,
Il avait la voix souveraine
Des lions voués à l'arène,
Et pour trophée, un corps de reine
Attaché derrière son char,

Et la foule amante du faste,
Dont la clameur enthousiaste
Le saluait Imperator,
Et le chœur des déesses nues
Faisant étinceler les nues
D'acclamations inconnues
Et de lyres aux cordes d'or!

O vous dont la muse sublime
Chante sur l'éternelle cime,
Maître! ne vous étonnez pas

Si parmi les mille louanges
Dont vous caressent les phalanges
Des hommes, des rois et des anges,
Une injure meurt sur vos pas!

Laissez se tordre dans son ombre..
Ebloui des clartés sans nombre
Dont s'illuminent vos palais,
Quelque pitoyable Zoïle,
Quelque faiseur de vaudeville
Qui va promenant par la ville
Son esprit mêlé de couplets!

Sous la nue éclatante et rose,
C'est vers l'auguste apothéose
Que vous mène votre chemin,
Et l'écrivailleur qui vous brave,
Le lazzarone maigre et hâve
Qui veut vous salir de sa bave
Est moins que l'insulteur romain!

A lui la basse calomnie
Et la lâcheté qui renie!
A vous, maître, la grande voix
Qui du haut des trônes proteste,
La voix du peuple, voix céleste,
Et le poète, voix qui reste
Après les peuples et les rois!

A MA MÈRE

MADAME ÉLISABETH-ZÉLIE DE BANVILLE

Mère, si peu qu'il soit, l'audacieux rêveur
Qui poursuit sa chimère,
Toute sa poésie, ô céleste faveur !
Appartient à sa mère.

L'artiste, le héros amoureux des dangers
Et des luttes fécondes,
Et ceux qui, se fiant aux navires légers,
S'en vont chercher des mondes,

L'apôtre qui parfois peut comme un séraphin
Epeler dans la nue,
Le savant qui dévoile Isis, et peut enfin
L'entrevoir demi-nue,

Tous ces hommes sacrés, élus mystérieux
Que l'univers écoute,
Dans les siècles anciens ont de divins aïeux
Qui leur tracent la route.

Mais nous qui pour donner l'impérissable amour
Aux âmes étouffées,
Devons être ingénus comme à leur premier jour
Les antiques Orphées,

Nous qui, sans nous lasser, dans nos cœurs même ouvrant
Comme une source vive,
Devons désaltérer le faible et l'ignorant
Pleins d'une foi naïve,

Nous qui devons garder sur nos fronts éclatants,
Pour convaincre les âmes,
Le sourire immortel et fleuri du printems
Et la douceur des femmes,

N'est-ce pas, n'est-ce pas, dis-le, toi qui me vois
Rire aux peines amères,
Que le souffle attendri qui passe dans nos voix
Est celui de nos mères?

Petits, leurs mains calmaient nos plus vives douleurs,
Patientes et sûres :
Elles nous ont donné des mains comme les leurs
Pour toucher aux blessures.

Notre mère enchantait notre calme sommeil,
Et comme elle, sans trève,
Quand la foule s'endort dans un espoir vermeil,
Nous enchantons son rêve.

Notre mère berçait d'un refrain triomphant
Notre enfance humble et frêle,
Et nous, c'est pour bercer l'homme toujours enfant
Que nous chantons comme elle.

Tout poète, ébloui par le but solennel
Pour lequel il conspire,
Est un homme qui porte un amour maternel
A tout ce qui respire.

Et ce martyr, qui porte une blessure au flanc
Et qui n'a pas de haines,
Doit cette extase immense à celle dont le sang
Ruisselle dans ses veines.

O toi dont les baisers, sublime et pur lien!
A défaut de génie
M'ont donné le désir ineffable du bien,
Ma mère, sois bénie.

Et, puisque celle enfin qui l'a reçu des cieux
Et qui longtemps l'embrasse
Sait encore se faire un joyau précieux
D'un pauvre enfant sans grâce,

Va, tu peux te parer de l'objet de tes soins
Au gré de ton envie,
Car ce peu que je vaux est bien à toi du moins,
O moitié de ma vie!

CONSEILS A JEANNE

I

Vous souvient-il encor de ces noires allées
Sur l'azur et la nue hardiment ciselées,
Où, dans des temps meilleurs, nous allions tous les jours?
Vous souvient-il encor des déesses de marbre
Et des petits oiseaux qui sur les branches d'arbre
Se chantaient leurs jeunes amours?

Comme tout était jeune alors, et quelle brise
Volait joyeusement sur la nature éprise !
Oh ! quelle douce odeur exhalait de son sein
La rose ! comme tout était joyeux, le monde
Beau de printemps, le ciel qui souriait à l'onde,
Et les cygnes blancs au bassin !

Nous avions encor l'âge où l'espérance est grave,
Où sur le cœur ouvert chaque bonheur se grave :
Et moi, j'admirais tout, l'oiseau pour sa douceur,
Le monde pour son bruit, la nature pour elle,
Vous surtout, chère enfant que je voyais si belle,
Et je vous appelais ma sœur.

Moments délicieux enfuis comme une aurore !
Un jour, et vous partiez, hélas ! un jour encore,
Et jusqu'à l'horizon dédaigneux et lointain
D'où m'enchantaient les voix de Pindare et d'Homère,
J'allais suivre au hasard de chimère en chimère
Les mirages de mon destin.

Il me fallait entrer dans une route ardue
Où chacun n'obtient pas la récompense due,
Et, les pieds tout sanglants et le cœur plein d'émoi,
Il fallait marcher seul sur les pas de mon rêve,
Sans entrevoir de but, sans espérer de trêve,
Sans regarder derrière moi.

Je fuyais vers ce monde où règne la parole,
Où ne retentit pas de murmure frivole,
Où chacun dit : « Je t'aime, » où la foi sainte luit ;
Vers ce monde où l'esprit ailé vit dans la flamme,
Vers ce temple inconnu de l'art, auquel mon âme
S'élançait du fond de sa nuit.

Je le rêvais semblable à cette école antique
Où les sages vieillards, assis près du Portique,
Croyaient que la Vertu n'était pas un vain nom,
Et, cherchant le bonheur dans la science obscure,
Jetaient en souriant les roses d'Epicure
Sur l'austérité de Zénon.

Je marchai bien longtemps, car j'avais confiance,
Laissant à chaque pas quelque douce croyance
Mourir derrière moi, quelque horizon rêvé
S'évanouir. La route était aride, et certe,
Mes pieds habitués aux tapis d'herbe verte
Etaient meurtris quand j'arrivai !

J'ai vu le temple auguste. O douleur ! ô misère !
Les marchands étalant notre honteux ulcère,
Le mal de l'or, penchés sur leur comptoir jaloux,
Trafiquaient et vendaient. Et j'ai crié : « Prêtresse
Des épouvantements, Nemésis vengeresse,
Rends-moi le fouet armé de clous ! »

Et c'est là, dans les cris étouffés, dans l'orage,
Dans la fabrique d'or, dans les spasmes de rage,
Que j'ai vécu, parmi des cœurs emplis de fiel !
C'est là qu'il m'a fallu, quelque bruit qui m'arrive,
Prêter pieusement une oreille attentive
Pour écouter les chants du ciel !

II

Pourtant, une espérance à mon passé ravie
Éblouissait encor les ombres de ma vie.

Car après tant d'efforts, après tant de combats,
Je voyais dans mon rêve un pays que la brume
Couvre, et que l'océan fouette de son écume,
Et je me répétais : « Là-bas,

Loin de nous, dans un coin de la verte Armorique,
Ce pays de croyance et de pouvoir féerique,
Vit une sainte enfant dont le cœur, vierge encor,
Ne connaît ici-bas ni crainte, ni souffrance,
Et qui, pensant peut-être à ses amis de France,
Cueille la fleur des landiers d'or.

Son rêve est chaste et libre ; elle n'a pas de chaînes.
A l'air pur de la grève et sous l'abri des chênes
Sa lèvre boit le calme avec l'immensité.
Soyez béni, mon Dieu, dont la sagesse brille !
Car vous avez gardé pour cette jeune fille
Notre part de félicité ! »

Et comme je pensais ces choses consolantes,
J'ai trouvé par hasard quelques pages brûlantes
Où toute votre vie est écrite en deux mots.
Juste Dieu ! vous aussi ! Quoi ! devant une toile
Vous savez ce qu'on peut souffrir ! La même étoile
Eclairait la nuit de nos maux.

Puis est venu le Doute, et vos nuits soucieuses
Enviaient ces enfants, qui vont, filles pieuses,
User de leurs genoux les dalles d'un couvent !
Vous voulez conquérir leur pauvre robe noire,
Leur bénitier de buis, leur crucifix d'ivoire ;
Oh ! sachez tout auparavant !

Non, Dieu n'a pas à tous tracé la même règle :
La gazelle a le sable, il faut les cieux à l'aigle !
Il faut que le guerrier rougisse un fer vainqueur ;
Le prêtre, qui s'abreuve au flot de l'Evangile,
Doit consoler notre âme en sa prison d'argile ;
L'artiste labourer son cœur.

Si votre lèvre a peur devant l'amer calice,
Fuyez, il en est temps l'extase et son supplice,
Et restez toujours froide à toute ambition !
Mais si vous êtes née avec cet héritage,
Quel droit auriez-vous donc dans le divin partage
D'éviter votre mission?

La Douleur est très-sainte, elle est la part auguste.
Le ciel même en a fait la compagne du juste :
Elle est l'eau du Jourdain pour qui veut enseigner.
O ma sœur, celui-là doit sentir en silence
Les épines trouer son front, et sous la lance
Sa poitrine ou son flanc saigner.

Les odes sont le fruit de la souffrance humaine :
Comme aux siècles dorés l'autre Anadyomène
Sortit du sein des flots sur un beau lit nacré,
Quand siffle l'ouragan sur notre mer profonde,
La pensée en lambeaux se ravive à cette onde,
D'où sort un baptême sacré.

Demandez à l'amant de la fière Camille
Quel torrent a trempé son âme, ô jeune fille !
Et quel amer penser couvre son front pâli ;
Demandez à Byron quelle profonde ride
Effaçait sur sa joue et sur sa lèvre aride
Un baiser de sa Guiccioli !

Chacun a son destin. Celui-ci, dans son ombre,
A rêvé la lumière et les trésors sans nombre
Devant qui pâliraient ceux des rois d'Orient;
Cet autre pend sa vie aux lèvres d'une femme
Dont le regard est doux, et qui n'a rien dans l'âme,
Et qui vous tue en souriant.

Lorsqu'il a bien marché dans sa pénible voie,
Dieu lui donne souvent la grâce, afin qu'il voie
Et qu'abjurant l'erreur, il courbe les genoux;
Meurtri d'une douleur, il en évite une autre :
Mais nous, nous ne pouvons échapper à la nôtre,
Car notre souffrance est en nous.

III

Oh! celui qui s'est fait artiste ou bien poète
Pour chercher le plaisir et couronner sa tête,
Et qui s'envole ainsi par l'espoir emporté,
Celui qui de ce miel dore sa coupe amère,
Fut quatre fois maudit aux veines de sa mère
Et dans les flancs qui l'ont porté!

Vers le but infini notre ardente pensée
Nous traîne incessamment dans sa course insensée;
Si notre cœur meurtri se déchire en lambeaux,
Qu'importe? elle nous traîne et nous déchire encore,
Et, comme le coursier de la blanche Lénore,
Ne sait nous mener qu'aux tombeaux!

La pensée est un mal cruel et sans refuge,
Plus terrible cent fois que le réveil du juge,
Plus noir que la misère et plus dur que l'affront ;
Un mal à dessécher les fleurs les plus charmantes,
A glacer les amants sur le sein des amantes,
A ronger les cheveux au front.

Chercher les grands secrets de couleur et de forme,
Elever dans sa tète un édifice énorme
A faire tressaillir les grandes nations,
Fuir dans le même cercle et vers les mêmes pôles,
Et ne pouvoir porter sur ses larges épaules
Le poids de ses conceptions ;

S'attacher au problème avec des mains de lierre,
Avoir rêvé qu'on est Raphael ou Molière,
Avoir ouvert son cœur et lu ce livre à nu,
Jeter dans une branche un océan de sève,
Et puis un beau matin s'éveiller d'un tel rêve
Et se retrouver inconnu :

Savez-vous ce que c'est, et quel frisson de glace
Fait palpiter la tempe et tord la tête lasse?
Avez-vous vu pleurer ces rires haletants
Qui grincent dans la fièvre et qu'on ne peut décrire?
Avez-vous entendu ces gaîtés sans sourire
Qui font les vieillards de vingt ans?

Si vous voyez dans l'ombre, au milieu de la foule,
Un passant dédaigneux de la terre qu'il foule;
S'il a l'œil d'un lion par les pleurs adouci,
S'il paraît se trouver seul parmi tous, et comme
Chercher quelqu'un, priez, et dites-vous : « cet homme
Est un frère qui souffre aussi. »

Car il souffre en effet, celui qui veut connaître
Et toucher pas à pas tous les ressorts de l'être,
Qui poursuit sans pâlir le grand secret en eux,
Et, comme le brouillard caressé sur la vague,
Voit flotter au lointain, dans une brume vague,
Son œuvre, phare lumineux.

Quand ce spectre s'approche et que la même idée
Se pose devant vous grandie et fécondée,
Comme un fruit mûr devant Tantale ivre de faim,
Alors c'est un moment de céleste débauche :
Mais à peine a-t-on fait cette première ébauche
Qu'on doute déjà de la fin !

Plus tard luit pour votre œuvre un jour qui la couronne,
Et c'est comme un délire, et soi-même on s'étonne
Du sens vaste et profond sous la ligne enfermé.
Puis recommence alors le travail d'analyse :
On déchire, on caresse, ô démence ! on méprise
Le rêve qu'on a tant aimé !

Eh bien tous ces travaux, toutes ces luttes vaines,
Les dégoûts, la douleur attachée à nos veines
Qui nous mord et qui va sans cesse grandissant,
Ne sont plus rien le jour où, le long du rivage
Sablé d'or, nous pouvons sur le laurier sauvage
Cueillir un rameau verdissant !

Puis l'Ange nous emporte avec un grand coup d'aile.
Malheur alors, malheur au martyr infidèle
Si, lorsque enfin la Mort, poursuivant son chemin,
Sur son front pose un doigt mystérieux et calme,
Il retourne à l'azur sans tenir cette palme
Encor frémissante à la main !

IV

Hélas! je trouve là des paroles sévères.
A vous, dont les pensers, comme des primevères,
Pour le riant Avril commencent à fleurir,
A vous dont le sourire a la grâce ingénue,
Je ne devrais pas dire encor : « L'heure est venue,
Jeune inspirée, il faut souffrir! »

« Cueillons ce jour! (ainsi vous parleront les sages),
Enivrons-nous de calme et de beaux paysages,
Et vivons en repos comme nos bons aïeux. »
Mais, hélas! ce nectar est bu jusqu'à la lie ;
Nous n'avons plus pour nous cette heureuse folie,
Et notre temps est sérieux.

Pourquoi vous mentirais-je? Au gré de votre envie,
Enfant, n'espérez pas faire de votre vie
La violette en deuil qu'épargnerait le sort ;
Mais vous aurez au bout la récompense lente,
Et la Gloire en ses bras vous bercera tremblante
Comme un enfant que l'on endort.

La gloire! c'est-à-dire être roi, voir le monde
S'agiter sourdement dans son égout immonde,
Sentir que, né mortel, on échappe au néant,
Et ne pas demander seulement quelle houle
Agite avec fureur les flots de cette foule
Qui baigne vos pieds de géant!

La gloire ! être aussi grand que Rubens ou Shakspere,
Plus grand que sur son trône un empereur d'empire,
Savoir seul ici-bas le but essentiel,
Et, quelque bruit qu'en bas toute royauté fasse,
Porter un autre sceptre et parler face à face
Aux archanges guerriers du ciel !

La gloire ! ardent mirage, étrange destinée,
Impérissable but vers qui toute âme née
Tend dès le premier jour son effort absolu,
Fleur, hélas ! trop souvent éclose au chant du cygne,
Palme promise aux fronts où le ciel met le signe
Qui brille à votre front élu !

Donc, marchez devant nous, car votre route est sûre ;
Et si votre pied saigne à l'ardente morsure
D'un reptile fangeux préservé par pitié,
S'il vous faut déchirer quelques feuillets du livre
Et dévorer vos pleurs en souriant, et vivre
Sans amour et sans amitié,

Bénissez cette fois la Douleur infinie,
Mère de toute force et de toute harmonie,
D'où peut naître un poème écouté dans les cieux,
Comme aux coteaux dorés que le soleil illustre,
Un fruit divin, brisé sous le sabot d'un rustre,
Pleure un nectar délicieux !

LE PRESSOIR

A Auguste Vitu

Sans doute elles vivaient, ces grappes mutilées
Qu'une aveugle machine a sans pitié foulées !
Ne souffraient-elles pas lorsque le dur pressoir
A déchiré leur chair du matin jusqu'au soir,
Et lorsque de leur sein, meurtri de flétrissures,
Leur pauvre âme a coulé par ces mille blessures ?
Les ceps luxuriants et le raisin vermeil
Des coteaux, ces beaux fruits que baisait le soleil,
Sur le sol à présent gisent, cadavre infâme
D'où se sont retirés le sourire et la flamme !
Mais, ô vigne, qu'importe ! à la clarté des cieux
Nous nous enivrerons de ton sang précieux !
Que le cœur du poète et la grappe qu'on souille
Ne soient plus qu'une triste et honteuse dépouille,
Qu'importe, si pour tous, au bruit d'un chant divin,
Ruisselle éblouissant le flot sacré du vin !

A VÉNUS DE MILO

O Vénus de Milo, vieux bloc au flanc nerveux,
Vous dont le front correct sous vos rudes cheveux
Louche ses grands yeux grecs sans tourner la paupière,
Rêve aux plis arrêtés, grand poème de pierre,

Lyrisme de débauche avec art compensé,
Vous qui depuis mille ans avez toujours pensé,
Je brûle sagement pour la longue harmonie
De vos seins contournés en rhythme d'Ionie.
Et vous savez si bien ces amours éperdus
Que si vous retrouviez un jour vos bras perdus
Et qu'à vos pieds brisés tombât votre tunique,
Nos froideurs pâmeraient dans un combat unique,
Et vous m'étaleriez votre ventre indompté
Pour y dormir un soir comme un amant sculpté!

L'ELDORADO

I.

Ami Fantasio, qui toujours as fléchi
Pour les yeux en amande,
Sais-tu qu'hier matin j'ai beaucoup réfléchi
Et que je me demande

Pourquoi décidément ce monde où nous rions
A tant de choses sombres,
Et pourquoi Dieu n'a mis que de faibles rayons
Dans un Océan d'ombres?

Pourquoi les champs, les prés, les montagnes, les cieux,
Les forêts, les prairies,
Ne sont pas tout soleil, comme ces vases bleus
Pleins de chinoiseries?

Pourquoi près de l'éloge, ô mon alter ego!
Rampe la diatribe,
Près du Musset, du Sand et du Victor Hugo
Le Bourgeois et le Scribe?

Pourquoi la belle femme incessamment voudra
Être le lot d'un pleutre,
Et pourquoi nous allons étonner Sumatra
Par nos chapeaux de feutre?

Pourquoi de la cithare et du haut brodequin
Le trépas se combine,
Et pourquoi c'est toujours ce vieux fat d'Arlequin
Que choisit Colombine?

Pourquoi nous achetons avec un vrai transport
Tant de meubles rocaille,
Et pourquoi dans le lit, lorsque l'Amour s'endort,
La Satiété baille?

Pourquoi tout ce qui brille est, excepté l'argent,
Un bagage inutile?
Pourquoi rampe toujours au fond du lac changeant
Quelque hideux reptile?

Quand on aurait pu faire un monde jeune et beau
Plein de choses sans voiles,
Où tout serait zéphyr, où tout serait flambeau,
Où tout serait étoiles?

Où sur des fleuves d'or et sur l'azur sans fin
Des eaux mélancoliques,
On aurait à son gré l'épaule d'un dauphin
Pour voitures publiques?

Où, comme telle Agnès avec un seul jupon
Notre terre étant plate,
On verrait d'ici luire au pays du Japon
Une fleur écarlate !

Comme on retrancherait le chemin du tombeau,
Ce chemin où nous sommes,
Et qu'en ce pays-là chacun serait très-beau,
Les femmes et les hommes,

L'amour apporterait à l'âme de chacun
L'amour des autres âmes,
Et viendrait caresser d'un céleste parfum
Les hommes et les femmes.

Au lieu de nos brigands dont le flâneur risqua
De subir les principes,
Les routes n'auraient plus que des fleurs d'angsoka
Et de larges tulipes.

On y verrait courir sous leurs diamants lourds,
Et pleines de folie,
En souliers de satin, en robes de velours,
Rosalinde et Célie.

Nous serions leurs amants et leurs amphitryons,
Et pour nos équipages,
Nous autres Orlandos, nous les habillerions
En casaques de pages.

Alors elles iraient, en pourpoint mi-parti,
Chercher des coupes pleines
De ce nectar divin, le Lacryma-Christi,
Qui coulerait aux plaines.

Et comme elles seraient notre ange, notre amour
Et notre page rose,
Elles nous serviraient de compagnon le jour,
Et la nuit d'autre chose.

Ou bien elles auraient des arcs et des carquois
En chasseurs d'alouettes,
Nous diraient des chansons, rouleraient de leurs doigts
Nos molles cigarettes,

Avec la soie et l'or feraient pour les amants
De merveilleuses trames,
Déchireraient en bloc nos vers et nos romans
Et brûleraient nos drames.

II

J'oubliais de te dire, à ce qu'il me paraît,
Une chose importante !
Comme ici-bas, chacun où bon lui semblerait,
Pourrait planter sa tente,

Et libre d'être gueux et de tenir son rang
Sous ce tiède atmosphère,
Sans écrire de prose et sans verser de sang,
Y vivre à ne rien faire,

Tous les gens que la Mort a mis sur les genoux
Et couverts de son aile
Pourraient ressusciter pour goûter avec nous
Cette vie éternelle.

Alors, observateurs, refaisant un travail
D'époques espacées,
Nous pourrions ce jour-là choisir dans le sérail
Des nations passées ;

Faire avec Cléopâtre, ange, femme et bourreau,
Un gueuleton insigne,
Et, comme Léander, aller chercher Héro
En nageant comme un cygne ;

Courtiser Messaline, infante aux sens troublés,
Très-belle, quoi qu'on fasse,
Ou Camille, aux bras nus, qui courait sur les blés
Sans courber leur surface ;

Avoir Ève, Judith, Phèdre, Hélène, Thisbé,
Suzanne, ce prodige,
Marion, cette fange où l'or pur est tombé,
Et Vénus Callipyge !

Il me semble que tout serait rare et profond
Dans le plan que je forme,
Et qu'on y trouverait son compte pour le fond
Autant que pour la forme.

Pourquoi partout le mal vient-il donc à son tour ?
Près du berceau, la tombe,
Le bourbier près du flot de cristal, le vautour,
Auprès de la colombe ?

Pourquoi l'abîme creux sous le gazon des champs
Dont nos âmes sont aises ?
Pourquoi sous les beaux yeux et les limpides chants
Tant de choses mauvaises ?

C'est peut-être que Dieu, qui met le diamant
Dans une pierre close
Et le serpent dans l'herbe, a placé son aimant
Au fond de chaque chose.

Et, comme dans tout rêve adorable ou fatal,
Dans tout ce qui respire,
C'est toujours sous le bien que se cache le mal,
Et le beau sous le pire ;

Où l'un trouve à plaisir des monstres effrayés
Et des replis sans nombre,
L'autre voit des gazons et des chemins frayés,
Pleins d'harmonie et d'ombre.

Ainsi, quand des méchants contre le feu vainqueur
La colère s'édente,
Nous autres, nous savons au fond de notre cœur
Garder la lampe ardente.

Qu'ils voient dans l'avenir et couvent dans leur sein
Le malheur et l'envie,
Le calcul soucieux de quelque noir dessein
Qui leur use la vie !

Mais nous, insoucieux du mal et du tombeau,
Ayons les yeux sans cesse
Sur ce que Dieu jeta de suave et de beau
Parmi notre paresse !

Les chansons des oiseaux chez nous expatriés,
Les longs tissus de gazes,
Les tulipes en or, les champs coloriés,
Les caprices des vases,

Les lyres à dix voix, les horizons de feu,
Les mains de jeune femme!
Pourquoi chercher ailleurs l'azur du pays bleu?
Nous l'avons dans notre âme.

A MADAME CAROLINE A.

Pour cet exil sans terme où l'Humanité souffre
Deux poètes sont nés ; l'un qu'attire le gouffre
Cherche l'abîme, l'autre interroge le ciel ;
L'un est fils de Caïn, mais l'autre est fils d'Abel.
L'un terrible et pensif et dédaignant la terre,
Vit seul en haut, semblable à l'aigle solitaire,
A son Athos énorme, et du haut de ses tours
Arrête dans ses mains la foudre et les vautours.
Il se plaît à former une cadence sombre,
Et, paria divin, se drape dans son ombre
Sans laisser après lui d'accords ni de rayons.
L'autre venu du ciel à qui nous sourions,
Est grave, chaste et doux comme la sœur des anges ;
S'il se plaît quelquefois à parcourir nos fanges
Où siffle incessamment un simoun meurtrier,
C'est pour tout adoucir et tout purifier,
Et son divin regard embrassant notre monde,
Y dessine un sillon de lumière féconde.
L'orgueilleux est bien grand! Goëthe, Sand ou Byron,
Il porte un fer poli, comme le bucheron,
Et celui qui d'en bas l'examine et le vante
Baisse aussitôt ses yeux éblouis d'épouvante,

Comme s'il eût vu luire au trépas du Romain
L'astre qui se leva, taché de sang humain !
Mais l'autre est sympathique et laisse l'harmonie
Tomber sur le croyant et sur celui qui nie,
Et fait couler mes pleurs, et ravit de son chant
La pourpre de l'aurore et celle du couchant.
Le tendre luth, la voix qui console et qui pleure
C'est vous, et votre part, Madame, est la meilleure.

AUX AMIS DE PAUL

SEIGNEUR ! que fais-tu donc des voix et des yeux d'ombre
Et des pleurs à genoux ?
Hélas ! c'était hier ! à peine une nuit sombre
Vient de passer sur nous.

Hier, nous étions tous réunis, jeunes hommes
Aux rêves palpitants,
Tous faisant rayonner sur la route où nous sommes
La foi de nos vingt ans.

Tous, gais bohémiens aux sourires frivoles,
Aimant au jour le jour,
Et n'ayant entre nous que de douces paroles
D'espérance ou d'amour.

Et cependant, au lieu d'échanger sans mystère
Mille riants propos,
Nous avions tous le front incliné vers la terre
Dans un morne repos.

C'est que la terre, hélas! cet asile et ce hâvre
De plaines et de monts,
Venait, hier encor, d'engloutir un cadavre
De ceux que nous aimons;

C'est qu'il faut ici-bas que l'homme arrive et naisse
Pour s'en aller demain,
Et qu'il dort maintenant, l'ami plein de jeunesse
Qui nous serrait la main!

Il dort comme autrefois, mais c'est sous une pierre
Que fouleront nos pas,
Mais son cœur ne bat plus, et sa jeune paupière
Ne se rouvrira pas!

Et quand les fleurs de Mai fleuriront sous la glace
Pour une autre saison,
Sur la terre foulée et sur la même place
Renaîtra le gazon.

Alors tout sera dit. Parmi les rameaux d'arbre
Et les touffes de fleurs
Les regards du passant verront à peine un marbre
Taché de quelques pleurs.

Alors, sans y penser davantage, la foule
Aux regards effrayés
Suivra docilement le ruisseau qui s'écoule
Dans les chemins frayés.

Mais nous qui savons tous combien son cher sourire
Fut charmant et vainqueur,
Et qui dans son regard avons toujours vu luire
Un reflet de son cœur,

Soit que la joie à flots verse dans nos poitrines
Ses trésors épanchés,
Ou que la Douleur sombre et les tristes ruines
Courbent nos fronts penchés,

Nous dirons à la Mort :Pourquoi donc sous ton aile
As-tu mis le meilleur
De ceux qui nous prenaient une part fraternelle
De joie et de douleur ?

Lui qui sentait jadis de chauds baisers de femme
Sur son front jeune et beau,
N'a pour le caresser à présent, corps sans âme,
Que le ver du tombeau.

Oh ! n'éprouve-t-il pas dans un terrible songe
Mille frissons nerveux,
Quand l'insecte tordu dans son orbite, ronge
Son crâne sans cheveux !

Et pensant à sa vie, à l'aurore si brève
Qui sur son front a lui,
Nous baisserons la tête, et comme dans un rêve
Nous pleurerons sur lui.

Car il était de ceux pour qui la vie est douce
Et sur qui cette mer
Qu'un ouragan sur nous incessamment repousse,
N'a rien laissé d'amer.

Eh bien ! en regardant ceux qui vivent ou meurent,
Ces destins répartis,
Dieu sait ceux qu'il faut plaindre, ou bien ceux qui demeurent
Ou ceux qui sont partis !

Car tandis qu'ici-bas des mains impérieuses
Bâillonnent tous nos chants,
Et qu'il nous faut lutter contre les voix rieuses
Et les hommes méchants;

Quand nous cueillons la fleur ou l'amante profane
Avec un doux serment,
Et que sur notre cœur la fleur rose se fane
Et que la lèvre ment ;

Quand versant les trésors dont notre âme est si pleine,
L'œil troublé, le sein nu,
Nous marchons, à travers une sinistre plaine,
Vers un but inconnu,

Lui que nous regardons dans notre rêverie
D'un œil épouvanté,
Goûte éternellement, sans que rien le varie,
Le repos si vanté.

Les bruits que font ici les hommes et les choses
Battus par leurs destins,
Ne parviennent là-bas qu'à travers mille roses,
Comme des chants lointains.

Et l'Ame immaculée, auguste sœur des vierges,
Être immatériel,
Vole, blanche, à travers les draps noirs et les cierges,
Vers les palais du ciel!

Certe, ils avaient raison, ces sages aux longs jeûnes
Qui disaient pour adieu :
Ici tout est néant, et ceux qui meurent jeunes
Sont les aimés de Dieu !

A NIOBÉ N.

NIOBÉ, vous étiez la Lyre
Amoureuse de son trésor,
Qui tient l'ineffable délire
Et la chanson dans ses flancs d'or.

Tendre lueur, vous étiez l'Astre
Mystique et providentiel
Qui plane sur notre désastre,
Voilé, mais dans l'azur du ciel!

Fantôme adoré, dans l'espace
Où volent nos illusions,
Vous étiez le Rêve qui passe
Avec un manteau de rayons!

Vous étiez la prière douce
Où le divin souffle est tombé,
Et la fleur rose que la mousse
Garde et caresse, ô Niobé!

Chant gracieux, astre d'opale,
O mon rayon caché pour tous!
Mon ciel bleu, ma fleur douce et pâle,
Mon âme! quand reviendrez-vous?

A UN CISELEUR

Tu me demandais en un beau distique
Comment je comprends le divin sonnet.
Hélas ! aujourd'hui, qui de nous connaît
Ce lys entr'ouvert, cette fleur mystique ?

C'est plus qu'un doux chant : c'est une musique.
C'est un rayon rose, un parfum qui naît,
Un autel à qui Pétrarque donnait
L'ambre italien et le marbre attique.

C'est le reflet d'or dans la goutte d'eau,
Le trait que jadis l'enfant Cupido
Tirait du carquois jeté sur ses ailes.

C'est le fard léger des belles de cour,
Et c'est l'or aussi, lorsque tu cisèles
Un portrait chéri dans un nœud d'amour.

A NIOBÉ N.

O jeune Florentine à la prunelle ardente,
Qui, sœur de Béatrix, n'avez pas même un Dante,
Vous sur qui notre maître eût jeté plus de lys
Que sur sa Galatée ou son Amaryllis,

Vous qui d'un blond sourire éclairez toutes choses
Et dont les pieds polis sont pleins de reflets roses,
Hier vous étiez belle, en quittant votre bain,
A tenter les pinceaux de Raphael d'Urbin.
O colombe des soirs! moi qui vous trouve telle
Que je voudrais vous faire une forme immortelle,
Si j'étais Raphael ou Dante Alighieri
Je mettrais l'auréole à votre front chéri,
Et ces blonds chérubins que leur main seule donne
Deviendraient votre cour, ô ma blanche madone!
   Si Virgile, ô diva! m'instruisait à ses jeux,
Je vous emporterais sur l'Olympe neigeux
Afin d'y voir danser, aux rayons de la lune,
Près de la Vénus blonde une autre Vénus brune,
Et d'encadrer ainsi dans le même tableau
La forme et la couleur, Apelle et Murillo!
   Hélas! pour les trésors dont vous me rendez ivre,
Je ne puis vous donner qu'un feuillet de ce livre.

EN HABIT ZINZOLIN

I

Entre les plis de votre robe close
L'œil entrevoit les contours d'un sein rose,
Des bras mignons, un beau corps potelé,
Trésors divins dont nous avons la clé,
Mais dont, hélas! un avare dispose.

Un vieux sceptique à la bile morose
Médit de vous et blasphème, et suppose
Qu'à la nature un peu d'art s'est mêlé
Entre les plis.

Moi, qu'éblouit votre fraîcheur éclose,
Je ne crois pas à la métamorphose ;
Je vois que tout, sous ce voile gonflé,
Est authentique ; et pourtant, cœur troublé,
Je voudrais bien ajouter quelque chose
Entre les plis.

II

Si j'étais le Zéphyr ailé,
J'irais mourir sur votre bouche.
Ces voiles j'en aurais la clé
Si j'étais le Zéphyr ailé.
Près des seins pour qui je brûlai
Je me glisserais dans la couche.
Si j'étais le Zéphyr ailé
J'irais mourir sur votre bouche.

III

Si je pouvais vous dépeindre, ô Clymène !
Le mal si doux qui me brûle et m'enchaîne,
Si j'exprimais en magiques accents
Le feu caché qui transporte mes sens,
Plus ne ririez, cruelle, de ma peine.

Par ce tableau, l'aventure est certaine,
Je changerais en amour votre haine,
Votre froideur en désirs bien pressants,
Si je pouvais.

Echevelée alors, ma blonde reine,
De vos deux bras me feriez une chaîne ;
Fol abandon et baisers agaçants
M'enivreraient de leurs charmes puissants ;
Vous veilleriez avec moi la nuit pleine,
Si je pouvais.

IV

Je vais mourir de désespoir
Si vous n'y trouvez un remède.
Exilé de votre boudoir,
Je vais mourir de désespoir.
Pour votre toilette du soir
Heureuse la main qui vous aide !
Je vais mourir de désespoir
Si vous n'y trouvez un remède.

V

Je veux vous peindre, ô douce enchanteresse,
Dans un fauteuil ouvrant ses bras dorés,
Comme Diane, en jeune chasseresse,
L'arc à la main et les cheveux poudrés.

Sur un sourire aux rayons éthérés
Passe souvent un voile de tristesse,
Et c'est pourquoi, lorsque vous sourirez,
Je veux vous peindre, ô douce enchanteresse !

J'encadrerai votre aimable paresse
Dans ce boudoir aux replis adorés,
Où quelquefois on jette la caresse
Dans un fauteuil ouvrant ses bras dorés.

Dans ce tableau, Madame, vous aurez
Le lévrier qui folâtre et se dresse,
Et le carquois plein de traits acérés,
Comme Diane en jeune chasseresse.

Mais n'allez pas, comme fit la déesse,
Courir pieds nus par les bois et les prés
Pour sommeiller près d'un berger de Grèce,
L'arc à la main et les cheveux poudrés.

Heureusement le cadre d'or qui blesse
Vous retiendra dans ses bâtons carrés,
Et sauvera votre antique noblesse
D'enlèvements trop inconsidérés.
Je veux vous peindre.

VI

Quoi donc ! vous voir et vous aimer
Est un crime à vos yeux, Clymène,

Et rien ne saurait désarmer
Cette rigueur plus qu'inhumaine !
Puisque la Mort de tout regret
Et de tout souci nous délivre,
J'accepte de bon cœur l'arrêt
Qui m'ordonne de ne plus vivre.

VII

Quand vous venez, ô jeune beauté blonde
D'un seul regard allumer mille feux,
On pense voir Cypris, fille de l'Onde,
Épanouir et les Ris et les Jeux.

Chacun, épris d'un désir langoureux,
Met à vos pieds une amour sans seconde,
Et devant lui voit s'entr'ouvrir les cieux
Quand vous venez, ô jeune beauté blonde !

Mais s'il ne faut que votre chant réponde
Un mot d'amour à nos chants amoureux,
Pourquoi, déesse, en passant sur le monde
D'un seul regard allumer mille feux ?

Laissez au vent flotter ces doux cheveux
Et découvrez cette gorge si ronde,
Si jusqu'au bout vous voulez qu'en ces lieux
On pense voir Cypris, fille de l'Onde.

Car chacun boit à sa coupe féconde
Lorsqu'elle vient à l'Olympe neigeux,
Sur les lits d'or que le plaisir inonde
Épanouir et les Ris et les Jeux.

Reine, allégez ma souffrance profonde
Si, dans l'effroi d'un destin rigoureux,
Point ne voulez que mon cœur ne se fonde
A ces rayons qui partent de vos yeux
Quand vous venez !

VIII

Pour vos glaçons qui font ma flamme,
Pour votre sourire inconstant,
Que je vous haïrais, Madame,
Si je ne vous aimais pas tant !
Vous ne m'avez, jusqu'à ce jour,
Donné qu'une amitié sévère.
Pourquoi si mal traiter l'Amour ?
Ah ! vous êtes mauvaise mère !

A UNE MUSE FOLLE

Allons, insoucieuse, ô ma folle compagne,
Voici que l'hiver sombre attriste la campagne,
Rentrons fouler tous deux les splendides coussins ;
La bise rougirait tes folles mains d'albâtre,
Et, vois-tu bien, j'ai peur de son baiser bleuâtre
Pour la peau blanche de tes seins.

Allons chercher tous deux la caresse frileuse
Sur notre beau lit grec d'étoffe moelleuse ;
Enroule ma pensée à tes muscles nerveux,
Ma chère âme ! trésor de la race d'Hélène,
Verse autour de mon corps l'ambre de ton haleine
Et le manteau de tes cheveux.

Que me fait cette glace aux mouvantes facettes,
Cette neige éternelle utile à maints poètes
Et ce vieil ouragan au blasphème hagard ?
Moi, j'aurai l'ouragan dans l'onde où tu te joues,
La glace dans ton cœur, la neige sur tes joues,
Et l'arc-en-ciel dans ton regard.

Il faudrait n'avoir pas de bonnes chambres closes,
Pour chercher en janvier des strophes et des roses.
Les vers en ce temps-là sont de méchants fardeaux.
Si nous ne trouvons plus les roses que tu sèmes,
Au lieu d'user nos voix à chanter des poèmes,
Nous en ferons sous les rideaux.

Tandis que la Naïade interrompt son murmure
Et que ses tristes flots lui prêtent pour armure
Leurs glaçons transparents faits de cristal ouvré,
Echevelés tous deux sur la couche défaite,
Nous boirons les grands vins, pleurs du soleil en fête,
Dans un grand cratère doré

A nous les arbres morts luttant avec la flamme,
Les tapis variés peints pour des pieds de femme,
Et les divans, profonds à nous anéantir !
Nous nous préserverons de toute rude atteinte
Sous des voiles épais de pourpre trois fois teinte
Que signerait l'ancienne Tyr.

A nous les lambris d'or illuminant les salles.
A nous les contes bleus des nuits orientales,
Caprices pailletés que l'on brode en fumant,
Et ces pipes sans fin, dont s'ignore le compte,
Où l'opium brûlant vous fait rêver un conte
D'Hoffman, le rêveur allemand!

Ainsi, fille du ciel, suspendons notre lyre;
L'heure passe; oublions que nous avons su lire!
Que le vieux goût romain préside à nos repas!
Apprenons à nous deux comme il est bon de vivre,
Faisons nos plus doux chants et notre plus beau livre,
Le livre que l'on n'écrit pas.

Tressaille mollement sous la main qui te flatte.
Quand le tendre lilas, le vert et l'écarlate,
L'azur délicieux, l'ivoire aux fiers dédains,
Le jaune fleur de soufre aimé de Véronèse
Et le rose du feu qui rougit la fournaise
Éclateront sur les jardins,

Nous irons découvrir aussi notre Amérique!
L'Eldorado rêvé, le pays chimérique
Où l'Ondine aux yeux bleus sort du lac en songeant,
Où pour Titania la perle noire abonde,
Où près d'Hérodiade avec la fée Habonde
Chasse Diane au front d'argent!

Mais pour l'heure qu'il est, sur nos vitres gothiques
La glace s'est pâmée en baisers fantastiques,
Tu soupires des mots qui ne sont pas des chants,
Et tes beaux seins polis, plus blancs que deux étoiles,
Ont l'air, à la façon dont ils tordent leurs voiles,
De vouloir s'en aller aux champs.

Donc, fais la révérence à ces lecteurs honnêtes
Qui se sont cru le droit de lire nos sornettes,
Tes sottises de Muse et mes rêves de fou,
Et, tout en te courbant dans un adieu suprême,
Jette leur, si tu veux, pour ton meilleur poème,
Tes bras de femme autour du cou!

LIVRE QUATRIÈME

—

1843 - 1845

—

LES STALACTITES

Dans les grottes sans fin brillent les stalactites.
Du cyprès gigantesque aux fleurs les plus petites,
Tout un jardin s'accroche au rocher spongieux,
Lis de glace, roseaux, lianes, clématites

Des thyrses pâlissants, bouquets prestigieux,
Naissent, et leur éclat mystique divinise
Des villes de féerie au vol prodigieux.

Voici les Alhambras où Grenade éternise
Son trèfle pur ; voici les palais aux plafonds
En feu, d'où pendent clairs les lustres de Venise.

Transparents et pensifs, de grands sphinx, des griffons
Projettent des regards longs et mélancoliques
Sur des dieux monstrueux aux costumes bouffons.

Dans un tendre cristal aux reflets métalliques
Montent, ressuscitant le rhythme essentiel,
Les clochetons à jour des sveltes basiliques,

Et sous l'arbre sanglant et providentiel
De la croix, sont éclos, enamourés des mythes,
Les vitraux où revit tout le peuple du ciel.

Stalactites tombant des voûtes, stalagmites
Montant du sol, partout les orgueilleux glaçons
Argentent de splendeurs l'horizon sans limites.

Babels de diamants où courent des frissons,
Colonnes à des dieux inconnus dédiées,
Souterrains éblouis, miraculeux buissons,

Tout frémit : cent lueurs baignent, irradiées,
Les coupoles qui sont pareilles à des cieux.
Pourtant c'est le destin, voûtes incendiées !

Le voyageur, ravi dans ce lieux précieux,
Et sachant qu'une nymphe auguste est son hôtesse,
Parfois sur vos trésors lève un œil soucieux.

Quel trouble appesanti sur leur délicatesse
Pare de la languèur mourante du sommeil
Ces merveilles du rève, et d'où vient leur tristesse ?

Hélas ! l'ardent soleil de Dieu, le vrai soleil
Ne les éclaire pas de son regard propice
Et fait voler plus haut ses flèches d'or vermeil.

Sous un mont que jamais le lierre ne tapisse,
Vit cet enchantement qui tremble au son du cor,
Gardé par la caverne et par le précipice.

Mais (chère nymphe, ô Muse inassouvie encor,
Que devance le chœur ailé des Métaphores),
Pour installer ce rare et flamboyant décor

Sous ces blancs chapitaux et ces arceaux sonores
Où les métaux ont mis leur charme et leurs poisons,
Il a fallu les pleurs des Soirs et des Aurores.

Car, toi pour qui le roc orna ces floraisons
De rose, de safran et d'azur constellées,
Tu le sais, Poésie, ange de nos raisons,

Ces caprices divins sont des larmes gelées !

A MON PÈRE

M. CLAUDE-THÉODORE DE BANVILLE

O mon père, soldat obscur, âme angélique !
Juste qui vois le mal d'un œil mélancolique,
Sois béni ! je te dois ma haine et mon mépris
Pour tous les vils trésors dont le monde est épris.
Oh ! tandis que je vais fouillant l'ombre éternelle,
Si la Muse une fois me touchait de son aile !
Si ses mains avaient pris plaisir à marier
Sur mon front orgueilleux la rose et le laurier
Par lesquels le poète est souvent plus qu'un homme,
Comme je tomberais à tes genoux ! et comme
Je ne serais jaloux de personne et de rien,
Si tu disais : « Mon fils, je suis content, c'est bien. »
Car ce cœur fier que rien de bas ne peut séduire,
O père, est bien à toi, qui toujours as fait luire
Devant moi, comme un triple et merveilleux flambeau,
L'ardeur du bien, l'espoir du vrai, l'amour du beau !

CARMEN

Camille, en dénouant sur votre col de lait
Les ors de vos cheveux plus beaux que ceux d'Hélène,
Egrenez tour à tour, ainsi qu'un chapelet,
Ces guirlandes de fleurs sur ces tapis de laine.

Tandis que la bouilloire, éveillée à demi,
Ronfle tout bas auprès du tison qui s'embrase,
Et que le feu charmant, tout à l'heure endormi,
Mélange l'améthyste avec la chrysophase;

Tandis qu'en murmurant, ces vins, célestes pleurs,
Tombent à flots pressés des cruches ruisselantes,
Et que ces chandeliers, semblables à des fleurs,
Mettent des rayons d'or dans les coupes sanglantes;

Que les dieux de Vieux-Sèvre et les nymphes d'airain
Semblent, en inclinant leur tête qui se penche,
Parmi les plâtres grecs au visage serein,
Se sourire de loin dans la lumière blanche;

Les bras et les pieds nus, laissez votre beau corps
Dont le peignoir trahit la courbe aérienne,
Sur ce lit de damas étaler ses accords,
Ainsi qu'un dieu foulant la pourpre tyrienne.

Que votre bouche en fleur se mette à l'unisson
Du vin tiède et fumant, de la flamme azurée
Et de l'eau qui s'épuise à chanter sa chanson,
Et dites-nous des vers d'une voix mesurée.

Car il faut assouplir nos rhythmes étrangers
Aux cothurnes étroits de la Grèce natale,
Pour attacher aux pas de l'Ode aux pieds légers
Le nombre harmonieux d'une lyre idéale.

Il faut à l'hexamètre, ainsi qu'aux purs arceaux
Des églises du nord et des palais arabes,
Le calme, pour pouvoir dérouler les anneaux
Saints et mystérieux de ses douze syllabes !

Nous n'irons plus aux bois, les lauriers sont coupés.
Les Amours des bassins, les Naïades en groupe
Voient reluire au soleil en cristaux découpés
Les flots silencieux qui coulaient de leur coupe.
Les lauriers sont coupés, et le cerf aux abois
Tressaille au son du cor ; nous n'irons plus aux bois,
Où des enfants joueurs riait la folle troupe
Parmi les lys d'argent aux pleurs du ciel trempés.
Voici l'herbe qu'on fauche et les lauriers qu'on coupe.
Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.

LA MUSE

Près du ruisseau, sous la feuillée,
Menons la Muse émerveillée
Chanter avec le doux roseau,
Puisque la Muse est un oiseau.

Puisque la Muse est un oiseau,
Gardons que quelque damoiseau
N'apprenne ses chansons nouvelles
Pour les aller redire aux belles.

L'oiseleur aux plus fortes ailes
Tend mille piéges infidèles.
Gardons-la bien de son réseau,
Puisque la Muse est un oiseau.

Puisque la Muse est un oiseau,
Empêchons qu'un fatal ciseau
Ne la poursuive et ne s'engage
Jusqu'aux plumes de son corsage.

Mère, veillez bien sur la cage
Où la Muse rêve au bocage.
Veillez en tournant le fuseau,
Puisque la Muse est un oiseau.

Oh! quand la Mort, que rien ne saurait apaiser,
Nous prendra tous les deux dans un dernier baiser
Et jettera sur nous le manteau de ses ailes,
Puissions-nous reposer sous deux pierres jumelles!
Puissent les fleurs de rose aux parfums embaumés
Sortir de nos deux corps qui se sont tant aimés,
Et nos âmes fleurir ensemble, et sur nos tombes
Se becqueter longtemps d'amoureuses colombes!

CHANSON A BOIRE

De ce vieux vin que je révère
Cherchez un flacon dans ce coin.
Çà, qu'on le débouche avec soin,
Et qu'on emplisse mon grand verre.

Chantons Io Pæan !

Le Léthé des soucis moroses
Sous son beau cristal est enclos,
Et dans son cœur je veux à flots
Boire du soleil et des roses.

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs !

Jusqu'en la moindre gouttelette,
La fraîche haleine de ce vin
Exhale un parfum plus divin
Qu'une touffe de violette,

Chantons Io Pæan !

Et dessus la lèvre endormie
Des pâles et tristes songeurs,
Met de plus ardentes rougeurs
Que n'en a le sein de ma mie.

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs !

A mes yeux, en nappes fleuries
Dansantes sous le ciel en feu,
L'air se teint de rose et de bleu
Comme au théâtre des féeries;

Chantons Io Pæan!

Je vois un cortége fantasque,
Suivi de cors et de hautbois,
Tourbillonner, et joindre aux voix
La flûte et les tambours de basque!

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs!

C'est Galatée ou Vénus même
Qui, dans l'éclat du flot profond,
Se joue et me sourit au fond
De mon grand verre de Bohême.

Chantons Io Pæan!

Cette autre Cypris, plus galante,
Naît du nectar si bien chanté,
Et laisse voir sa nudité
Sous une pourpre étincelante.

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs!

Plus d'amante froide ou traîtresse,
Plus de poètes envieux!

Dans ce grand verre de vin vieux
Pleure une immortelle maîtresse,

Chantons Io Pæan !

Et, comme un ballet magnifique,
Je vois, dans le flacon vermeil,
Couleur de lune et de soleil,
Des rhythmes danser en musique !

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs !

Viens. Sur tes cheveux noirs jette un chapeau de paille.
Avant l'heure du bruit, l'heure où chacun travaille,
Allons voir le matin se lever sur les monts
Et cueillir par les prés les fleurs que nous aimons.
Sur les bords de la source aux moires assouplies,
Les nénufars dorés penchant des fleurs pâlies,
Il reste dans les champs et dans les grands vergers
Comme un écho lointain des chansons des bergers,
Et, secouant pour nous leurs ailes odorantes,
Les brises du matin, comme des sœurs errantes,
Jettent déjà vers toi, tandis que tu souris,
L'odeur du pêcher rose et des pommiers fleuris.

LA CHANSON DE MA MIE

L'eau, dans les grands lacs bleus
Endormie,
Est le miroir des cieux :
Mais j'aime mieux les yeux
De ma mie.

Pour que l'ombre parfois
Nous sourie,
Un oiseau chante au bois :
Mais j'aime mieux la voix
De ma mie.

La rosée, à la fleur
Défleurie
Rend sa vive couleur :
Mais j'aime mieux un pleur
De ma mie.

Le temps vient tout briser.
On l'oublie :
Moi, pour le mépriser,
Je ne veux qu'un baiser
De ma mie

La rose sur le lin
Meurt flétrie ;
J'aime mieux pour coussin
Les lèvres et le sein
De ma mie.

On change tour à tour
De folie :
Moi, jusqu'au dernier jour,
Je m'en tiens à l'amour
De ma mie.

LES TOURTERELLES

CEPENDANT qu'étrangère à la nature en fête,
Elle rêvait sans but sur sa couche défaite,
Le soleil frissonnait sur l'or et les damas ;
Le doux air de l'été, qui chasse les frimas,
Chargé de la couleur et du parfum des roses,
Entrait, et redonnait la vie à mille choses.
Le vin était de pourpre, et les cristaux de feu.
Alors, comme en jouant deux cygnes d'un lac bleu,
Comme deux lys jumeaux que leur beauté protége,
D'un vol silencieux, deux colombes de neige
Franchirent l'azur vaste et vinrent se poser
Sur la fenêtre ouverte, et dans un long baiser
Se becqueter sans fin en remuant les ailes.
Elle, les yeux fixés sur ces deux tourterelles,
(Tandis que de la mousse et des feuillages verts
S'exhalaient alentour mille parfums amers,)
Laissait, l'âme enivrée à la brise fleurie,
Dans le bleu de l'amour errer sa rêverie.
Dis-moi, que faisais-tu loin d'elle, ô bel enfant !
Tandis que sur son col et sur son dos charmant

Couraient à l'abandon ses tresses envolées,
Que faisais-tu, perdu sous les longues saulées,
Et que te disaient donc, ô timide rêveur !
Les brises de l'été si pleines de saveur ?

RONDE SENTIMENTALE

Sur les gazons verts, le soir nous dansons,
Au clair de la lune, au bruit des chansons.

Tout brûlant d'amour, le Ciel dit à l'Onde :
Je ne puis descendre et baiser tes flots,
Ni dans tes beaux yeux, par le soir déclos,
Voir se refléter ton âme profonde.

Sur les gazons verts, le soir nous dansons,
Au clair de la lune, au bruit des chansons.

Le Rose s'entr'ouvre et dit à l'Etoile :
Que n'ai-je, ô ma fleur ! des ailes d'oiseau,
Puisque la madone, avec son fuseau,
File un blanc nuage et t'en fait un voile !

Sur les gazons verts, le soir nous dansons,
Au clair de la lune, au bruit des chansons.

L'Etoile scintille et dit à la Rose :
Je ne puis voler comme un papillon,
Mais je puis, cher astre ! au bout d'un rayon
Boire tous tes pleurs, sans que l'on en cause.

Sur les gazons verts, le soir nous dansons
Au clair de la lune, au bruit des chansons.

Frémissante encor, l'Onde sous la flamme
Apaise ses flots et dit à l'Azur :
Le meilleur de toi dans mon lit obscur
Sommeille à demi sur mon sein qui pâme.

Sur les gazons verts, le soir nous dansons,
Au clair de la lune, au bruit des chansons.

LA FEMME AUX ROSES

Nue, et ses beaux cheveux laissant en vagues blondes
Courir à ses talons des nappes vagabondes,
Elle dormait, sereine. Aux plis du matelas
Un sommeil embaumé fermait ses grands yeux las,
Et ses bras vigoureux, pliés comme des ailes,
Reposaient mollement sur des flots de dentelles.
Or, la capricieuse avait, d'un doigt coquet,
Sur elle et sur le lit parsemé son bouquet,
Et, fond éblouissant pour ces splendeurs écloses !
Son corps souple et superbe était jonché de roses.
Et ses lèvres de flamme, et les fleurs de son sein
Sur ces coteaux neigeux qu'elle montre à dessein,
Semblaient, aux yeux séduits par de douces chimères,
Les boutons rougissants de ces fleurs éphémères.

LA CHANSON DU VIN

Parmi les gazons
Tout en floraisons
  Dessous les treilles,
J'écoute sans fin
La chanson du vin
  Dans les bouteilles.

L'Ode à l'Idéal
Au fond du cristal
  Coule embaumée.
La strophe bruit,
Et, limpide, suit
  Sa sœur charmée.

Les nectars vermeils
Chantent les soleils
  De la jeunesse,
Et tous les retours
Qui font nos amours
  Pleins de tristesse ;

Et le dieu Liber,
Beau, joyeux et fier,
  Qui, roi des âmes,
Guide à l'Orient
Un essaim riant
  De jeunes femmes,

Le dieu des pressoirs
Qui, sous les pins noirs
  Du mont Ménale,
Fait, pendant la nuit,
Courir à grand bruit
  La bacchanale !

Et le tambourin
Des vierges sans frein
  Dans leurs querelles,
Qui, loin des regards,
Dans les bois épars
  S'aiment entre elles ;

Et le chœur dansant
Qui, rouge, et versant
  Dans son délire
Le sang et le vin,
Brise le devin
  Avec sa lyre !

Le Nectar nous dit :
« O vous qu'engourdit
  La Poésie,
Plus de vains sanglots !
Buvez à mes flots
  La Fantaisie.

Ne réservez plus
Vos vœux superflus
  Et vos tendresses
Pour les impudeurs
Et pour les froideurs
  De vos maîtresses.

Nos claires prisons
Montrent aux raisons
  Evanouies,
L'âme des couleurs
Du rhythme et des fleurs
  Epanouies !

Nos secrets plaisirs,
Nés dans les loisirs,
  Ont à s'accroître,
Pour les sens domptés
Plus de voluptés
  Que ceux du cloître.

Mais fuis, jeune élu,
Le bois chevelu,
  Le flot rapide
Et l'antre secret
Où te rencontrait
  L'Aganippide !

Le thyrse est levé.
Dans le lieu trouvé
  Pour les mystères,
Hurlent de fureur
Les vierges en chœur
  Et les panthères.

Privé de tombeaux,
L'impie en lambeaux
  Meurt comme Orphée.
Dans l'onde à la fois
Sa lyre et sa voix
  Pleure étouffée.

Tandis qu'au lointain
Bondit, le matin,
Toute rougie,
En vociférant
Sur l'indifférent,
La sainte Orgie ! »

A CHARLES BAUDELAIRE

O poète, il le faut, honorons la Matière :
Mais ne l'honorons point d'une amitié grossière,
Et gardons d'offenser, pour des plaisirs trop courts,
L'Amour, qui se souvient, et se venge toujours.
Notre âme est trop souvent comme cette Bacchante
Que, dans une attitude aimable et provoquante,
Le Satyre caresse et retient dans ses bras,
Rouge de ses désirs et de son embarras,
La tête renversée et les lèvres mi-closes,
Et que l'enfant Amour châtie avec des roses.

CHÈRE, voici le mois de mai,
Le mois du printemps parfumé
Qui, sous les branches,
Fait vibrer des sons inconnus,
Et couvre les seins demi-nus
De robes blanches.

Voici la saison des doux nids,
Le temps où les cieux rajeunis
Sont tout en flamme,
Où déjà, tout le long du jour,
Le doux rossignol de l'amour
Chante dans l'âme.

Ah! de quels suaves rayons
Se dorent nos illusions
Les plus chéries,
Et combien de charmants espoirs
Nous jettent dans l'ombre des soirs
Leurs rêveries!

Parmi nos rêves à tous deux,
Beaux projets souvent hasardeux
Qui sont les mêmes,
Songes pleins d'amour et de foi
Que tu dois avoir comme moi,
Puisque tu m'aimes;

Il en est un seul plus aimé.
Tel meurt un zéphyr embaumé
Sur votre bouche,
Telle, par une ardente nuit,
De quelque séraphin, sans bruit,
L'aile vous touche.

Camille, as-tu rêvé parfois
Qu'à l'heure où s'éveillent les bois
Et l'alouette,
Où Roméo, vingt fois baisé,
Enjambe le balcon brisé
De Juliette,

Nous partons tous les deux, tout seuls ?
Hors Paris, dans les grands tilleuls
Le vent se joue ;
L'air sent les lilas et le thym,
La fraîche brise du matin
Baise ta joue.

Après avoir passé tout près
De vastes ombrages, plus frais
Qu'une glacière
Et tout pleins de charmants abords,
Nous allons nous asseoir aux bords
De la rivière.

L'eau frémit, le poisson changeant
Émaille la vague d'argent
D'écailles blondes ;
Le saule, arbre des tristes vœux,
Pleure, et baigne ses longs cheveux
Parmi les ondes.

Tout est calme et silencieux.
Etoiles que la terre aux cieux
A dérobées,
On voit briller d'un éclat pur
Les corsages d'or et d'azur
Des scarabées.

Nos yeux s'enivrent, assouplis,
A voir l'eau dérouler les plis
De sa ceinture.
Je baise en pleurant tes genoux,
Nous sommes bien seuls, rien que nous
Et la nature !

Tout alors, les flots enchanteurs,
L'arbre ému, les oiseaux chanteurs
Et les feuillées,
Et les voix aux accords touchants
Que le silence dans les champs
Tient éveillées,

Les parfums qui prennent les sens,
Les horizons éblouissants
De fantaisie,
Les serments dans nos cœurs écrits,
Tout en nous demande à grands cris
La Poésie.

Nous sommes heureux sans froideur.
Plus de bouderie ou d'humeur
Triste ou chagrine;
Tu poses d'un air triomphant
Ta petite tête d'enfant
Sur ma poitrine;

Tu m'écoutes, et je te lis,
Quoique ta bouche comme un lys
S'ouvre et soupire,
Quelques stances d'Alighieri,
Ronsard, le poète chéri,
Ou bien Shakspere.

Mais je jette le livre ouvert,
Tandis que ton regard se perd
Parmi les mousses,
Et je préfère, en vrai jaloux,
A nos poètes les plus doux
Tes lèvres douces!

Tiens, voici qu'un couple charmant,
Comme nous jeune et bien aimant,
Vient et regarde.
Que de bonheur rien qu'à leur pas !
Ils passent et ne nous voient pas :
Que Dieu les garde !

Ce sont des frères, mon cher cœur,
Que, comme nous, l'amour vainqueur
Fit l'un pour l'autre.
Ah ! qu'ils soient heureux à leur tour !
Embrassons-nous pour leur amour
Et pour le nôtre !

Chère, quel ineffable émoi,
Sur ce rivage où près de moi
Tu te recueilles,
De mêler d'amoureux sanglots
Aux douces plaintes que les flots
Disent aux feuilles !

Dis, quel bonheur d'être enlacés
Par des bras forts, jamais lassés !
Avec quels charmes,
Après tous nos mortels exils,
La lèvre boit au bout des cils
De fraîches larmes !

LE DÉMÊLOIR

A Pierre Pétroz

Je sais qu'elle est pareille aux archanges des toiles.
Ses cils luxuriants dorment sur deux étoiles,
Et je vois aux candeurs de son pied calme et pur
Qu'il a marché longtemps sur les tapis d'azur.
Sa bouche harmonieuse et de charme inondée
Semble, à son doux parfum de roses de Judée,
Avoir vidé la coupe aux noces de Cana,
Et chanté dans les cieux le Salve Regina.
Mais ces tempes de marbre et ce sourcil farouche,
La superbe fierté du front et de la bouche,
Ces rougeurs, ce duvet plein de défis mordants,
L'insolente fraîcheur de ces tons discordants,
Ces ongles lumineux et ces dents de tigresse
A des instants furtifs trahissent la déesse.
  Quand, pareille aux Vénus du grand peintre d'Anvers,
Sous un grand démêloir d'écaille aux reflets verts
Elle fait ruisseler, en sortant de l'alcôve,
Cette ample chevelure à l'or sanglant et fauve,
Quand ses mains de statue achèvent d'y verser
Le flot d'huile épandu, le soleil fait glisser
Sur ces âpres trésors, qu'à loisir elle baigne,
Un rayon rose au bout de chaque dent du peigne.

A LA FONT-GEORGES

O champs pleins de silence,
Où mon heureuse enfance
Avait des jours encor
Tout filés d'or !

O ma vieille Font-Georges,
Vers qui les rouge-gorges
Et le doux rossignol
Prenaient leur vol !

Maison blanche où la vigne
Tordait en longue ligne
Son feuillage qui boit
Les pleurs du toit !

O source claire et froide,
Qu'ombrageait le tronc roide
D'un noyer vigoureux
A moitié creux !

Sources ! fraîches fontaines !
Qui, douces à mes peines,
Frémissiez autrefois
Rien qu'à ma voix !

Bassin où les laveuses
Tendaient, silencieuses,
Sur un rameau tremblant,
Le linge blanc !

O sorbier centenaire,
Dont trois coups de tonnerre
N'avaient pas abattu
Le front chenu !

Tonnelles et coudrettes,
Verdoyantes retraites
De peupliers mouvants
A tous les vents !

O vignes purpurines,
Dont, le long des collines,
Les ceps accumulés
Ployaient gonflés ;

Où, l'automne venue,
La Vendange mi-nue
A l'entour du pressoir
Dansait le soir !

O buissons d'églantines,
Jetant dans les ravines,
Comme un chêne le gland,
Leur fruit sanglant !

Murmurante oseraie
Où le ramier s'effraie,
Saule au feuillage bleu,
Lointains en feu !

Rameaux lourds de cerises !
Moissonneuses surprises
A mi-jambe dans l'eau
Du clair ruisseau !

Antres, chemins, fontaines,
Acres parfums et plaines,
Ombrages et rochers
  Souvent cherchés !

Ruisseaux ! forêts ! silence !
O mes amours d'enfance !
Mon âme, sans témoins,
  Vous aime moins

Que ce jardin morose
Sans verdure et sans rose
Et ces sombres massifs
  D'antiques ifs,

Et ce chemin de sable,
Où j'eus l'heur ineffable,
Pour la première fois,
  D'ouïr sa voix !

Où, rêveuse, l'amie,
Doucement obéie,
S'appuyant à mon bras,
  Parlait tout bas;

Pensive et recueillie,
Et d'une fleur cueillie
Brisant le cœur discret
  D'un doigt distrait,

A l'heure où sous leurs voiles
Les tremblantes étoiles
Brodent le ciel changeant
  De fleurs d'argent.

LA FONTAINE DE JOUVENCE

Il est une fontaine à la blanche sculpture,
Dont la nappe d'argent tombe dans la verdure ;
L'eau de sa coupe, avec de clairs rayonnements,
Sur les dauphins de marbre éclate en diamants.

Elle rend aux vieillards la jeunesse et la force.
Mille jeunes Vénus, fières de leur beau torse,
Sur l'azur de ses flots, qui ne sont point amers,
Lèvent un pied plus blanc que la perle des mers.

Celles qui n'aimaient plus les tourterelles blanches
Et ne tressaillaient pas dans le mois des pervenches,
Ceux que laissaient glacés la Lyre et le bon vin,
Sortent joyeux et beaux de ce Léthé divin ;

Non beaux comme autrefois d'une beauté sévère,
Mais semblables aux dieux qui boivent à plein verre
Le feu que le Titan pour nous a dérobé,
Et qui puisent le vin dans la coupe d'Hébé.

La Naïade aux yeux bleus, qui pleure goutte à goutte,
Noie au fond de leurs cœurs la tristesse et le doute,
Et, tournant leur esprit vers les biens éternels,
Leur montre l'Idéal dans les plaisirs charnels.

Voyez-les, souriants, fiers de leur belle taille,
Dans ces riches habits de fête et de bataille
Qui relèvent la mine, et qu'aux siècles anciens
Peignaient avec amour les maîtres Vénitiens.

Les couples sont épars : de blanches jeunes femmes
Dont les yeux rallumés se remplissent de flammes,
Avec leurs amoureux assis sur le gazon,
Effeuillent les bouquets de leur jeune saison.

L'une parle à mi-voix, et, comme en un méandre,
Erre par les sentiers de la carte du Tendre ;
Celle-là, fière enfin de vivre et de se voir,
Tantôt joue, et ternit l'acier de son miroir.

Tandis qu'à ses genoux son compagnon étale
La poitrine d'Alcide et les grâces d'Omphale,
Une verse du vin dans le verre sculpté
D'un jeune cavalier debout à son côté.

Plus loin, deux rajeunis, sur la mousse des plaines,
Mêlent dans un baiser les fleurs de leurs haleines :
Une vierge au sein nu, digne de Phidias,
Tord ses cheveux luisants qui pleurent sur ses bras.

Dans l'humide vapeur de sa métamorphose,
Blanche encore à demi comme une jeune rose,
Une autre naît au monde, et ses beaux yeux voilés
Argentent l'eau d'azur de rayons étoilés.

Dans les vagues lointains l'une l'autre s'enchantent,
Agitant leurs tambours dont les clochettes chantent,
De galantes beautés qui semblent des péris,
Et teignent l'air limpide à leur rose souris.

Et tous ces nouveaux-nés de qui l'âme ravie
Connaît le prix des biens qui font aimer la vie,
Sans trouble et sans froideur cèdent à leurs désirs,
Et vident lentement la coupe des plaisirs.

O doux cygnes chanteurs, vous que la poésie
Retrempe incessamment dans son onde choisie,
Amis ! soyons pareils à ces beaux jeunes gens :
Créons autour de nous des cieux intelligents.

Cherchons au fond du vin les sciences rebelles,
Et l'amour idéal sur les lèvres des belles,
Et dans leurs bras, qu'anime une calme fierté,
Rêvons la Jouissance et l'Immortalité.

CHANSON D'AMOUR

Qui veut, avant le point du jour,
Vers le bien-aimé de mon âme, —
Parce que je languis d'amour,
Porter le secret de ma flamme ?

O mon cœur, à quel cœur discret
Peux-tu te confier encore ? —
Si l'alouette a mon secret,
Elle ira le dire à l'Aurore.

Le désir de son javelot
A percé mon cœur qui se brise. —
Si je dis mon secret au flot,
Le flot l'ira dire à la brise.

Un frisson glisse sur mon col,
Et glace ma lèvre déclose. —
Si je le dis au rossignol,
Il ira le dire à la rose.

Qui donc saura le supplier
De finir mes peines mortelles ? —
Si je le dis au blanc ramier,
Il l'ira dire aux tourterelles.

Je me ploie ainsi qu'un roseau
Et ma beauté penche flétrie. —
Si je le dis au bleu ruisseau
Il l'ira dire à la prairie.

Vous qui voyez mon désespoir,
Flots, ailes, brises des montagnes ! —
Si je le dis à mon miroir,
Il l'ira dire à mes compagnes.

Parce que je languis d'amour,
Vous qui voyez que je me pâme, —
Allez, allez de ce séjour
Vers le bien-aimé de mon âme !

Camille, quand la Nuit t'endort sous ses grands voiles
Et qu'un rêve céleste emplit tes yeux d'étoiles,
Quand tes regards, lassés des fatigues du jour,
Se reposent partout sur des routes fleuries
Dans le pays charmant des molles rêveries,
Camille, que vois-tu dans tes songes d'amour ?

Nous vois-tu, revenant par les noires allées,
Tous deux, donner des pleurs aux choses envolées
Que l'oubli dédaigneux couvre de flots dormants,
Ou dans le vieux manoir, au fond des parcs superbes,

Pousser de l'éperon parmi les hautes herbes
Les pas précipités de nos chevaux fumants ?

Dans les moires de l'eau dont l'azur étincelle,
Nous vois-tu laissant fuir une frêle nacelle
Sur le lac amoureux et frémissant d'accords,
Où, sur le flot bordé par des coteaux de vignes,
Glisse aux vagues lointains la blancheur des beaux cygnes,
Aux accents mariés des harpes et des cors?

Moi, je vois rayonner tes yeux dans la nuit sombre,
Et je songe à ce jour où je sentis dans l'ombre,
Pour la première fois, de ton col renversé
S'échappant à longs flots en boucles ruisselantes,
Tes cheveux déroulés emplir mes mains tremblantes,
Et ta lèvre de feu baiser mon front glacé.

CHANSON DE BATEAU

Le canal endort ses flots,
Ses échos,
Et le zéphyr nous verse
Des parfums purs et doux. —
Le flot nous berce,
Endormons-nous!

Les voix emplissent les airs
De concerts,
Et le vent les disperse
Avec nos baisers fous. —
Le flot nous berce,
Endormons-nous!

En vain ton époux caduc,
Comte ou duc,
Se jette à la traverse
De nos gais rendez-vous. —
Le flot nous berce,
Endormons-nous!

Ah! que les cieux étoilés
Soient voilés,
Tandis que je renverse
Ton front sur mes genoux! —
Le flot nous berce,
Endormons-nous!

Qu'importe si dans la nuit
Qui s'enfuit,
L'orage bouleverse
Les éléments jaloux! —
Le flot nous berce,
Endormons-nous!

POUR UNE BALLERINE

AMOURS des bas-reliefs, ô Muses et Bacchantes,
Qui, sur l'Ida nocturne, au bruit d'un tambourin,
es fronts échevelés en tresses provoquantes,
ansiez en agitant vos crotales d'airain!

ous, plus belles déjà que ces filles du Pinde,
ayadères d'ébène aux bras purs et nerveux,

Qui bondissez sans bruit sur les tapis de l'Inde,
Avec des sequins d'or passés dans vos cheveux !

Elssler ! Taglioni ! Carlotta, sœurs divines
Aux corselets de guêpe, aux regards de houri,
Qui fouliez, en quittant le carton des collines,
Le splendide outre-mer des ciels de Cicéri !

O reines du ballet, toutes les trois si belles !
Qu'un Homère ébloui fera nymphes un jour,
Ce n'est plus vous la Danse, allons, coupez vos ailes !
Éteignez vos regards, ce n'est plus vous l'Amour !

A UNE PETITE CHANTEUSE DES RUES

Enfant au hasard vêtu,
D'où viens-tu
Avec ta chanson bizarre ?
D'où viennent à l'unisson
Ta chanson,
Ta chanson et ta guitare ?

Tu livres au doigt vermeil
Du soleil,
Qui les dore et les caresse,
Tes longs cheveux emmêlés,
Crespelés
Comme ceux d'une déesse.

D'où vient ce front soucieux,
Ces grands yeux,

Ces chairs dont la transparence
Fait voir parmi les couleurs
De cent fleurs
Des tons dignes de Lawrence?

Viens-tu du pays serein
Où le Rhin
Baise les coteaux de vignes
Dont le feuillage mouvant
Tremble au vent
Et serpente en longues lignes?

Viens-tu du pays riant
D'Orient,
De Naple aux charmantes grèves,
Ou de Venise au ciel bleu
Tout en feu,
Ou du blond pays des rêves?

Avec son hardi carmin,
Quelle main
A pourpré pour les féeries
Tes lèvres, ces fruits brûlants,
Plus sanglants
Que des grenades fleuries?

Est-ce bien toi, cet enfant
Triomphant,
Dont le père, ouvrant son aile
Au fond d'un nid de roseau,
Fut oiseau,
Dont la mère fut oiselle?

Belle fille aux cheveux d'or,
Est-ce encor
Toi, qui, rieuse et fantasque,
Faisais voltiger en l'air
Un éclair
Avec ton tambour de basque?

Toi la Bohème à l'œil noir
Qui, le soir,
D'une dorure fanée
Serrais ton ample chignon,
Et Mignon
Est-elle ta sœur aînée?

Ou, plutôt, courant au bois,
Et sans voix
Pour un brin d'herbe qui bouge,
Interdite à chaque pas,
N'es-tu pas
Le petit Chaperon-Rouge,

Qui fit même des jaloux
Chez les loups,
Et qui, portant sa galette
Chez la bonne mère-grand',
En entrant
Faisait choir la bobinette?

Mais non, aux divins attraits
De tes traits
Et de ta voix, je devine
L'enfant comblé des faveurs

Des rêveurs,
La folâtre Colombine.

Mais où sont tes beaux souliers,
Tes colliers
Qui font rêver les fillettes ?
Où sont le bel or changeant
Et l'argent
De tes jupes à paillettes ?

Et le souple casaquin
D'Arlequin ?
Et Cassandre et sa fortune ?
Où Pierrot, l'homme subtil,
Cache-t-il
Sa face de clair de lune ?

IOLLAS

NÉÈRE.

Le soir est tiède et pur, le vent pleure. O Myrrha,
Notre jeune Iollas, qui souvent t'admira,
Va venir près de nous, sous l'arbre qui soupire,
Dénouer nos cheveux et caresser la lyre.

MYRRHA.

Néère, c'est pour toi qu'il anime, en songeant,
La lyre qu'enseigna Phœbus à l'arc d'argent.

Comme toi, dans mes yeux, ô Néère ! que n'ai-je
Le trait qui brûle un cœur endormi sous la neige !

NÉÈRE.

Sa main silencieuse aime tes cheveux bruns
D'où ses doigts pour longtemps s'en vont pleins de parfums

MYRRHA.

Les tiens, jouet charmant de la brise qui vole,
Sont lisses et dorés comme un flot du Pactole.

NÉÈRE.

Tes pieds charment la lèvre, et montrent au hasard
Leurs ongles transparents arrondis avec art.

MYRRHA.

Ta gorge est comme un marbre, et la lumière arrose
Sur ses fermes contours deux frais boutons de rose.

NÉÈRE.

Que n'es-tu beau comme elle, ô bel enfant ? Hélas !
J'irais en suppliante adorer Iollas !

MYRRHA.

Iollas ! pour un jour sois semblable à Néère,
Et je n'aurai pour toi nulle froideur amère.

NÉÈRE.

La bouche des zéphyrs aux souffles embaumés
S'enivre en s'égarant sous tes bras parfumés.

MYRRHA.

Quelle autre ivresse attend les deux lèvres choisies
Qui, goûtant de ton cou les blanches ambroisies,
Et, buvant à longs traits les flammes que j'y sens,
Y feront circuler des frissons rougissants !

NÉÈRE.

Vois comme l'onde est calme, et comme la naïade,
Dont la molle fraîcheur invite et persuade,
Semble tourner vers nous l'azur de ses yeux bleus.

MYRRHA.

Dans ses bras palpitants descendons toutes deux.
Confions notre tête à son bruit qui fascine,
Et notre épaule blonde à sa douce poitrine.

NÉÈRE.

Goûtons auparavant ce nectar. Pour nos jeux
Liber y mit la force en parcelles de feux.

MYRRHA.

Oui, mais la coupe d'or est froide à qui la touche.
Quel or vaut, ô ma sœur, le corail de ta bouche !

NÉÈRE.

Tenons-nous par la main. Ah ! ce flot est glacé !
Entoure bien mon cou de ton bras enlacé.

MYRRHA.

Comme l'eau, sœur du ciel, qui flottait indécise,
Me presse avec amour ! Je suis toute surprise.

NÉÈRE.

Chacune bien serrée avec deux bras tremblants,
O Myrrha ! nous voguons comme deux cygnes blancs,
Et, sur nos fronts jumeaux aux poses familières,
Se mêlent toutes deux nos guirlandes de lierres.

MYRRHA.

Le flot rasséréné, qui court sans se lasser,
M'enivre; et je ne sais, me sentant caresser
Voluptueusement dans cette paix profonde,
Si c'est ta chair polie, ou le zéphyr, ou l'onde !

NÉÈRE.

Iollas va venir, de ses doigts enjoués
Tresser en folâtrant nos cheveux dénoués.

LA VOISINE

A Auguste S.

TOUTE cette nuit, nous avons
Relu le vieil ami Shakspere
Aux beaux endroits que nous savons,
Et voici que la nuit expire.

Nous avons longtemps veillé, mais
Nous lisions le poète unique,

Et la sombre nuit n'eut jamais
Plus d'étoiles à sa tunique.

Phœbé, qu'en riant nous troublons,
Va s'enfuir, et le jour va naître,
Et ma voisine aux cheveux blonds
Viendra se mettre à sa fenêtre.

Ah ! lorsque vous allez venir,
Ma voisine, en jupe de toile,
Nous ne suivrons du souvenir
Aucun beau vers, aucune étoile.

Vous apparaîtrez comme un lys,
Avec votre guimpe croisée,
Au milieu des volubilis
Qui couronnent votre croisée,

Et nous, nous analyserons,
Sans redouter qu'elle nous mente,
Sous son rideau de liserons
Votre tête simple et charmante.

L'ARBRE DE JUDÉE

Quand vient Mai rougissant rasséréner les cœurs,
Et que sourit à tous la terre fécondée,
Quand sur les verts gazons Chloris mène des chœurs,
Il fleurit dans le parc un arbre de Judée.

C'est un arbre tout rose, et sans feuilles d'abord,
Un tout harmonieux que rien autre n'égale.
Ses longs rameaux, groupés dans un parfait accord,
Ont l'air de supporter des roses du Bengale.

Quand la feuille leur met son beau satin ouvert,
Ils sont plus doux encore aux regards de l'artiste;
La pourpre s'adoucit près du feuillage vert,
Et la tendre émeraude encadre l'améthyste.

Puisque c'est à présent que mon arbre fleurit,
Je veux, couché sur l'herbe, oubliant toutes choses,
Dans ses vivants écrins égarer mon esprit,
Et pendant un moment faire des songes roses.

Voyez comme l'azur est calme et reposé,
Comme on se sent heureux sans en savoir les causes,
Comme l'herbe frémit sur le sol arrosé,
Comme le ciel couchant est riche en fleurs écloses!

Sous ces bosquets charmants, épanouis pour eux,
Pleins d'ombrages secrets et de faibles murmures,
Voyez ces beaux enfants, ces couples amoureux
Qui vont en écartant les épaisses ramures.

C'est toi, belle Rosine! Hélas! le vert rideau
Nous dérobe tes pieds, les plus charmants du monde.
C'est toi, folle Rosette avec ton Orlando!
Pauvre morte amoureuse, est-ce toi, Rosemonde?

Quel est ce bruit de cor qui passe dans les bois?
C'est la chasse qui vient : salut blanches marquises!
Mettez les cœurs en flamme et le cerf aux abois,
Vos paniers de satin ont des façons exquises.

Près de ce rocher blanc, taillé comme un autel,
L'eau, comme un lévrier, folâtre et puis se dresse.
Pardieu! c'est la marquise, ineffable pastel,
Qui se baigne là-bas en nymphe chasseresse.

Il manque un Actéon, ce sera le mari :
Il a tout ce qu'il faut, et pourrait en revendre.
Abbé! votre musique est un charivari!
Vous soupirez. Eglé! Que vous a fait Sylvandre?

C'est ainsi que je rêve aux temps des Pompadours.
Et lorsqu'un bruit aigu, comme un cri de cigale,
Fait envoler le rêve, il me reste toujours
Mon arbre de Judée aux roses du Bengale.

DÉSESPÉRANCE

Tombez dans mon cœur, souvenirs confus,
Du haut des branches touffues!

Oh! parlez-moi d'elle, antres et rochers,
Retraites à tous cachées!

Parlez, parlez d'elle, ô sentiers fleuris!
Bois, ruisseaux, vertes prairies!

O charmes amers! Je la vois encor
Dans ces lieux qu'elle décore.

C'est elle, ô mon cœur! sur ces gazons verts,
Au milieu des primevères!

Son œil réfléchit le ciel de saphir,
Son voile flotte au zéphyre,

Et notre amandier couvre son beau cou
Des blanches fleurs qu'il secoue !

Sur mon bras frémit son bras ingénu,
Et frissonne sa main nue.

Le feuillage est noir, le ciel étoilé,
Viens, suivons la noire allée !

La belle-de-nuit s'ouvre tout en feu,
La voûte du ciel est bleue.

Écoutez, ma mie, au coin du vieux mur,
Le rossignol qui murmure.

Chante ta chanson, ô doux rossignol !
Ta chanson qui nous console.

Roucoule, ô Bulbul ! dans le chèvrefeuil,
Et que la rose t'accueille !

Des yeux tant aimés tombe un divin pleur
Sur ma tempe qu'il effleure.

O larme d'amour, trésor sans pareil !
Dites-moi si je sommeille ?

Qui t'envoie, hélas ! charmant souvenir,
Briser mon cœur qui soupire ?

Hélas ! je suis seul dans ces bois épars
Où résonnaient les guitares.

Une illusion, songe évanoui,
    Charmait mon âme éblouie.

Je fatigue seul le flot de cristal,
    L'herbe où la fleur d'or s'étale,

L'antre et la fontaine où croît le glayeul,
    Et ma voix fatigue seule

La forêt tremblante et l'azur du lac
    De ma plainte élégiaque !

ARLEQUIN ET COLOMBINE

Bosquets harmonieux, célestes paysages,
Sérénité des eaux, profondeur des ombrages,
Frondaison lumineuse où resplendit la nuit,
Où l'atmosphère en feu dans l'obscurité luit,
O forêts et jardins, retraites et fontaines,
Horizons ruisselants de tendresses hautaines,
Sources vives, guirlande amoureuse, beaux parcs,
Où les bambins joufflus tendent au loin leurs arcs,
Lointains de pourpre rose où les aurores saignent,
Flot scintillant de lune, où doucement se baignent
Des nymphes au dos svelte, adorables lueurs,
Grave et sombre idéal, mystères enchanteurs,
Voix des oiseaux mêlée à l'haleine des roses,
Solitudes des bois pures et grandioses,
Oh ! que vous rayonniez, paysage endormi,

Lorsque le grand Wateau faisait errer parmi
Votre ombre étincelante et votre nuit divine
Son Arlequin rêveur auprès de Colombine !

LA SYMPHONIE DE LA NEIGE

I

La neige qui s'amasse et tombe dans la neige,
Du ciel à gros flocons sur la terre descend,
Et, comme pour les pas d'un triomphal cortège,
Son moelleux tapis rayonne éblouissant.

D'autres regretteront, devant cette richesse,
Les pourpris que l'Aurore arrose de ses pleurs,
Le gazon aplani pour des pieds de duchesse,
Et le rose printemps des oiseaux et des fleurs ;

Et de ne plus revoir, au soleil d'or qui baise
Les grands coquelicots, orgueil mouvant des blés,
Les gammes de Rubens et de Paul Véronèse
Tourbillonner en chœur devant leurs yeux troublés.

Mais moi, j'aime à songer devant cette harmonie,
Et toutes les blancheurs des rêves anciens
Mettent d'accord leurs voix pour une symphonie,
Et leur rhythme plaintif me prend dans ses liens.

II

C'est dans le mol oubli d'un ciel douteux et pâle
Qui donne à toute chose un prestige charmant,
Et qui passe en douceur le duvet et l'opale,
Que le drame du jour s'agite vaguement.

Leurs six ailes au vent, pareilles à des voiles,
Les anges sont épars dans les chemins du ciel ;
Les nuages rêveurs font la cour aux étoiles,
Et tout l'éther frémit d'un amour sensuel.

Les lacs sont habités par la troupe des cygnes.
Sur le bord resplendit le front sacré des lys,
Et l'ombre du feuillage a les marbres insignes
Dont un grêle rayon baise les pieds polis.

III

Ces filles de la Grèce, aux allures profanes,
Ecartent en riant les cheveux du bouleau ;
Et, cherchant le repos dans les flots diaphanes,
L'escalier des palais plonge son pied dans l'eau.

Sur la vague s'agite une légère écume,
Comme celle où, parmi les dauphins entraînés,
Pleine, ainsi que les flots, de charme et d'amertume,
Aphrodite jaillit des flots rassérénés.

(Dans la conque de nacre, avec ses pieds timides,
Vierge, elle caressait les Grâces et les Jeux,

Et les purs diamants et les perles humides
Ruisselaient de sa bouche et de ses blonds cheveux.)

Voici les bois sacrés à la Mélancolie
Où, mêlant à la brise un murmure confus,
L'oranger, le laurier, le myrte d'Idalie
Accueillent mille oiseaux dans leurs dômes touffus.

C'est là que le pommier fleurit, et que la rose
Fière d'un pli vermeil et d'un bouton naissant,
Déjà pâmée, attend que l'Aurore l'arrose,
Et que l'enfant au dard la teigne de son sang.

IV

En cavalcade, au long des terrasses de brique,
Des dames, dont Zéphyr baise le front mutin,
Avec des cavaliers au sourire lubrique,
Passent dans leurs habits d'hermine et de satin.

Les pages, les muguets langoureux et bravaches,
Et les belles de cour, aux cheveux crespelés,
Font briller dans la nuit, sous d'insolents panaches,
Les fronts de leurs chevaux d'une flamme étoilés.

La nappe encore vierge est mise pour l'orgie,
Et les flacons d'argent brillent sur le dressoir,
Tandis qu'à la fenêtre, avec sa main rougie,
Elvire désolée agite son mouchoir.

Et, dans l'ombre, un fuyard, qu'une autre ombre accompagne
Les cheveux hérissés par le vent qui les suit,
Rejoint ses compagnons dans l'immense campagne,
Au galop d'un coursier sombre comme la Nuit.

V

Blanche, dans un massif, dort parmi les dentelles
Dont le bouquet foisonne autour de ses beaux seins ;
Elle rêve, et son corps semblable aux tourterelles,
Creuse en nid embaumé le duvet des coussins.

Auprès d'elle, à mi-voix, deux colombes mystiques
Au milieu des ardeurs du tiède renouveau,
Se murmurent, ainsi que des lyres antiques,
Des vers d'Anacréon, d'Orphée et de Sapho.

VI

Ainsi la Rêverie en mon âme s'épanche,
Et, le front caressé par ses folles fraîcheurs,
J'entends s'épanouir en moi, (divine Blanche !)
L'accord mélodieux de toutes les blancheurs.

Mais ces pâles amours de fleurs et de sculptures,
Dont je mène en chantant le chœur étiolé,
Sont encore à mes yeux moins blanches et moins pures
Que votre âme sereine, ô Lys inviolé !

Dans le vieux cimetière, où cette chaude pluie
Sur l'aubépine en fleurs
A versé, dans un flot que le soleil essuie,
Des parfums et des pleurs ;

Au coucher du soleil, dans le vieux cimetière
Où, sur chaque tombeau,
Des bouquets de rayons empourprent l'humble pierre,
Entrons, il y fait beau !

Le ciel bariolé par la métamorphose
De son limpide azur,
Borde joyeusement d'écume grise et rose
Son grand lac d'un bleu pur.

Puisqu'ils vivent encor dans ces riants calices
De soleil amoureux,
Les morts qui sont couchés dans ce lieu de délices,
Ils doivent être heureux !

Leur âme nous parfume, et la grande Nature,
Si pleine de raison,
A fait avec leurs corps tombés en pourriture
Sa belle floraison.

Oui, c'est d'eux que nous vient cette ombre douce et triste,
Et ce sont eux encor
Ces bouquets de corail, ces thyrses d'améthyste,
Ces riches grappes d'or !

Ce sont eux ces rosiers aux mille roses blanches
D'une mousse embellis,
Et ce bleuet céleste et ces tendres pervenches,
Et ce sont eux ces lys !

De même la Nature, avec mélancolie,
Jusqu'au matin vermeil
Laisse la vaine cendre en nous ensevelie
Pourrir loin du soleil ;

Haine, douleur, néant de la gloire et du crime,
Illusion d'un jour ;
Et, baignant de rayons tout ce fumier sublime,
Elle en fait de l'amour !

L'ÉTANG MALO

Il est un triste lac à l'eau tranquille et noire
Dont jamais le soleil ne vient broder la moire,
Et dont tous les oiseaux évitent les abords.
Un chêne vigoureux a grandi sur ses bords,
Et, courbé par le Temps jusqu'aux ondes, étale
Sur la cime des flots sa masse horizontale.
L'orgue des verts roseaux se tait malgré le vent ;
Le nymphæa, l'iris, le nénuphar mouvant,
Le bleu myosotis et la pervenche sombre
Penchent étiolés, ou meurent sous cette ombre.

Ainsi, quand sur le cœur, dans sa jeune saison,
Amour ! tu fais tomber ta large frondaison
Et tes rameaux géants dont le fardeau l'accable,
Tout s'étiole et meurt sous ton ombre implacable.

SUR UNE DAME BLONDE

Sur la colline,
Quand la splendeur
Du ciel en fleur
Au soir décline,

L'air illumine
Ce front rêveur
D'une lueur
Triste et divine.

Dans un bleu ciel,
O Gabriel !
Tel tu rayonnes ;

Telles encor
Sont les madones
Dans les fonds d'or.

LE TRIOMPHE DE BACCHUS

A SON RETOUR DES INDES.

Le chant de l'Orgie avec des cris au loin proclame
Le beau Lyœus, le Dieu paré comme une femme,
Qui, le thyrse en main, passe rêveur et triomphant,
A demi couché sur le dos nu d'un éléphant.

Le tigre indien, le lynx, les panthères tachées,
Suivent devant lui, par des guirlandes attachées,
Les chèvres des monts, que, réjouis par de doux vins,
Mènent en dansant les Satyres et les Sylvains.

Après eux Silène, embrassant d'une lèvre avide
Le museau vermeil d'une grande urne déjà vide,
Use sans pitié les flancs de son âne en retard,
Trop lent à servir la valeur du divin vieillard.

Sous leurs peaux de cerfs les Évantes et les Thiades,
Le chœur furieux de Bacchides et les Ménades,
En arrondissant l'arc vigoureux de leurs beaux reins,
Sautent aux accords des flûtes et des tambourins.

La reine du chœur, déesse à la rouge paupière,
Heurte, en agitant ses grands cheveux mêlés de lierre
Sur ses seins meurtris par le vent de ces lieux déserts,
Ses crotales d'or dont le chant déchire les airs.

En l'honneur du dieu retentissent les dithyrambes ;
Le chœur en démence entrechoque ses mille jambes,
Et, quittant la terre avec le rhythme forcené,
Comme un tourbillon vole sur un mode effréné.

Seule, Aganappé, la belle nymphe aux pieds de chèvre,
Humide du vin qui coule le long de sa lèvre,
Pâle de désirs, et pleine de l'amour du Dieu,
S'arrête tremblante, et tourne vers lui son œil bleu.

O Vénus! le chœur la renverse dans la poussière.
Son corps palpitant roule dans la fange grossière ;
Les vierges des bois marchent dans son sang et ses pleurs.
Et foulent aux pieds son sein qui ressemble à des fleurs.

Sa bouche frémit de désespoir et de tendresse ;
Fière d'expirer au milieu de sa double ivresse,
Dans son sang plus pur que le vin versé sur l'autel
Elle meurt, les yeux fixés sur l'amant immortel.

Le Dieu triomphant n'a pas vu, dans la sainte fièvre,
Mourir à ses pieds la belle nymphe aux pieds de chèvre,
Ni couler son sang, ni le vin qui s'échappe à flots
De l'urne d'airain, bouillonner avec des sanglots.

Il rêve à Câma, l'Amour aux cinq flèches fleuries,
Qui, lorsque soupire au milieu des roses prairies
Le doux Vasanta, parmi les bosquets de santal,
Envoie aux cinq sens les flèches du carquois fatal.

Il vous voit errer le long des bords sacrés du Gange,
Et plonger dans l'or que roule son azur étrange
Votre sein plus blanc que les neiges de l'Imaüs,
Vierges de Nysa, qui vous couronnez de lotus !

Et, suivant le rit, brisant leurs mouvantes colonnes,
La mâle Bacchide et les hurlantes Mimalones
Sautent avec rage autour du bois, et font encor
Dans les airs lassés retentir les crotales d'or !

LA DERNIÈRE PENSÉE DE WEBER

Nuit d'étoiles,
Sous tes voiles,
Sous ta brise et tes parfums,
Triste lyre
Qui soupire,
Je rêve aux amours défunts.

La sereine Mélancolie
Vient éclore au fond de mon cœur,
Et j'entends l'âme de ma mie
Tressaillir dans le bois rêveur.

Nuit d'étoiles,
Sous tes voiles,
Sous ta brise et tes parfums,
Triste lyre
Qui soupire,
Je rêve aux amours défunts.

Dans les ombres de la feuillée,
Quand tout bas je soupire seul,
Tu reviens, pauvre âme éveillée,
Toute blanche dans ton linceul.

Nuit d'étoiles,
Sous tes voiles,
Sous ta brise et tes parfums,
Triste lyre
Qui soupire,
Je rêve aux amours défunts.

Je revois à notre fontaine
Tes regards bleus comme les cieux ;
Cette rose, c'est ton haleine,
Et ces étoiles sont tes yeux.

Nuit d'étoiles.
Sous tes voiles,
Sous ta brise et tes parfums,
Triste lyre
Qui soupire,
Je rêve aux amours défunts.

L'AME DE LA LYRE

Quand le premier sculpteur eut achevé la Lyre
Et caché dans son sein les chants harmonieux ;
Avec l'ivoire et l'or quand il eut fait sourire
Parmi ses ornements les figures des Dieux,
Et qu'il eut couronné l'instrument de martyre
Avec le vert rameau d'un laurier radieux ;

Le fils des vieux Titans, ce sublime rebelle,
Qui, tout brûlant encor, vers la voûte éternelle
Une seconde fois tentait de s'envoler,
Fit, pareille au vautour qui devait l'immoler,
Tomber sur le chef-d'œuvre une blanche étincelle
Du feu resplendissant qu'il venait de voler.

C'est l'Ame de la Lyre ; à notre âme invisible
Elle se plaint souvent loin du monde réel,
Souvent, dans une étreinte amoureuse et terrible,
L'éclaire et la consume à son œil immortel ;
Et, captive à jamais dans le rhythme inflexible,
Elle aspire sans cesse à remonter au ciel.

Elle meurt du désir qui toujours la dévore
Dans la froide prison des mètres et des vers,
Et tâche, l'œil perdu parmi les cieux ouverts,
D'entendre encor la voix de cet archet sonore
Qui, si loin du désert où ses chants vont éclore,
Mène dans l'infini le chœur de l'univers.

A OLYMPIO

I

O poète ! courbé sur mon œuvre lyrique,
Ambitieux du ciel,
Je veux savoir par moi la hauteur chimérique
Où peut monter Babel.

Je ferai fourmiller dans mes architectures,
Tenace en mon dessein,
Le chœur éblouissant des mille créatures
Qui vivent dans mon sein.

Je veux voir de mes yeux l'Olympe dont la neige
Blanchit le front chenu,
Et les Grâces que suit Eros, riant cortège,
Folâtrer le sein nu !

Comme dans les combats du superbe Encelade,
Ardent comme un lion,
Si ce n'est point assez d'Ossa pour l'escalade,
J'y mettrai Pélion.

J'irai jusques au ciel, dans les voûtes profondes,
Dérober pour mes vers
Le rhythme qu'en dansant chantent en chœur les mondes
Qui forment l'univers.

Je boirai le nectar de la force première,
Et dans la main du dieu,
Impassible titan, chercheur de la lumière,
J'irai voler le feu.

Alors, vous que j'ai faits et d'une fange vile
Et de ce qui m'est cher,
Vous vivrez de ma vie, ô colosses d'argile,
Et vous vous ferez chair !

Vous vivrez, ô mes fils ! et comme d'un jeune arbre
On secouerait les fleurs,
Moi je ferai couler avec mon doigt de marbre
Votre sang et vos pleurs.

Comme une floraison par le printemps hâtée,
Par l'effort de mon bras
Tu sortiras du bloc, ô jeune Galatée !
Et tu me souriras !

Moi-même dans tes yeux j'allumerai l'étoile
D'or et de diamant,
Et, père enorgueilli, je te tiendrai sans voile
Sous mes lèvres d'amant !

Car je me sens élu pour ton amour étrange
Qui me cherche et me fuit.
J'ai le cœur de Jacob, et je puis avec l'Ange
Lutter toute une nuit.

La Muse me sait fort, et m'est souvent prodigue
De ses âpres baisers,
Qui font que l'impuissant décroise de fatigue
Ses bras martyrisés.

II

Toi qu'elle aime, ô poète, à qui la voix de l'Ode
Dès le berceau parlait !
Toi que, petit enfant, la fille d'Hésiode
A nourri de son lait !

Victorieux lutteur, qui tiens en main la palme,
Qui, déjà radieux,
Le front ceint de laurier, trônes dans le bleu calme,
Pareil aux demi-dieux !

Si je te parle ainsi de la déesse, ô maître!
C'est que dans ce moment,
A la face du ciel, toi seul et moi peut-être
L'aimons sincèrement.

SCULPTEUR, cherche avec soin, en attendant l'extase,
Un marbre sans défaut pour en faire un beau vase;
Cherche longtemps sa forme, et n'y retrace pas
D'amours mystérieux ni de divins combats.
Pas d'Alcide vainqueur du monstre de Nemée,
Ni de Cypris naissant sur la mer embaumée;
Pas de Titans vaincus dans leurs rébellions,
Ni de riant Bacchus attelant les lions
Avec un frein tressé de pampres et de vignes;
Pas de Léda jouant dans la troupe des cygnes,
De naïades aux fronts couronnés de roseaux,
Ou de blanche Phœbé surprise au sein des eaux.
Qu'autour du vase pur, trop beau pour la bacchante,
La verveine se mêle à des feuilles d'acanthe;
Et plus bas, lentement, que des vierges d'Argos
S'avancent d'un pas sûr en deux chœurs inégaux,
Les bras pendants le long de leurs tuniques droites,
Et les cheveux tressés sur leurs têtes étroites.

LIVRE CINQUIÈME

—

1846 — 1852

—

ODELETTES

—

PAN gardait, tout ce mois d'avril,
De la glace jusqu'au nombril :
Le printemps était en péril.

Enfin, tout se métamorphose!
Mai, comme un jeune sein, arrose
De pourpre le bouton de rose.

Le vieil Hiver est aux abois.
Lauriers, c'est à vous que je bois :
Si, nous irons encore au bois !

Les pommiers sont couverts de neige.
Avec tout son riant cortège,
Le nouveau soleil nous assiège,

Enfants blonds comme les épis,
Ebattez-vous, Amours, tapis
Sur mes divans et mes tapis!

Voici les jours où tout me presse
De chercher ta molle caresse,
Poétique et sage Paresse !

L'utile est enfin négligé.
Depuis ce beau temps enragé,
Chacun prend un petit congé.

Chacun, dans le mois de la sève,
A son dur labeur donne trève,
Pour dorloter un peu son rêve.

L'homme grave songe aux houris :
On le voit quêter les souris
De mesdemoiselles Souris.

On a du répit, même au bagne.
Le feuilletoniste en campagne
Va revoir la Grèce ou l'Espagne.

Plutus dédaigne son trésor,
Et, pour six semaines encor,
Défend qu'on lui montre de l'or.

Nous, par les mêmes théories,
Nous fuyons les imprimeries,
Le mélodrame et les féeries.

Le soir on ne boit plus de thé,
Et notre journal endetté
Entame les romans d'été.

Les théâtres n'ont plus de queues :
Scapin court pendant quatre lieues
Après les petites fleurs bleues.

L'artiste, affolé de rayons,
S'en va regarder les Troyons
Que le bon Dieu fait sans crayons.

Rose sort à pied, sans berline,
Sans fard, sans diamants. Céline
Met sa robe de mousseline.

Le savant au cœur plein de foi
Bouquine avec un tendre émoi
Pour trouver un Estienne. Et moi,

Cependant que les violettes
Ouvrent leurs fraîches cassolettes,
Je rimerai des Odelettes.

A ARSÈNE HOUSSAYE

Tu le sais, hélas!
Les plus grands sont las
De gloire,
Et, comme un hochet,
Ont jeté l'archet
D'ivoire!

Au rhythme ailé d'or
Il fallait encor
Un maître,
Fou de volupté,
Alors j'ai dompté
Le Mètre!

J'ai repris mon luth,
Et, suivant le but
Féerique,
Je m'en vais cherchant
Le secret du chant
Lyrique.

Œil épanoui,
Je peins, ébloui
Ou triste,
Le ciel radieux,
Et, mélodieux
Artiste,

Près du fleuve grec
Murmurant avec
Les cygnes
Fiers de leur candeur,
Je dis la splendeur
Des lignes.

Mon vin triomphant,
Sais-tu quelle enfant
Le verse?
Viens, et tu verras,
Poète, quel bras
Me berce!

O chasseur altier,
Qui fuis le sentier,
Profane,
Songeur qu'autrefois
Rencontrait au bois
Diane!

Comme toi, qui vins
Si jeune aux divins
Rivages,
Ami, j'ai toujours
Voulu des amours
Sauvages.

Ah! quand Mai sourit
Aux prés où fleurit
La menthe,
Trouveurs de loisir,
Sachons y choisir
L'amante!

Nymphe au regard bleu,
Si sa lèvre en feu
Caresse
Nos fronts sans témoins,
Qu'elle soit au moins
Déesse!

Toi, tu suis, tremblant,
Quand paraît son blanc
Cortège
Autour du bassin,
La dame au beau sein
De neige!

Moi, parmi nos jeux,
Mon plus orageux
Délire
Toujours s'en revient
Vers celle qui tient
La lyre!

Sans doute elle a pris
La foule en mépris,
    Et porte
Un peu trop souvent
Sa crinière au vent.
    Qu'importe !

J'aime sa pàleur,
Et sa bouche en fleur
    Est saine !
Son sang et sa chair
Les voilà, mon cher
    Arsène.

O sens embrasés !
Maîtresse aux baisers
    Savante !
Tendre et chère voix
Ici tu la vois
    Vivante.

Dos flexible et nu !
Sourire ingénu
    Qui m'aime !
L'or de ses cheveux
M'enivre, et je veux,
    De même

Dans mon sang qui bout
Gardant jusqu'au bout
    Ma fièvre
Tout comme à présent,
Mourir en baisant
    Sa lèvre !

A SAINTE-BEUVE

A la porte d'un beau château
Bâti pendant la Renaissance,
Une dame au riche manteau,
Les cheveux baignés d'une essence
Divine, rit au vert coteau.

Elle a l'œil superbe et moqueur;
Ses sourcils noirs aux courbes jointes
Enivrent comme une liqueur,
Et des rayons baisent les pointes
Folâtres de sa bouche en cœur.

Elle montre l'un de ses seins
Nu. Plus souple qu'une liane,
Cette nymphe, heureuse aux larcins,
A pris les armes de Diane
Qui lui servent pour ses desseins.

Son arc est d'un bois lisse et dur,
Et ses flèches bien aiguisées,
Cachant leurs pointes d'acier pur
Sous la dorure déguisées,
Sonnent dans le carquois d'azur.

Quand sa tresse inonde son cou,
(Bien que cette amante farouche
Vous plante là pour un bijou,)
Pour les morsures de sa bouche
On se résigne à mourir fou.

Cette chasseresse d'Amours
Dont il faut, même au prix d'un crime,
Idolâtrer les fiers atours
Et les belles mains, c'est la Rime,
Délice et tourment de nos jours.

Quel bonheur d'orner ses appas
De joyaux! Au bois qu'Avril dore,
Quel bonheur de baiser ses pas!
Quand on l'a connue, on l'adore
Pour jamais, et jusqu'au trépas.

Oh! pour moi, rien n'éclipsera
Sa lèvre indignée et rieuse!
Sa voix seule me bercera
Et mon sang tout entier sera
Bu par cette victorieuse.

Car s'il faut la fuir, quel tourment!
Loin de son regard comme on jeûne!
Ce que vaut ce clair diamant
Tu le sais bien, toi qui, tout jeune,
As été son plus cher amant!

A CHARLES ASSELINEAU

Vainement tu lui fais affront,
Votre brouille m'amuse,
Car je reconnais sur ton front
Le baiser de la Muse.

Tout est fini, si tu le veux ;
  Mais que le vent les bouge,
Vite on le voit sous tes cheveux.
  La place est encor rouge.
Tu fuis le bois des lauriers verts
  Et la troupe des cygnes,
Et, pour mieux laisser l'art des vers
  A des chanteurs plus dignes,
Tu ne t'égares plus jamais
  Sous la lune blafarde.
La modestie est bonne, mais
  Cette fois, prends-y garde !
Par ces scrupules obligeants,
  Trop souvent on condamne
La fée amoureuse, à des gens
  Coiffés de têtes d'âne.
Firdusi ne vit plus à Thus !
  Toutes les nuits un ange
Vient baiser les fleurs de lotus
  Aux bords sacrés du Gange ;
L'hyacinthe frissonne encor
  Dans les clairières lisses ;
Toujours, faisant du soleil d'or
  Les plus chères délices,
La rose à sa douce senteur
  Enivre Polymnie.
Mais je connais plus d'un auteur
  Qui n'a pas de génie !
Viens ! ne laisse pas galamment
  Notre gentille escrime
Aux sots, privés également
  De raison et de rime.

Au moins, reprends notre lien
  Pour une année entière!
Et d'ailleurs, ami, tu peux bien
  Chez le vieux Furetière
Errer comme en un Sahara;
  Acheter et revendre
Des bouquins; Erato saura
  Toujours où te reprendre!
Au mois où s'ouvrent les boutons,
  Tous ceux qui l'ont aimée
Reviennent comme des moutons
  Sur sa trace charmée.
Or, justement, pris à l'attrait
  De mes rimes prolixes,
J'entends errer dans la forêt
  Les elfes et les nixes;
Et, dans le parc où nous songeons,
  La sève dont la force
Croît, gonfle déjà les bourgeons
  Prêts à rompre l'écorce.

A HENRY MURGER

Comme l'autre Ophélie,
Dont la douce folie
S'endort en murmurant
  Dans le torrent,

Pâle, déchevelée,
Et dans l'onde étoilée
Eparpillant encor
  Ses tresses d'or,

Et comme Juliette,
Qui craignait l'alouette
Eveillée au matin
  Parmi le thym,

Elle est morte aussi jeune
Au bel âge où l'on jeûne,
Ta pensive Mimi
  Au front blêmi,

Et, dans la matinée
De la vingtième année,
Elle a fermé ses yeux
  Insoucieux.

Parmi les pâles ombres
Qui, joyeuses ou sombres,
A l'entour de ton front
  Voltigeront,

Certe, il en est plus d'une
Dont la tendre infortune
Souvent nous consola :
  Mais celle-là,

C'est notre bien-aimée!
Sa trace parfumée
Reste encor dans les champs
  Avec nos chants!

Lorsque, dans la nuit brune,
Un frais rayon de lune
Argente les berceaux
Et les ruisseaux,

Comme une autre Giselle,
Elle effleure de l'aile
Les lys extasiés
Et les rosiers,

Et, diaphane et blanche,
Le soir vers nous se penche,
En posant ses deux mains
Sur les jasmins.

Sa plainte triste et pure
Dans le ruisseau murmure,
Et s'envole en rêvant
Avec le vent.

Que le printemps renaisse,
Ame de ta jeunesse,
Elle tressaille aux sons
De tes chansons,

Et parfois se soulève,
Pour les entendre en rêve
Dans la brise passer
Et s'effacer.

Rendors-toi, dors heureuse,
Pauvre fille amoureuse :
Notre amour te défend
Comme un enfant !

Croise tes mains d'ivoire :
Car, du moins, ta mémoire
Qui sait nous attendrir,
  Ne peut mourir !

Que le zéphyr en fête
Te berce ! Le poète
Qui jadis te pleura,
  Se souviendra !

Dans l'herbe toujours verte
Où, de roses couverte,
Penche sous le tombeau
  Ton front si beau,

La fleur de la prairie
Brille, toujours fleurie,
Et peut se marier
  A son laurier !

A EDMOND ET JULES DE GONCOURT

COMME sur un beau lac où le feuillage tremble,
Deux cygnes dans l'azur au loin voguent ensemble ;

Comme deux fiers chevaux, buvant au flot des airs,
Courent échevelés dans le feu des déserts ;

Comme en un bas-relief plus blanc que les étoiles,
S'avancent le front haut deux vierges aux longs voiles ;

Comme deux vers jumeaux volent d'un même essor,
Attachés par la Rime avec des liens d'or ;

De même, avec amour, frères, vos deux pensées
Marchent d'un pas égal, l'une à l'autre enlacées.

O poètes heureux ! comme dans votre esprit,
Le même ardent rayon sur vos lèvres fleurit,

Et par un double effort, vos âmes fraternelles
Vers le même Idéal ensemble ouvrent leurs ailes !

A ALPHONSE KARR

Que de fois, sous les tilleuls,
Tous deux seuls
Avec ma maîtresse blonde,
Ton livre m'a fait songer,
Etranger
A tout le reste du monde !

Je m'alanguissais, à voir
Son œil noir,
Et, me répétant : « Je t'aime ! »
Sans songer au lendemain,
Dans sa main
Elle tenait le poème.

Oh ! les charmants écoliers !
Vous mêliez

Votre voix et votre haleine
Et vos soupirs amoureux,
    Couple heureux,
O Stéphen, ô Magdeleine !

Tel, au mois couleur du jour
    Où l'amour
A la terre se marie,
Au fond des vertes forêts
    Je pleurais
Sur les genoux de Marie !

Doux songe au temps des lilas !
    Puis, hélas !
Tout s'enfuit de la mémoire,
L'oubli vient, puis le remord,
    Puis la mort,
C'est bien l'éternelle histoire.

Il en est une autre aussi,
    Dieu merci !
Douce à mon âme inquiète :
Roméo tombe au printemps
    A vingt ans,
Auprès de sa Juliette !

Il sort par un beau matin
    Du festin,
Plein de jeunesse et de sève,
Et meurt les yeux embrasés
    De baisers :
Mais celle-là, c'est le rêve !

UN COIN DE JARDIN

A Madame Zélie de Friberg.

Ma sœur, ma sœur, n'est-il pas de défense
Contre l'affront du temps ?
Qui les a pris, ces jours de notre enfance
Où les cheveux flottants,
Beaux, enviés par les mères jalouses,
Couple au regard vermeil,
Tu me suivais à travers les pelouses.
Malgré le grand soleil ?
Te souvient-il de ce jardin sauvage
Tout au cœur de Moulins,
Que troublaient seuls nos jeux du premier âge
Et nos rires malins ?
Il était triste et rempli de mystères.
Jamais ses beaux fruits mûrs
N'étaient cueillis, et les pariétaires
Envahissaient les murs.
Sur leur sommet que la mousse inégale
Peignait de ses couleurs,
Montait superbe un rosier du Bengale
Ecrasé sous les fleurs.
Tout se mêlait ainsi qu'une famille :
Les soucis et les lys,
La vigne folle avec la grenadille ;
Près des volubilis

Le glaïeul rose et ses feuilles en pointes :
Partout le vert lézard
Venait courir sur les pierres disjointes ;
La liberté sans art
Avait rendu leurs énergiques poses
Aux vieux arbres fruitiers,
Et les rosiers portaient, au lieu de roses,
Des touffes d'églantiers.
Les nénufars, dans la mare déserte,
Fleurissaient sur les eaux,
Où se formait une enveloppe verte
A l'abri des roseaux.
Dis, nous vois-tu dévastant les groseilles
Et les grains du cassis?
Autour de nous voltigeaient les abeilles,
L'éclatante chrysis,
Et mille oiseaux, en bandes familières,
Se penchaient tout le jour
Pour boire, au bord des urnes, que des lierres
Tapissaient à l'entour.
La solitude avait pris sa revanche.
Dans ce recueillement
L'ortie, hélas ! coudoyait la pervenche :
C'était morne et charmant.
Nous jouions là, gais pour une chimère,
Courant, ou bien assis
Dans le gazon. Parfois notre grand'mère,
La veuve aux chers soucis
Qui fut si belle et qui mourut si jeune,
Se montrait sur le seuil,
Le front pâli comme par un long jeûne,
Triste et douce, en grand deuil.

A LÉON GATAYES

Avec ses sanglots, l'instrument rebelle,
Qui sent un pouvoir plus fort que le sien,
Donne l'harmonie enivrante et belle
Au musicien.

Le cheval meurtri, qui saigne et qui pleure,
Cède au cavalier, rare parmi nous,
Dont aucun effort ne peut avant l'heure
Lasser les genoux.

De même d'abord, le Rhythme farouche
Devant la Pensée écume d'horreur,
Et, pour se soustraire au dieu qui le touche,
Se cabre en fureur.

Mais bientôt, léchant la main qui l'opprime,
Il marche en cadence, et, comme par jeu,
Son vainqueur lui met le mors de la Rime
Dans sa bouche en feu.

Tu le sais, ami, toi dont l'Art s'honore,
Homme à la main souple, au jarret d'acier,
Qui fais obéir la harpe sonore
Et l'ardent coursier;

Lorsqu'aimé d'Isis aux triples ceintures,
Un homme intrépide a baisé son sein,
La création et les créatures
Suivent son dessein.

Le Génie en feu donne à l'âme altière
Le Commandement, ce charme vanté.
Et l'Esprit captif dans l'âpre Matière
Cède épouvanté.

A MÉRY

Plus vite que les autans,
Saqui, l'immortelle, au temps
De sa royauté naissante,
Tourbillonnait d'un pied sûr,
A mille pieds en l'air, sur
Une corde frémissante.

Et l'on craignait que d'un bond
Parfois son vol vagabond
Décrochât, par aventure,
Parmi les cieux étoilés,
Les astres échevelés
Fouettés par sa chevelure.

En haut vers elle parfois,
Comme de tremblantes voix,
Montaient les cris de la foule
Qu'elle voyait du ciel clair
Confuse comme une mer
Où passe l'ardente houle.

Et, soit qu'en faisant un pas
Elle regardât en bas

Ou vers les célestes cimes,
Aux cieux que cherchait son vol,
Comme à ses pieds sur le sol,
Elle voyait deux abîmes.

Dans les nuages vermeils,
Au beau milieu des soleils
Qu'elle touchait de la tête,
Et parmi l'éther bravé,
Elle songeait au pavé.
Tel est le sort du poète.

Il trône dans la vapeur.
Beau métier, s'il n'avait peur
De tomber sur quelque dalle
Parmi les badauts sereins,
Et de s'y casser les reins
Comme le fils de Dédale.

Dans l'azur aérien
Qui le sollicite, ou bien
Sur la terre nue et froide
Qu'il aperçoit par lambeau,
Il voit partout son tombeau
Du haut de la corde roide;

Et, sylphe au ventre changeant,
Couvert d'écailles d'argent,
Il se penche vers la place
Du haut des cieux irisés,
Pour envoyer des baisers
A la vile populace.

A GAVARNI

La Beauté, fatal aimant,
Est pareille au diamant
Que la fange peut mouiller
Sans le souiller.

Jusqu'au milieu du ruisseau,
L'éclat pur de son berceau
Garde un charme essentiel
Qui vient du ciel.

Ainsi, leurs cheveux au vent,
Vois ces folles qui souvent
Bercent le premier venu
Sur leur bras nu.

Ces filles aux teints flétris,
Qui dévisagent Paris
Avec leur regard moqueur,
N'ont plus de cœur.

Leur sein insensible et froid,
Que mord le corset étroit,
N'a jamais pendant un jour
Tremblé d'amour.

Idoles ivres d'encens,
Dont rien n'éveille les sens,
Elles n'ont jamais pleuré
Ni soupiré.

Plus pâles que nos Ennuis,
Ces spectres des folles nuits
Ne mentent même pas bien,
Et n'aiment rien.

Rien! ni l'orgie ni le bal
Qui se tord en carnaval
Sous les clairons furieux,
La flamme aux yeux,

Ni le Vin, or ruisselant,
Ame du raisin sanglant
Qui met ses riches manteaux
Sur nos coteaux,

Ni la colère du Jeu,
Qui rend puissants comme un dieu
Les combattants éblouis
De ses louis;

Ni cette perle des mers
Arrachée aux flots amers,
Ni Golconde et son trésor,
Ni même l'Or!

Car l'Or sur notre chemin,
C'est l'Art sacré dont la main
Embellit les horizons
De nos prisons;

C'est la sereine fierté,
C'est un jour de liberté
Sous des ombrages fleuris
Loin de Paris;

C'est l'Amitié, douce voix
Qu'on peut encore une fois
Accueillir et mieux choyer
    A son foyer.

Mais ce gouffre où tout se perd !
Mais elles ! L'or ne leur sert
Qu'à se parer de chiffons
    Pour des bouffons.

Pourquoi donc les chantons-nous ,
Cœurs de l'Idéal jaloux ,
Qui toujours au ciel obscur
    Cherchons l'azur ?

Sur leurs têtes sans douceur
Pourquoi , poète et penseur,
Fais-tu jaillir un rayon
    De ton crayon?

O philosophe subtil ,
Dis-le-moi , que reste-t-il
A leur front désenchanté ?
    Quoi ? la Beauté !

La Beauté, miroir secret ,
Où l'amour divin paraît
Reflété comme en un ciel
    Matériel !

A ADOLPHE GAIFFE

Jeune homme sans mélancolie,
Blond comme un soleil d'Italie,
Garde bien ta belle folie.

C'est la sagesse ! Aimer le vin,
La beauté, le printemps divin,
Cela suffit. Le reste est vain.

Souris, même au destin sévère!
Et quand revient la primevère,
Jettes-en les fleurs dans ton verre.

Au corps sous la tombe enfermé,
Que reste-t-il ? D'avoir aimé
Pendant deux ou trois mois de mai.

« Cherchez les effets et les causes, »
Nous disent les rêveurs moroses.
Des mots ! des mots ! cueillons les roses.

A FATMÉ

Il est dans l'île lointaine
Où dort la péri,
Sur le bord d'une fontaine
Un rosier fleuri

Qui s'orne toute l'année
  Des plus belles fleurs.
Il est une couche ornée
  De mille couleurs,

Dont le sein de marbre voile
  Les flots d'un doux vin.
Il est une blanche étoile
  Au rayon divin,

Qui verse de blanches larmes
  Au cœur des lys blancs.
Il est un seuil, plein de charmes
  Pour mes pas tremblants,

Où je vais poser ma tête
  Pour me reposer.
Il est un jardin en fête
  Plus doux qu'un baiser,

Qui le soir, au clair de lune
  Tressaille embaumé.
C'est ton front, ta tresse brune,
  Ta lèvre, ô Fatmé !

A RAOUL

Lorsqu'avec les sons
Dont tu les complètes,
Tu fais des chansons
De mes odelettes,

Mille aspects divers
De grâce physique
Naissent dans mes vers
Avec ta musique !

A ta seule voix,
Tout en eux s'éveille
Et vit à la fois.
O rare merveille !
A ma vigne en fleur,
A ma moisson mûre,
Tu rends la couleur
Avec le murmure !

Au ciel rougissant
De clartés sans voiles,
La nuit en naissant
Frissonne d'étoiles,
Et sous les berceaux
Où sa voix touchante
Ravit les ruisseaux,
Le rossignol chante !

La biche qui court
Parmi les charmilles,
S'arrête tout court,
Et des jeunes filles
Sous tes feux tremblants,
O lune incertaine,
Lavent leurs pieds blancs
Dans une fontaine.

C'est sous le bouleau,
Dont les feuilles sombres

Découpent dans l'eau
De légères ombres,
Et lorsqu'un éclair
Montre leurs visages,
On sent courir l'air
Dans ces paysages!
Derniers enchanteurs

Des âmes en fête,
O divins chanteurs,
Qui sur notre tête
Agitez encor
D'une main hardie
Les clochettes d'or
De la mélodie!

Dans l'azur secret,
Un sylphe voltige
Sur votre forêt
Où tout est prestige.
Chaque art a le sien,
Mais rien ne s'achève,
O musicien,
Qu'avec votre rêve!

Le monde amoureux
De la Poésie
Se sent plus heureux
Lorsqu'il s'extasie
Aux accords si doux
Nés de ce délire,
Mais c'est toujours vous
Qui tenez la lyre!

Aimons-nous et dormons
Sans songer au reste du monde !
Ni le flot de la mer, ni l'ouragan des monts,
Tant que nous nous aimons
Ne courbera ta tête blonde,
Car l'amour est plus fort
Que les Dieux et la Mort !

Le soleil s'éteindrait
Pour laisser ta blancheur plus pure,
Le vent, qui jusqu'à terre incline la forêt,
En passant n'oserait
Jouer avec ta chevelure,
Tant que tu cacheras
Ta tête entre mes bras !

Et lorsque nos deux cœurs
S'en iront aux sphères heureuses
Où les célestes lis écloront sous nos pleurs,
Alors, comme deux fleurs
Joignons nos lèvres amoureuses,
Et tâchons d'épuiser
La Mort dans un baiser !

A PHILOXÈNE BOYER

David, tendre comme les femmes,
Dans un chant aux notes divines,
Pour faire soupirer deux âmes
Croise des rimes féminines.

La Volupté ravie embrase
Tout ce cantique des cantiques,
Et jamais si suave extase
Ne charma les odes antiques.

On dirait deux blanches colombes
Que les feux de l'amour meurtrissent,
Roucoulant au-dessus des tombes
Au mois où les roses fleurissent.

Si, comme toi, dans sa campagne
Où passe une voix enchantée,
J'avais vu la blonde Allemagne
Frémir sous la nuit argentée,

J'aimerais écrire un poème
Dans ce rhythme des cœurs fidèles,
Aussi doux que le mot : *Je t'aime*,
Et rempli de langueurs mortelles,

Et, comme dans une peinture
Où se lamente le génie,
Toutes les voix de la nature
Pleureraient dans ma symphonie.

A UN RICHE

Ma foi, vous avez bien raison,
Vous pour qui tout est floraison
Et violettes
Parfumant les pieds de vos lys,
De ne pas célébrer Phyllis
En odelettes.

Vous qui pouvez chaque matin,
Bercé par le flot de satin
Qui vous arrose,
Voir dans l'or de votre salon
Tomber les flèches d'Apollon,
Parlez en prose !

Mais pour nous qui, jusqu'à présent,
Soupons sous la treille, en causant
Avec la lune,
(Et c'est notre meilleur repas !)
Ami, ne nous enlevez pas
Notre fortune.

Dans les fleurs, près de frais bassins,
Nous nous couchons sur des coussins
Très-prosaïques,
La pourpre au dos, vous le savez !
Et dans des bains de stuc, pavés
De mosaïques.

Le col paré de nos présents,
De belles filles de seize ans
    Nous versent même
Avec le charme oriental,
Le vin du Rhin dans ton cristal,
    Sainte Bohême !

O nuits d'étoiles sous les cieux !
Jardins, nectar délicieux,
    Voûte sublime !
Nous les possédons en effet,
Mais, hélas ! ce beau monde est fait
    Avec la rime.

Sans elle et ses prismes fleuris,
Pour pouvoir chercher hors Paris
    L'eau murmurante
Qui court dans les gazons naissants,
Il nous faudrait bien quatre cents
    Ecus de rente !

Ou, je frissonne d'y penser !
Nous n'oserions pas nous passer
    La fantaisie
De perdre un quart d'heure aux genoux
De Cidalise. Ah ! laissez-nous
    La poésie !

CHANT SÉCULAIRE

NOTRE Eldorado,
Mes amis, enfin doit éclore :
Malgré mon bandeau,
Je vois une nouvelle aurore.
Aux cieux extasiés
Tout est pourpre et rosiers :
Voici l'heure, ô sainte colère !
De chanter le chant séculaire :
Les temps sont venus
Pour les dieux inconnus !

O sombres penseurs
Forts et seuls comme les grands chênes,
O vierges nos sœurs,
Tendres lys brisés par des chaînes !
Laissez le saint amour
Eclater au grand jour,
Car Vénus, la pâle captive,
A lavé son front dans l'eau vive :
Les temps sont venus
Pour les dieux inconnus !

Tout ce qu'on pleura,
Dévouement, liberté, génie,
Tout refleurira
Pour le règne de l'harmonie :
L'art sera dévoilé
Comme un ciel étoilé,

Et la Muse, pareille aux femmes,
Chantera pour toutes les âmes :
Les temps sont venus
Pour les dieux inconnus !

Je vois les doux vers
Rejaillir en strophes écloses,
Et des arbres verts
Un miel pur couler dans les roses.
Les Grâces vont pieds nus
Sur les monts chevelus,
Et leur pas dans les fleurs naissantes
Guide en chœur les vierges dansantes :
Les temps sont venus
Pour les dieux inconnus !

L'auguste Beauté
A quitté les bois de Cythère :
Son calme enchanté
Resplendit sur toute la terre,
Et le mal abattu
Sous ses pieds meurt vaincu.
Nous tenons sans honte et sans fièvres
L'Idéal vivant sous nos lèvres :
Les temps sont venus
Pour les dieux inconnus !

A ROGER DE BEAUVOIR

Ce temps est si sévère
Qu'on n'ose pas
Remplir deux fois son verre
Dans un repas,

Ni céder à l'ivresse
De son désir,
Ni chanter sa maîtresse
Et le plaisir !

On croit que pour paraître
Rempli d'orgueil,
Il est distingué d'être
Toujours en deuil !

Les topazes, la soie,
La pourpre et tout,
Ne font pas une joie
D'assez bon goût,

Et les bourgeois, que flatte
Un speech verbeux,
Ont peur de l'écarlate
Comme les bœufs !

O pauvres gens sans flamme,
Qui, par devoir,
Mettent, même à leur âme,
Un habit noir !

Qu'ils ne puissent plus boire
Sans déroger,
C'est bien fait pour leur gloire !
Mais, cher Roger,

Nous de qui le cœur aime
Un doux regard,
Admirons ce carême
Comme objet d'art,

Et restons à notre aise
Dans le soleil
Qu'a fait Paul Véronèse
Aux dieux pareil !

Sa lèvre nous embrase !
Que ces marchands
Gardent pour eux l'emphase,
Et nous les chants !

Tant que des gens moroses
Le ciel épris
Ne mettra pas aux roses
Un habit gris,

Tant qu'au dôme où scintillent
Les firmaments,
Parmi les saphirs brillent
Des diamants,

Tant qu'aux bois, où m'accueille
Un vert sentier,
Naîtront le chèvrefeuille
Et l'églantier,

Tant que sous les dentelles
    Daignent encor
Nous sourire les belles
    Aux cheveux d'or,

Tant que le vin de France
    Et les raisins
Porteront l'espérance
    A nos voisins,

Gardons la jeune Grâce
    Pour échanson,
Et chantons, comme Horace,
    Notre chanson!

Et vous que j'accompagne
    Jusqu'au mourir,
Versez-nous le champagne!
    Laissons courir

Avec l'or et la lie
    De sa liqueur,
L'inconstante folie
    Dans notre cœur.

Règne, Amour, sans entrave
    Et sans rival,
Et nous prendrons l'air grave
    Au carnaval!

LA VENDANGEUSE

Toi dont les cheveux doux et longs
Se déroulent en onde fière,
Comme les flots de ta rivière,
O belle fille de Châlons !
Penche ta tête parfumée,
Que je puisse, ô ma bien-aimée !
Voir baigné par ces cheveux blonds,
Ton riant profil de camée.

O fille d'un climat divin !
Tu naquis plus blanche qu'un cygne,
Et ton grand-père dans sa vigne
Mouilla ta lèvre avec du vin !
Aussi, lorsque la primevère
Triomphe du climat sévère,
Loin du monde vulgaire et vain,
Vers les cieux tu lèves ton verre !

Toute à l'instant qu'il faut saisir,
Tu mords, et d'une ardeur pareille,
Aux raisins gonflés de la treille,
Comme à la grappe du plaisir !
Et sur ta poitrine, où se noie
Une lumière ivre de joie,
Mûrissent les fruits du Désir
Comme une vendange qui ploie.

En tes veines, de toutes parts,
Bourguignonne aux tresses dorées,
Le sang des bacchantes sacrées
Bouillonne dans ton sang épars,
Et tu tiens tes idolâtries
De ces guerrières des féeries
Qui conduisaient les léopards
Avec des guirlandes fleuries !

Il fut ton aïeul, cet amant
De la chanson ivre et sauvage,
Menant sur son char de feuillage,
Par l'Attique, un troupeau charmant !
C'est pourquoi, danseuse étourdie,
Tu fais d'une main si hardie
Carillonner joyeusement
Les grelots de la Comédie !

O vendangeuse ! tu souris,
Embrassons-nous jusqu'à l'ivresse !
Buvons encore, ô ma maîtresse !
Déroule tes cheveux chéris
Sur ces raisins ; car, ô merveilles !
Tes tresses blondes sont pareilles
Au soleil qui les a mûris,
Et ta bouche aux grappes vermeilles.

A THÉOPHILE GAUTIER

Quand sa chasse est finie,
Le poète oiseleur
Manie
L'outil du ciseleur.

Car il faut qu'il meurtrisse,
Pour y graver son pur
Caprice,
Un métal au cœur dur.

Pas de travail commode !
Tu prétends, comme moi,
Que l'Ode
Garde sa vieille loi,

Et que, brillant et ferme,
Le beau Rhythme d'airain
Enferme
L'idée au front serein.

Les Strophes, nos esclaves,
Ont encore besoin
D'entraves
Pour regarder plus loin.

Les pieds blancs de ces reines
Portent le poids réel
Des chaînes,
Mais leurs yeux voient le ciel.

Et toi, qui nous enseignes
L'amour du vert laurier,
Tu daignes
Être un bon ouvrier.

A ODETTE

Odette, vos cheveux vermeils
Ont le jaune éclat des soleils
Parmi les moissons enchantées,
Et caressent en nappes d'or
Vos tempes, plus blanches encor
Que des étoiles argentées.

Quand l'Aurore rose à demi
Se joue et frissonne parmi
Les rayons de ce bel or pâle,
De douces et tristes lueurs
Eclairent de reflets rêveurs
Votre joue aux teintes d'opale.

Sur votre jeune front penché
L'étincelle d'un feu caché
Brille dans vos yeux clairs et sombres,
Et comme de tendres pistils,
Les bandeaux soyeux de vos cils
Vous caressent de grandes ombres.

Vos lèvres, déjà tout en fleur,
Ont l'harmonieuse pâleur

De la sensitive froissée,
Et ce lys que rien n'outragea,
Votre front, se courbe déjà
Sous l'orage de la pensée.

Vos regards sont si languissants
Qu'à votre petit cœur je sens
Saigner de secrètes blessures,
Et parfois dans vos yeux pensifs
Je crois voir s'amasser, captifs,
Tous les pleurs des amours futures.

Ah ! que ces pleurs silencieux
Ne coulent jamais de vos yeux !
Et ne voyez jamais éclore
Autour de vos cheveux flottants,
De nos saisons que le printemps
Et de notre jour que l'aurore !

Que rien n'emplisse de sanglots
Votre âme pareille à ces flots
Où Dieu lui-même se reflète !
Parlez aux cieux, aux champs, aux bois
Avec votre plus douce voix,
Soyez heureuse, chère Odette !

Dites aux bosquets de rosiers :
« Je veux que vous me le disiez
Comment vos fleurs s'épanouissent,
Et parmi de calmes amours
Je veux que ma vie et mes jours
Ainsi que vos roses fleurissent? »

A la source dont le flot clair
Boit le bleu transparent de l'air,
Dites : « Je veux, ô flots sans nombre,
Que mes jours coulent, comme vous,
Sur un chemin facile et doux,
A l'abri d'un feuillage sombre ! »

Au bel Ange qui suit vos pas :
« Je veux que ma route ici-bas
Ne soit qu'harmonie et sourires !
Tel dans l'oasis du désert
On entend parfois un concert
De voix humaines et de lyres. »

Tous écouteront votre vœu !
Vous parliez encore au bon Dieu
Hier dans les célestes féeries,
Et vous devez encor savoir
En quels mots se parlent au soir
Un ange et des roses fleuries.

A MICHEL CARRÉ

La fille du gai Thespis
Est tout endormie
Et penche son front de lys
Sur sa main blêmie.
Ses bacchantes aux doux yeux
Ne versent plus le vin vieux :
Assez de pleurs ! j'aime mieux
L'amour de ma mie.

On dit que nous triomphons !
O gaîté facile,
Où sont tes joyeux bouffons
Venus de Sicile ?
Les grands mots ont effrayé
Ce peuple au manteau rayé
Dont Molière a défrayé
La verve docile !

Mais ta Muse lace encor
A son pied d'albâtre
Le léger brodequin d'or
Qui sied au théâtre.
L'Amour est votre échanson,
Il rit à votre moisson :
Qu'il nous rende la chanson
Rieuse et folâtre !

Que la Comédie au moins
Ait son chant du cygne !
Ah ! sans prendre tant de soins
Pour paraître digne,
Son beau rire était si prompt !
Ami, sans lui faire affront,
Rien ne sied mieux à son front
Qu'un rameau de vigne.

A JULES DE PRÉMARAY

Lecteur, prompt à nous consoler,
Toi qui sais encore voler
Comme l'abeille, au miel attique,
Ton enthousiaste rumeur
Encourage le doux rimeur,
O voix émue et sympathique !

O mon ami, c'est déjà vieux !
Depuis dix ans les envieux,
Acharnés sur la même lime,
Ensanglantent leurs yeux ardents,
Et viennent se briser les dents
Contre l'acier pur de ma rime.

O Poésie! ange fatal!
Des fous marchent d'un pied brutal
A travers tes Edens splendides,
Comme, aux approches de la nuit,
Par les déserts de fleurs s'enfuit
Le troupeau des buffles stupides.

Mais croissez, pervenches et thym !
Comme ces lueurs du matin
Qu'enveloppent en vain des voiles,
O symboles de mes amours !
C'est vous seuls qui vivrez toujours,
Printemps, lauriers, chansons, étoiles !

LIVRE SIXIÈME

—

1848 — 1854

—

LE SANG DE LA COUPE

—

Pris sous la griffe des vautours,
Apaise tes sanglots, mon âme !
Vas-tu te plaindre d'une femme ?
Non ! je veux boire à ses amours !
Je boirai le vin et la lie,
O furie aux cheveux flottants !
Pour mieux pouvoir en même temps
Trouver la haine et la folie.

Dans mon verre entouré de fleurs
S'il tombe une larme brûlante,
Rassurez ma main chancelante,
Et faites-moi boire mes pleurs.
Assez de plaintes sérieuses
Quand le bourgogne a ruisselé,
Sang vermeil du raisin foulé
Par des bacchantes furieuses

Pour former la chaude liqueur,
Elles n'ont pas, dans leurs victoires,
Déchiré mieux les grappes noires
Qu'elle n'a déchiré mon cœur.
Amis, vous qui buvez en foule
Le poison de l'amour jaloux,
Mon cœur se brise, enivrez-vous,
Puisque la poésie en coule !

C'est dans ce calice profond
Que l'infidèle aimait à boire :
Puisqu'au fond reste sa mémoire,
Noble vin, cache m'en le fond !
J'y jetterai les rêveries
Et l'amour que j'avais jadis,
Comme autrefois ses mains de lys
Y jetaient des roses fleuries !

Et vous, mes yeux, que pour miroir
Prenait cette ingrate maîtresse,
Extasiez-vous dans l'ivresse
Pour lui cacher mon désespoir.
Ces lèvres, qu'elle a tant baisées,
Me trahiraient par leur pâleur ;
Je vais leur rendre leur couleur
Dans le sang des grappes brisées.

Je noierai dans ce flot divin
Le feu vivant qui me dévore.
Mais non ! Elle apparaît encore
Sous les douces pourpres du vin !
C'est elle que mon rêve enfante
Dans ce vin qui me semble amer,

Et cette coupe est une mer
D'où sort la Vénus triomphante.

LES SOUFFRANCES DE L'ARTISTE

Artiste foudroyé sans cesse, ô dompteur d'âmes,
Sagittaire à l'arc d'or, captif mélodieux,
Qui portes dans tes mains ton bagage de flammes
Et tes soleils volés autour du front des dieux !

Laisse toute espérance, éternelle victime,
Et ne querelle plus ton désespoir amer,
Puisque tu t'es chargé de remplir un abîme
Où tu verses en vain toute l'eau de la mer !

Va, tu peux y jeter les océans, poète,
Sans étouffer ses cris et son rire moqueur.
La curiosité de la foule inquiète,
Voilà le nom du gouffre où tu vides ton cœur !

Un mot domine seul ce murmure sauvage,
Mais ce mot, c'est le clou d'or et de diamant
Et l'anneau qui te rive à ton dur esclavage,
Ainsi que Prométhée à son rocher fumant.

Ce mot terrible, c'est : « Après? » Toutes tes veilles,
Donnes-les, et, plus fier qu'un archange impuni,
Pose sur Pélion des Ossas de merveilles !
Fais l'impossible, et trouve un corps à l'infini !

Gonfle de passions les figures d'argile !
Crée, anime, bâtis ! Jusques sous les cyprès
Dont l'ombre endormira ta dépouille fragile,
L'inexorable voix viendra crier : « Après ? »

Tu peux, par ton regard effrayant les désastres,
Dans l'espace que Dieu pour les siens fit exprès
Enchaîner comme lui des mondes et des astres :
« Après ? » dira le peuple insatiable, « après ? »

Tu peux faire fleurir tout le jardin des œuvres,
Et, bravant leur air sombre et pestilentiel,
Dessécher les marais où sifflent les couleuvres,
« Après ? » dira toujours le peuple. — Après ? O ciel !

Après ? Mais j'ai vaincu la forme et la lumière !
Mes yeux ont bu l'azur, et j'ai dans mon compas
Tenu la voûte immense ! O foule coutumière,
« Après ? après ? » dis-tu, ne te souviens-tu pas ?

Dans les noires forêts, sur les monts de la Thrace,
Par les pleurs de ma lyre enchantant leur courroux,
J'ai fait bondir d'amour et courir sur ma trace
Le tigre et la panthère et les grands lions roux.

Et les gazons touffus étoilés de pervenches,
Les feuillages pendants, les profondeurs des bois,
Les antres, les rochers et les cascades blanches
Au tomber de la nuit s'enivraient de ma voix !

O foule ! j'ai bravé l'horreur des flots funèbres
Sur la fragile barque, et, divin ouvrier,
J'ai navigué vers l'ombre et les pâles ténèbres,
En tenant dans mes mains un rameau de laurier !

Dans les cercles de flamme où frémissent leurs ailes,
Les âmes gémissaient d'avoir perdu l'amour,
Et, saisi de pitié pour leurs douleurs mortelles,
J'ai pleuré de tristesse en remontant au jour!

Peuple, j'ai combattu la guerrière à l'œil louche,
Et pour briser les dents de celle qui te mord,
Couvert de la toison d'une bête farouche,
J'ai lutté sur le sable avec la froide Mort.

Et lorsqu'enfin meurtrie, haletante et lassée,
Elle a demandé grâce en secouant ses fers,
J'ai repris dans ses bras la douce fiancée
Qu'elle emportait déjà vers la nuit des enfers.

Pour rendre l'ennemie encor plus odieuse,
C'est moi qui, de la lyre épandant les sanglots,
Ai fait sortir charmante et blonde et radieuse,
L'immortelle Beauté de l'écume des flots.

C'est moi qui, pour complaire à la terre charmée,
Ai conquis tout un monde avec un fruit vermeil;
Des femmes au sein nu composaient mon armée,
Et j'ai porté la vigne au pays du soleil.

O foule! né chétif dans le troupeau des hommes,
Pour brouter la verdure et ramasser des glands,
Moi qui ne vous semblais pas plus que nous ne sommes,
J'ai détaché les dieux de leurs gibets sanglants!

Dans une eau de cristal j'ai lavé leurs blessures!
Ils marchent maintenant libres sous le ciel bleu,
Portant la pourpre et l'or sur leurs belles chaussures,
Et le front couronné par les rayons du feu! »

Tel le poëte parle au passant toujours ivre,
Lorsque de son supplice on hâte les apprêts.
Il lui dit : « Vois ce sein ouvert qui t'a fait vivre ! »
Mais le passant lui crie encore : « Après ? » — Après !

Ecoute cependant, spectateur à l'œil vide !
Toi pour qui c'est trop peu, dans ton dédain jaloux,
De toucher sur ses pieds et sur son flanc livide
Le trou qu'a fait la lance et les traces des clous !

Lorsque le pélican ouvre sa chair vivante
Pour nourrir ses petits, et qu'ils mordent son flanc,
Avec une douceur dont l'homme s'épouvante
Il regarde leurs becs tout rouges de son sang.

Ecoute ! il tombe, heureux de voir tous ceux qu'il aime
Bien vivants par sa mort et bien rassasiés ;
Mais que penserait-il à cette heure suprême
En fermant vers le ciel ses yeux extasiés,

Quelle angoisse tordrait cette pure victime
Si lorsqu'elle agonise et qu'elle expire enfin,
Tout gonflés et repus de son cœur magnanime,
Ses petits lui disaient : « Nous avons encor faim ! »

LOUANGES D'ANTOINETTE

Toi qui rêvas parmi les lys,
Avec le sylphe et les wilis
Pour coryphées,
Et la rosée en diamants,
Un théâtre pour les amants
Et pour les fées !

Je sais, poète du roi Léar,
Une femme qui fait pâlir
Toutes les flammes
Dont ta noble main couronna
Juliette et Desdémona,
Ces blanches âmes !

Elle avait au front moins de fleurs,
Celle que, d'amour et de pleurs
Tout arrosée,
La lune rêveuse, en songeant,
Couronnait de rayons d'argent
Et de rosée.

Elle avait de moins doux regards,
Celle qui, les cheveux épars
Sur son épaule
Blanche comme un camélia,
À sa servante Emilia
Chantait *Le Saule !*

Il est moins agréable au ciel,
Cet ange qu'un chant immortel
Toujours caresse,
Cet inestimable joyau
Sur lequel pleure Olympio
Dans sa tristesse !

Et toi, mon maître, ô fier Ronsard,
Enthousiaste du doux art,
Amant d'Hélène,
Qui jadis nous émerveillais
Sur les roses et les œillets
De son haleine !

Celle que je chante en ces vers
T'eût donné, sous tes lauriers verts,
Plus de délire
Qu'il n'en fallut pour mettre au jour
Les cent filles de ton amour
Et de ta lyre.

Car cette maîtresse aux beaux yeux
Dans un poème harmonieux
N'est pas éclose,
Ni dans ton marbre, ô Phidias,
Ni dans les grands yeux de Diaz
Ivres de rose !

C'est une femme aux yeux plus doux,
Vivante, et qui peut, comme nous,
Dire : « Je t'aime, »
Mais qui sur son front sidéral
Porte le rhythme et l'idéal
Comme un poème.

Ce n'est pas un rêve charmant
Qu'il faudra pleurer en fermant
Quelque cher livre,
Et cet ange aux ongles d'onyx,
Plus beau que Laure et Béatrix,
On le sent vivre !

On entend, parmi le satin,
Battre son cœur sous son beau sein
Dans sa poitrine,
Les rossignols, pleins de doux chants,
Peuvent écouter dans les champs
Sa voix divine,

Et quand elle s'arrête au bois
Pour écouter sourdre les voix
De la nature,
A travers les arbres du parc,
Les naïades admirent l'arc
De sa ceinture !

Le soir, à cette heure de feu
Où se pâme sous le ciel bleu
La tubéreuse,
La Nuit humide de parfums
Se mire dans ses grands yeux bruns,
Tout amoureuse,

Et les extases du soleil
Emplissent les airs d'or vermeil
Et d'harmonies,
Quand les beaux châles d'Orient
Murmurent sur son cou riant
Leurs symphonies !

Car c'est pour orner ses beaux reins
Que le pays des dieux sereins
Aux mains fleuries
Semble dans un tissu changeant
Tramer avec l'or et l'argent
Les pierreries!

O beau songe ! sonnet vivant!
Calice entr'ouvert que le vent
Jamais ne fane!
Sa main blanche comme le lait
Passe à travers le bracelet
D'une sultane!

Je vois sous les pâles duvets
Ses veines couleur des bluets
Et des pervenches,
Ses ongles roses et polis,
Ses bras aussi blancs que les lys,
Ses mains plus blanches!

Et mon âme pleine et sans fond,
D'où parfois à mon œil profond
Monte une larme,
Partout attirée à la fois,
Demeure tremblante et sans voix
Sous tout ce charme!

Tels nous sentons, irrésolus,
De vivants désirs, qui n'ont plus
Rien de physique,
Couler en nous comme des flots
Avec le rhythme et les sanglots
De la musique.

LE JUGEMENT DE PARIS

I

Les Noces de Pélée.

LE CHŒUR

Sœurs du dieu de Claros, chantez en chœur. Les dieux
Pleins de joie, ont quitté l'Olympe radieux
Pour les grands monts de Thessalie.
Chantez en chœur les rois, les dieux et les héros !
Le jeune Dionyse avec le jeune Eros,
La joie avec l'amour s'allie.

ERIS

Délaissant la splendeur austère
Des sommets que baigne le jour,
L'Olympe descend sur la terre
Parmi les nymphes d'alentour.
Moi seule, sans que nul me voie,
J'écoute leurs longs cris de joie,
Et de rage mon front flamboie
Comme le leur brille d'amour.
O mon âme, foyer de haine !
Entr'ouvre-toi sans clameur vaine,
Et contre les cœurs purs déchaîne
Quelque insatiable vautour !

Tous sont venus unis pour une même fête,
Depuis Junon d'Argos, qui règne sur le faîte,
Jusqu'à la blanche Dioné.
Pallas contre la pourpre échange sa cuirasse,
Et l'ami de Gallus, Mars le guerrier de Thrace
Adoucit son front sillonné.

C'est qu'embrassant l'épouse à sa couche appelée,
Vaincu par un enfant, l'indomptable Pelée,
Le petit-fils du dieu des airs
Voit triompher Cypris de son dédain farouche,
Et dormira ce soir dans une même couche
Avec Thétis aux cheveux verts.

PELÉE, élevant sa coupe.

Je bois à l'antique Cybèle,
Aux enfants du vaste Uranus,
A Cyprigénie aux pieds nus,
A toute la troupe immortelle !

JUPITER.

Recevez mes suprêmes dons.
A toi, prince des Myrmidons,
Les combats que nous décidons ;
A toi Thétis, la mer rebelle,
Les cent filles de l'Océan,
Le pouvoir de mettre au néant
Les colères du flot géant...

ERIS, jetant la pomme d'or.

Et cette pomme à la plus belle !

LES DÉESSES, à Jupiter.

C'est à moi, c'est à moi d'avoir le fruit doré.
Sur ma tempe d'ivoire et mon bras adoré
La lumière rit et se joue.
L'or serre avec amour mes cheveux bien plantés,
Et la pourpre divine aux plis ensanglantés
N'a jamais fait pâlir ma joue.

L'enfant à l'arc lui-même loue
Mes cheveux touffus qu'il dénoue,
Mon teint harmonieux doucement coloré
Et mes pieds blancs qui sur le sable
Font une empreinte insaisissable.
C'est à moi, c'est à moi d'avoir le fruit doré.

CYPRIS.

Dans la nuit où le sang d'Uranus abhorré
Souilla l'Océan vaste,
Où Thétis dans ses bras, qu'en naissant j'honorai,
Me porta jeune et chaste,

Vers Cypre aux bords charmants, que baignent de grands flots,
J'abordai solitaire,
Et tu vis sous mes pas le doux printemps éclos
Quand je touchai la terre.

Tu vis dans ces beaux lieux embellis de mes dons,
Parmi les fleurs naissantes
Paraître le Désir et les deux Cupidons
Et les Grâces décentes.

Et tu me dis : « Leurs fronts sont semblables au tien :
Ne t'éloigne pas d'elles.
Sois déesse ! et reçois pour guide et pour soutien
Ces trois divins modèles.

La forme est ton empire, et tu conserveras
La ligne humble et féconde,
Et tu tordras sans cesse, en élevant les bras,
Tes cheveux sur le monde !

PALLAS.

O mon père, Cypris est née au sein de l'onde
Vierge de pas humains,
Mais moi, je m'élançai de ta tête profonde,
Un glaive dans les mains,

Et je t'aidai, pendant la guerre difficile
Contre les durs géants,
A les précipiter sous les monts de Sicile
Pleins de gouffres béants.

Seule, parmi mes sœurs de la guerre alarmées,
Tu sais ce que je vaux,
Et comme je contiens les phalanges armées
Et le frein des chevaux.

Quand le combat frémit, tu sais si je balance,
Ou si dans les sillons,
Les pieds sur les mourants, je verse avec ma lance
Le sang des bataillons.

Tu sais si chérissant ma science rigide,
Et ma virginité,

Je les préserve encor de mon horrible égide
Ainsi que ma beauté !

JUNON.

De nous tous les grands dieux, toi le plus redouté
Sur les célestes cimes,
Toi qui, sûr de la force et de l'impunité,
Accumules les crimes,

Jupiter ! oses-tu, sans donner leur essor
Aux suprêmes injures,
Hésiter à présent, et retourner encor
Le fer dans mes blessures ?

Moi reine des humains, moi du maître des dieux
Et la sœur et l'épouse,
Je subis des mépris qui font horreur aux cieux :
Mais, ô fureur jalouse !

Peut-être cependant qu'à la fin mon cœur las
Et ma rage obsédée
Trouveront le moyen de réduire Pallas
Comme Philommédée,

Celle qui le défend, et celle qui l'aida
Dans ses amours indignes,
Et qui mit dans sa voix, pour égarer Léda,
Le divin chant des cygnes !

JUPITER.

Au sommet de l'Ida, sous de pauvres habits,
Le fils d'un roi puissant fait paître ses brebis,

Et couché parmi l'herbe épaisse, au pied d'un hêtre,
Il enfle ses pipeaux ainsi qu'un dieu champêtre.

Tantôt par un regard il contient ses taureaux.
Tantôt, rêvant tout bas la gloire des héros,
Il écoute gémir les eaux du fleuve Anaure
Dont les flots argentés rendent un bruit sonore.

Il gravit les sommets dès que le jour a lui.
Hermès, fils de Maïa, tu vas voler vers lui,
Rapide, et franchissant les cieux à tire d'ailes,
Et tu lui rediras ces paroles fidèles :

« Pasteur aimé de Pan, ô Pâris, fils de roi!
Laisse là tes brebis et calme ton effroi.
De l'Olympe neigeux trois déesses sublimes
Ont pour ton jugement quitté les hautes cimes.

Pèse en tes mains les flots de leurs cheveux tremblants ;
Vois quel bras est plus pur et quels pieds sont plus blancs,
Et quel sein régulier tord avec plus de grâce
La tunique aux longs plis que le vent embarrasse.

Compare la blancheur des dents, et la façon
Dont les sourcils égaux, plantés à l'unisson,
S'arrondissent en arc, puis offre à la plus belle
Ce fruit d'or, qu'elle estime un prix bien doux pour elle.»

LE CHOEUR.

Comme le lait divin de l'antique Cybèle
Sur l'univers entier tombe de sa mamelle
Et va tout féconder au loin,
Ainsi le roi des dieux sur nous avec largesse

Répand dans ses discours sa féconde sagesse
Que nous recueillons avec soin.

La querelle à présent reste entre les trois reines.
Junon offre aux amours des splendeurs souveraines,
Pallas, belle comme les soirs,
A des regards d'azur dont nul cœur ne se sauve,
Et Cypris, secouant sa chevelure fauve,
Met des éclairs dans ses yeux noirs.

ERIS.

Ainsi que les magiciennes
Composent d'amères liqueurs
En poussant des clameurs obscènes,
Ainsi j'ai des poisons vainqueurs
Qui, sous cette main qui les mêle,
Coulent de ma rude mamelle,
Pleins de ma haine, ardents comme elle.
Ah ! je brave les dieux moqueurs
Quand je vois, malgré leurs outrages,
S'amasser de jalouses rages,
Et que j'ai longtemps dans les cœurs
Epanché mon cœur plein d'orages !

LE CHŒUR.

Muses, chantez en chœur les dieux et les héros !
Le jeune Dionyse avec le jeune Eros
La joie avec l'amour s'allie,
Thétis aux cheveux verts est épouse, et les dieux
Ont quitté sans regrets l'Olympe radieux
Pour les grands monts de Thessalie !

II

Les trois déesses, précédées par Mercure, traversent les airs dans des chars rayonnants.

LE CHOEUR, sur la terre.

Quelle clarté nouvelle illumine les cieux
Et force les enfants à baisser la paupière?
Des feux épanouis éblouissent nos yeux.
Jupiter est-il las de nos temples de pierre,
Et fait-il pour ses fils un temple de soleil ?
Les grands dieux ont-ils vu briller à leur réveil
Un astre né d'hier qui veut trouver sa route,
Et qu'il faudra nommer de quelque nouveau nom
Près des astres épars dans l'éternelle voûte ?
Est-ce un sanglant prodige ? ou la belle Junon
A-t-elle fait encore, en secouant ses voiles,
D'une goutte de lait un chœur dansant d'étoiles?

MERCURE.

Déesses ! pressez vos coursiers !
Il ne faut pas que vous laissiez
La nuit arriver la première.
Laissez fuir vos chars de lumière !
Si le plaisir a peu d'instants,
Les heures comptent les tristesses.
Pressez vos coursiers, ô déesses !
Les Heures ont courbé le Temps.
Laissez fuir vos chars éclatants !

CHOEUR DES HOMMES.

Ah ! ce feu n'est fatal qu'à la terre où nous sommes !
Quelques soient ces éclairs dont s'embrase le ciel,
Nous serons la victime, et la terre l'autel.
L'aube d'un jour fatal s'allume pour les hommes,
Car rien ne peut troubler l'Olympe radieux,
Et nous portons la joie et la haine des dieux.
La race d'Uranus frappe la race humaine.
Ainsi les cieux, par qui nous sommes éblouis,
Scintillèrent, vêtus de rayons inouïs,
Le matin de ce jour où le fils de Clymène,
Au milieu des clameurs de la terre en sanglots,
Funeste et foudroyé, s'abîma dans les flots.

JUNON.

Aglaïa, Thalie, Euphrosyne,
Vous qui savez donner le regard qui fascine,
S'il est vrai, sur l'Olympe aux ombrages dormants,
Qu'un jour je vous conçus dans des baisers charmants ;

Plus rapides cent fois que la flèche des Thraces
Qui vole avec des sifflements,
Tenez-vous par la main et volez sur mes traces,
O vous mes filles, vous les Grâces !

CHOEUR DES FEMMES.

Jadis, comme aujourd'hui, les cieux que nous voyons
Scintillèrent, brillants de pourpre et de rayons,
Et montrèrent aux yeux des splendeurs inconnues.
Les hommes étonnés se demandaient entre eux

Si la foudre aux cent voix se forgeait dans les nues,
Ou si, défaits après des combats désastreux,
D'autres Titans mouraient dans les flammes célestes.
Ce fut le jour, ô jour à jamais abhorré!
Où succombant, hélas ! à des conseils funestes,
La mère de Liber, sur son lit vénéré
Duquel, avant le jour, on avait vu descendre
Un dieu tout rayonnant, tomba réduite en cendre.

PALLAS.

Volez, ô mes coursiers sans frein,
Habitués au bruit des boucliers d'airain,
Vous qui, lorsque la Guerre éblouissait, confuse,
Ecrasiez sous vos pieds les artisans de ruse !

Brillez comme autrefois, armes que je suspends
A mon égide, et toi, Méduse,
Pour me faire plus belle emplis d'éclairs rampants
Tes cheveux qui sont des serpents !

LE CHŒUR.

Phébus a-t-il encore à quelque téméraire
Confié pour un jour son char d'or et d'onyx ?
A-t-il promis d'avance et juré par le Styx ?
D'autres nymphes en pleurs par un chant funéraire
Vont-elles consoler une autre ombre, et va-t-on
Voir tomber dans les flots un nouveau Phaëton ?
Pour une autre rivale aimante et préférée,
La déesse d'Argos, comme pour Sémélé,
A-t-elle empli de haine une feinte dorée ;
Et Jupiter, du haut de son nuage ailé,

Vient-il chercher encor parmi nos jeunes femmes
Une amante au grand cœur qui mourra dans les flammes?

MERCURE.

Déesses, pressez vos coursiers !
Plus vite que les blancs ramiers
Et que notre rose courrière,
Laissez fuir vos chars de lumière !
Ainsi que vos cœurs palpitants
Battent, redoublés de vitesses,
Pressez vos coursiers, ô déesses !
Avec l'Eurus et les autans
Laissez fuir vos chars éclatants !

CHŒUR DES FEMMES.

Quand Sémélé portait Bacchus dans ses entrailles,
Furieuse, et rêvant de promptes représailles,
Junon sentit la rage emplir son cœur jaloux.
Sur son lit solitaire elle versa des larmes,
Et par ces mots amers exhala son courroux :
« Quoi! ce n'est point assez d'avoir vu tous mes charmes
Haïs et dédaignés pour des baisers mortels!
Non contente à la fin d'outrager mes autels,
Et d'attirer à soi dans la nuit taciturne
L'amour de Jupiter qui fuit mes bras tremblants,
Ma rivale en reçoit un gage dans ses flancs!
Ne suis-je plus ta fille, implacable Saturne ? »

Elle dit. Aussitôt elle ride son front
Comme s'il eût des ans subi le rude affront.

De rares cheveux gris elle ombrage sa tempe,
Et fuit vers Sémélé dans un nuage d'or.
Sérieuse, courbée, et portant une lampe,
Parlant à mots comptés d'une voix ferme encor,
Elle avait tout l'aspect de la sage nourrice
Qui pòrta dans ses bras la fille de Cadmus.
« Hélas ! dit-elle, enfant, redoute un artifice.
Ton âme sans détour en croit tes sens émus.
Bien souvent un mortel, le mensonge à la bouche,
Est monté comme dieu sur une chaste couche.

Si l'amant de tes nuits est le dieu des humains,
Qu'il vienne à toi, brillant des clartés qu'il étale
Aux genoux dédaigneux de Junon ta rivale,
Ceint d'éclairs et terrible, avec la foudre aux mains. »
Ce discours éveilla l'orgueil de la Thébaine.
En flattant de la main ses longs cheveux d'ébène,
Jupiter se lia par un fatal serment.
Et quand, rouge d'éclairs, il vint, céleste amant,
Adorer, comme aux cieux, les genoux d'une femme,
La mortelle, livrée à ses destins écrits,
Sentit son fol espoir expirer dans les flammes
Et sa vie à l'Orcus fuir avec de grands cris.

CYPRIS.

Au-dessus des mers et des syrtes,
De Cypre bien-aimée, où fleurissent les myrtes,
Venez, et fendez l'air de votre vol tremblant,
O colombes d'amour dont le plumage est blanc !

Et vous aussi, venez, mes fils aux blondes ailes,
Que le cœur cherche en se troublant !

Pour le berger qui vaut tous les amants rebelles
Rendez-moi belle entre les belles !

CHOEUR DES HOMMES.

Le cœur saignant encor des mépris d'Epaphus,
L'orgueilleux Phaëton, sans crainte d'un refus,
Alla, par les conseils de Clymène sa mère,
Jusques aux palais d'or de Phébus-Apollon.
Le dieu lui confia, malgré sa crainte amère,
Son char, et ses coursiers qu'envierait l'aquilon.
Et, dès qu'à l'Orient s'enfuirent les étoiles,
Que, dans les vastes cieux, de sa beauté surpris,
L'Aurore, rougissant de paraître sans voiles,
Montra son front semblable à des rosiers fleuris,
Le mortel, ignorant où l'entraînaient ses fraudes,
Monta le char divin constellé d'émeraudes.

Bientôt, habitués à de plus fortes mains,
Les coursiers du soleil s'écartent de la route.
Phaëton, étranger aux célestes chemins,
Tressaille, et de terreur son âme s'emplit toute.
Il voit les monts s'ouvrir, les fleuves se sécher,
Les forêts devenir un immense bûcher,
Et comme des flambeaux se consumer les astres.
Alors, la Terre énorme, en proie à ces désastres,
Supplia Jupiter dans les cieux étoilés,
Déplorable, et montrant sa tête flamboyante,
Son vaste sein tari, ses grands cheveux brûlés,
Et ses os de rocher fondus en lave ardente.

Sa plainte désolée indigna Jupiter
Et la foudre tomba des sommets de l'éther.

Laissant derrière lui des sillons de lumière,
Phaëton s'abîma dans le vaste Eridan.
Telle du vaste azur tombe au gouffre océan
Une étoile, ravie à sa splendeur première.
Sur un lit de roseaux le cadavre meurtri
Fut lavé par les mains des tristes Héliades
Avec les eaux du ciel et les pleurs des Hyades.
Phébus en fut ému ; de leur front tout flétri
Des rameaux verdoyants jaillirent avec force
Et leur sein virginal s'environna d'écorce.

MERCURE.

Déesses, pressez vos coursiers !
Comme la flamme des trépieds
Que le vent torde leur crinière !
Laissez fuir vos chars de lumière !
Qu'ils soient comme les feux ardents,
Frères des foudres vengeresses.
Pressez vos coursiers ô déesses.
Comme la flamme aux mille dents
Laissez fuir vos chars éclatants !

LE CHŒUR.

D'une goutte de lait un chœur dansant d'étoiles
Est-il sorti superbe et la couronne au front,
Comme lorsque Junon, secouant ses grands voiles,
Argenta ce chemin que tous les dieux suivront,
Et fit, en épanchant ses mamelles sacrées,
Des mers de diamant dans les mers azurées ?
On dirait que les dieux, retirés dans leurs camps,
Se sont fait un rempart avec mille volcans.

Pourtant sur leurs autels ceints de fleurs et de lierre,
Le sang versé ruisselle avec des vers pieux.
Quelle clarté nouvelle illumine les cieux
Et force les enfants à baisser la paupière?

III

Les nymphes et les naïades du fleuve entourent Pâris endormi sur le mont Ida.

CHOEUR DES NYMPHES ET DES NAIADES.

Sommeille, ô bel enfant, et que le dieu voilé
Egare tes yeux bleus dans un rêve étoilé!
Vêtu d'un sombre azur, comme le ciel nocturne,
Qu'il verse autour de toi les trésors de son urne,
Et te fasse entrevoir sur ces coteaux penchants
L'Olympe, débordé de lumière et de chants.
Dors, car pour contempler ton sommeil au front pâle,
J'ai quitté les fraîcheurs de mon onde natale,
Et renoncé, tandis que le jour brille encor,
A tresser mes cheveux pareils au sable d'or.
Car la nymphe du fleuve et des grottes profondes
T'aime avant les grands bois et la fraîcheur des ondes.

Lorsque ta mère Hécube, avec un doux espoir,
Te portait dans son sein, un songe lui fit voir
Un flambeau sortir d'elle et mettre en feu l'Asie.
Et, sitôt que du jour tu goûtas l'ambroisie,
Tu fus dans ces grands bois, par tes frères jaloux,
Exposé sans défense aux morsures des loups.
Mais moi, dans ma pitié, sur des tapis de mousse
J'ai recueilli d'abord ton enfance humble et douce,

Et plus tard, quand cherchant l'ombre pleine d'appas,
Tu menas en ce lieu tes troupeaux, sur tes pas
J'ai, la robe flottante et le front ceint de lierre,
Conduit sous ces grands bois ma danse régulière.

Puisque je veille ainsi, comme sur des trésors,
Sur ta calme beauté, dors, ô bel enfant! dors,
Que le vague Morphée en songe t'émerveille!
Mais sa paupière s'ouvre, ô mes sœurs! il s'éveille :
Comme au sortir d'un rêve, il pâlit, et ses yeux
Levés languissamment vers l'abîme des cieux,
Semblent y contempler des formes inconnues...
Quels chars éblouissants sortent du sein des nues?
Quelles divinités quittent le ciel serein?
C'est l'altière Junon, Pallas au cœur d'airain,
Dont le lourd bouclier brille parmi les ombres,
Et Cypris aux yeux noirs, amante des nuits sombres.

PARIS.

Mes sœurs, vous qui dansez au fond des bois épais,
Ou qui cherchez dans l'ombre une amoureuse paix,
Cependant que les flots que votre voix étonne,
Se plaignent aux rochers dans un chant monotone,
Fuyez au bois! fuyez sous les ruisseaux d'argent!
Moi, sur le bord du fleuve, en berger diligent,
J'assemble les troupeaux de brebis et de chèvres
Charmés par les doux chants qui coulent de vos lèvres
Parmi l'herbe des prés où je les ai conduits.
Car les dieux n'aiment pas que nos regards, séduits
Par les rayons brûlants dont leur couronne est ceinte,
Affrontent leurs regards et leur majesté sainte!

MERCURE.

Pasteur aimé de Pan, ô Pâris, fils de roi !
Laisse là tes brebis et calme ton effroi.
De l'Olympe neigeux trois déesses sublimes
Ont pour ton jugement quitté les hautes cimes.
Pèse en tes mains les flots de leurs cheveux tremblants;
Vois quel bras est plus pur et quels pieds sont plus blancs,
Et quel sein régulier tord avec plus de grâce
La tunique aux longs plis que le vent embarrasse.
Compare la blancheur des dents, et la façon
Dont les sourcils égaux, plantés à l'unisson,
S'arrondissent en arc, puis offre à la plus belle
Ce fruit d'or, qu'elle estime un prix bien doux pour elle.

JUNON.

Fils de Priam, approche et viens à mon côté.
Si tu m'offres le prix qu'on garde à la beauté,
Avec tous les trésors dont l'homme s'extasie
Je puis mettre à tes pieds les trônes de l'Asie.
Règne. Après les grands dieux on adore les rois,
Car, affranchis comme eux de la pudeur des lois,
Ils savent le secret des plus humbles retraites,
Et trouvent pour leurs vœux toutes les amours prêtes.
La pourpre sur l'épaule et la couronne au front
Dérobent aux regards le sang comme l'affront,
Et les mortels troublés ne contemplent qu'en rêve
Ceux dont le sceptre d'or commande au fer du glaive !

PALLAS.

Fou qui pouvant prétendre à de riches butins,
S'endormirait stupide au milieu des festins !

Mais moi, loin de t'offrir la pourpre, à tort vantée,
Qu'un ennemi mourant n'a pas ensanglantée,
Vain effroi du vulgaire et des jeunes taureaux,
Je te rendrai l'égal des plus vaillants héros.
Dans les champs de bataille, horreur des pâles veuves,
Où le sang débordé teint de rouge les fleuves,
Sur les fronts les plus hauts j'alourdirai ton bras,
J'endurcirai ton cœur, et tu t'enivreras
Des clairons pleins de cris, des poudreuses mêlées
Et du tressaillement des foules écroulées !

CYPRIS.

Tombez, voiles jaloux ! Vois les trésors épars
Dont j'ose sans rougir enivrer tes regards.
Admire mes cheveux d'or pur, mon corps d'ivoire
Où parmi les blancheurs tressaille une ombre noire.
Qu'ai-je à faire du sceptre et des lourds boucliers ?
Ces charmes tant chéris, si souvent suppliés,
Sont des boucliers sûrs et de paisibles armes.
En échange du prix qui cause tant d'alarmes,
La fille que Léda conçut près des flots bleus
Dans les embrassements d'un cygne harmonieux,
Livrera sans colère à ton amour fidèle
Son corps charmant, semblable au mien.

Pâris laisse tomber la pomme aux pieds de Cypris.

PARIS.

A la plus belle !

CYPRIS.

Déesses au cœur fier, habiles au mépris,
Céderez-vous enfin la victoire à Cypris ?
C'est toi qui sur l'Olympe où l'on cherche leurs traces,
Junon ! dans des baisers charmants conçus les Grâces,
Et qui les enfantas dans de grandes douleurs.
Le sang pur de ta veine a coulé dans les leurs,
Tu leur ouvres tes bras, et tu verses sur elles
L'intarissable flot des bontés maternelles.
Tu les as fait monter au Parnasse divin
Près des Muses leurs sœurs, et pourtant, c'est en vain
Que, sur le roc sonore où les guide Euphrosyne,
Tu leur as demandé le regard qui fascine.

Et toi, qui des combats affrontes les hasards,
A quoi donc t'ont servi tes coursiers et tes dards?
Ton front, que l'homme craint plus qu'il ne le révère,
N'a pas été lavé par des baisers de mère ;
C'est par une blessure où s'empourpra le fer
Que pâle, tu sortis du front de Jupiter,
Et jamais un amant, à l'aurore naissante,
N'a tordu tes cheveux dans sa main frémissante.
Il faut que ton orgueil descende à l'avouer :
Les hommes en retour dédaignent de louer
Celles qui par fierté renoncent à la grâce
De leur sexe enchanteur, et portent la cuirasse.

Mais celle qui chérit mes mystères vantés,
Je lui donne le sens des sages voluptés.
Elle boit à ma coupe, et sur toute la terre,
Apprend, comme aux bosquets de Cypre et de Cythère,

Où j'emplis de soupirs les ombrages discrets.
Tout ce que ma ceinture enferme de secrets!
Et maintenant venez, mes fils aux blondes ailes,
Et vous dont le plumage est blanc, mes colombelles!
Fuyons les cris de rage et les espoirs déçus !
Fendez le sein des airs, et volez au-dessus
Des bois profonds, des mers, des rochers et des syrtes
Vers Cypre bien-aimée, où fleurissent les myrtes !

PALLAS.

O durs affronts, tombés dans des cœurs immortels!
Qui désormais voudra, sur nos tristes autels,
Pour attirer à soi des regards plus propices,
Faire couler à flots le sang des sacrifices?
O Junon ! pour guérir notre cœur ulcéré,
Viens! dépouillons l'éclat de notre front sacré,
Cherchons l'ombre et le bruit, les promptes funérailles,
Les champs tièdes encor de récentes batailles,
Où, privés pour jamais du calme des tombeaux,
Les héros mutilés râlent, où les corbeaux,
Sombres comme l'Erèbe ou comme nos pensées,
Planent sinistrement en légions pressées!

Les déesses, précédées par Mercure, s'envolent sur leurs chars.

LE CHŒUR.

C'est moi, fils de Priam, qui parmi ces grands bois
Ai doucement, aux sons cadencés de ma voix,
Guidé tes premiers pas sur l'herbe, et quand naguère
Tu parus dans les jeux parmi les gens de guerre,

Tu vainquis même Hector, qui de tous tes rivaux
Était le plus habile à dompter les chevaux.
Maintenant, pour juger des déesses en larmes
Tu parais, et chacune est sensible à tes charmes.
Tel fut ce bel enfant que je ne verrai plus,
Ganymède, enlevé sur ces monts chevelus,
Ou tel vint dans Naxos, plein d'une tendre flamme,
Le jeune Dionyse au visage de femme.

PARIS.

O mon Hélène ! Hélène est semblable à Cypris !
O flots silencieux, de vos rives épris !
O mers, ô bois profonds ! leurs cheveux clairs et sombres
Sont, comme vous, baignés de lumières et d'ombres.
O nuit voilée, en pleurs pour Phébus qui s'enfuit !
Torrents échevelés qui roulez dans la nuit !
O neiges des hauteurs ! Temples au front d'ivoire !
Tels brillent leurs pieds blancs et leur prunelle noire.
Nymphes qui sur moi seul attachez vos regards,
Oh ! qui m'emportera vers Hélène ? Quels chars ?
Quelles mers ? Quels zéphyrs, amants des cieux d'étoiles ?
Quels rapides vaisseaux, ailés de blanches voiles ?

LE CHOEUR.

Que les arbres noueux, épargnés par les ans,
Tombent sous la cognée et les marteaux pesants !
Qu'avec des bruits pareils à la voix des tonnerres,
Roulent déracinés les chênes centenaires !
Que la dryade en pleurs torde ses bras tremblants
Et saigne autour de toi la sève de ses flancs !

Quand le flot frémira sous tes légers navires,
Moi-même, abandonnant mes cheveux aux zéphyres,
Je viendrai de ta route écarter les dangers
Et pousser de mes mains tes navires légers.
Thétis en me voyant apaisera ses ondes,
Et rira de me voir sous ses grottes profondes.

En quittant le rivage où régna Dardanus,
Où, roulant ses flots purs vainement retenus,
L'Ismare dans la mer jette une onde affligée,
Gagne la mer de Thrace, où le cap de Pangée
A l'ombre des palmiers montre, couvert de lys,
Le mausolée où dort la sensible Phyllis,
Autour de son tombeau, tu reverras l'enceinte
Où, fatiguant les airs d'une inutile plainte,
Elle appela neuf fois son jeune époux absent.
Sous les arbres en fleurs, son spectre pâlissant
Le cherche encor parfois au milieu des arènes
Et revient l'appeler pendant les nuits sereines.

Tu verras l'Achaïe et ses riches cités,
La superbe Mycène et Phthie aux chants vantés,
Que la limpide mer baigne comme une amante.
Dès qu'à tes yeux fuiront les prés de l'Erymanthe,
Sparte t'apparaîtra, Sparte où tendent tes vœux,
Où les vierges, mes sœurs, dénouant leurs cheveux,
Aux bords de l'Eurotas cueillent le laurier-rose.
C'est là qu'abandonnée à des chagrins sans cause,
Hélène, les cheveux épars sur son sein nu,
Attend sans le savoir son amant inconnu,
Et, dans ses longues nuits aux souffrances sans trèves,
Etreint de ses deux bras les fantômes des rêves

LA TOISON D'OR

A Antoinette

I

Je vois au grand soleil tes cheveux insolents
Rayonner et frémir, dignes d'un chant lyrique.
Jaunes comme l'arc d'or de la nymphe homérique,
Ils courent sur ton sein par de hardis élans

Et l'ivoire qui mord leurs anneaux ruisselants,
Avant de contenir cette extase féerique
Arrêterait plutôt les fleuves d'Amérique
Où la neige des monts pleure depuis mille ans.

C'est qu'ils sont amoureux de tes beautés secrètes
Et, pour les caresser dans leurs roses retraites
Descendent sur tes reins en flots impétueux.

Pareille aux plis épars de la pourpre qui saigne,
Pour venir embrasser ton corps voluptueux
Leur onde se dérobe aux baisers de ton peigne.

II

Tel brille un vin de flamme à travers sa prison,
Tels rayonnent, vainqueurs des nuages moroses,
Dans les cieux empourprés à ces métamorphoses,
Les jardins du soleil en pleine floraison ;

Telle, cette ondoyante et soyeuse toison
S'étale fièrement sur des bosquets de roses,
Et, pour cacher l'Amour en leurs apothéoses,
Les topazes et l'or y brillent à foison.

S'il eût peint avant moi cette riche crinière,
Rubens, illuminant de clartés l'atmosphère,
En eût fait à l'entour un splendide foyer.

Et, jaloux des lueurs de cette chevelure,
Les sculpteurs de l'Attique eussent fait flamboyer
Le marbre de Paros avec de la dorure.

III

Déroule tes cheveux, divins comme ta voix !
Leurs cheveux étaient blonds, quand les filles de l'Onde,
Les Grâces sans ceinture et les nymphes des bois
Dansaient en s'embrassant dans la forêt profonde.

Mais ces bandeaux, pareils aux ornements des rois,
Chaque jour à présent disparaissent du monde,
Et sans doute, ô ma sœur, pour la dernière fois
J'ai sur ton front charmant baisé la beauté blonde.

Lorsqu'Orphée, envieux de ce rare trésor,
Partit pour enlever l'antique toison d'or,
Pour la chanter ensuite il emporta sa lyre.

J'ai comme le héros accompli mon dessein,
O nymphe, et maintenant, vaincu par mon délire,
Je célèbre cet or, parure de ton sein.

IV

Ainsi tu revivras dans mes épithalames
Avec tes grands cheveux qui baisent ton orteil,
Et les astres, avec d'harmonieuses gammes,
Diront ce diadème à leurs rayons pareil.

Pour t'embellir parmi mes figures de femmes,
J'ai volé dans l'azur les feux du ciel vermeil,
Et, pour dorer ton front de lumière et de flammes,
J'ai pris dans mes deux mains les couchers du soleil.

Car, messager céleste aux yeux remplis d'étoiles,
Je n'ai pas fait fleurir mon rêve sur les toiles,
Ni dans l'airain sacré, ni sur les marbres blancs.

Mais, plus heureux, je tiens cette lyre de l'ode
Qui brave mille hivers, et cache dans ses flancs
Le grand art de Sapho, d'Orphée et d'Hésiode.

AMAZONE NUE

A Jean Feuchères

Amazone aux reins forts, solide centauresse,
Tu tiens par les cheveux, sans mors et sans lien,
Ton cheval de titan, monstre thessalien,
Et ta cuisse d'acier le terrasse et le presse.

On voit voler au vent sa crinière et ta tresse.
Le superbe coursier t'obéit comme un chien,
Et rien n'arrêterait dans son calme païen
Ton corps, bâti de rocs comme une forteresse.

Franchissant d'un seul bond les antres effrayés,
Vous frappez du sabot, dans les bois non frayés,
Les pâtres chevelus et les troupeaux qui bêlent.

Toi, nymphe, sans tunique, et ton cheval sans mors,
Vos flancs restent collés et vos croupes se mêlent,
Solide centauresse, amazone aux reins forts !

PASIPHAÉ

Ainsi Pasiphaé, la fille du Soleil,
Cachant dans sa poitrine une fureur secrète,
Poursuivait à grands cris parmi les monts de Crète
Un taureau monstrueux au poil roux et vermeil,

Puis, sur un roc géant, au Caucase pareil,
Lasse de le chercher de retraite en retraite,
Le trouvait endormi sur quelque noire crête,
Et, les seins palpitants, contemplait son sommeil;

Ainsi notre âme en feu, qui sous le désir saigne,
Dans son vol haletant de vertige, dédaigne
Les abris verdoyants, les sources de cristal,

Et, fuyant du vrai beau la source savoureuse,
Poursuit dans les déserts du sauvage Idéal
Quelque monstre effrayant dont elle est amoureuse.

HÉRODIADE

Ses yeux sont transparents comme l'eau du Jourdain.
Elle a de lourds colliers et des pendants d'oreilles ;
Elle est plus douce à voir que le raisin des treilles
Et la rose des bois a peur de son dédain.

Elle rit et folâtre avec un air badin,
Laissant de sa jeunesse éclater les merveilles.
Sa lèvre est écarlate et ses dents sont pareilles
Pour la blancheur, aux lys orgueilleux du jardin.

Voyez-la, voyez-la venir, la jeune reine !
Un petit page noir tient sa robe, qui traîne
En flots voluptueux le long du corridor.

Sur ses doigts le rubis, le saphir, l'améthyste
Font resplendir leurs feux charmants : dans un plat d'or
Elle porte le chef sanglant de Jean-Baptiste.

OMPHALE

A Charles Voillemot

Calme et foulant son lit d'ivoire, dont le seuil
Orné d'or, sous les plis de la pourpre étincelle,
La lydienne rit de sa bouche infidèle
Aux princes de l'Asie, et leur fait bon accueil.

Une massue, espoir des Cyclades en deuil,
Sur un tapis splendide est posée auprès d'elle.
L'idole radieuse, et fière d'être belle,
De ses doigts enfantins y touche avec orgueil.

Sur son épaule blonde, amoureuse, embaumée,
Flotte la grande peau du lion de Némée,
Dont l'ongle impérieux lui tombe entre les seins.

Son cœur bat de plaisir sous l'horrible dépouille
Humide et noire encor du sang des assassins.
Hercule est à ses pieds et file une quenouille.

LA THESSALIE

A Auguste Préault

O Thessalie, il est dans les monts pittoresques
De noirs vallons, jonchés de laves et de rocs,
Que l'éclair, et la foudre en ses terribles chocs
A peints de pourpre et d'or, comme de grandes fresques.

Là, tordue et brisée en cent poses grotesques
Et laissant la tempête éparpiller ses blocs,
La Terre, que jamais ne déchirent les socs,
Succomba sous l'effort des Titans gigantesques.

Un granit, que jamais l'ouragan n'a ployé,
Étale seul ses flancs et son front foudroyé
Et mesure les cieux de son œil de colosse.

O statuaire ! ainsi l'artiste à l'œil de feu,
Les pieds sur le volcan et sur sa gueule atroce,
D'un regard assuré plonge dans le ciel bleu.

Non, non, je n'aime plus ces amantes de pierre,
Ces nymphes aux beaux reins, filles de Phidias,
Qui peuvent étouffer des tigres dans leurs bras
Et n'ont pas de regard sous leur rude paupière.

Ce que j'aime à présent, ô beauté jeune et fière !
C'est votre front plus pur que les camélias,
Et vos cheveux touffus, qui sur les blancs damas
Éparpillent à flots des bouquets de lumière.

Ce sont vos divins pleurs, vos rires triomphants,
Votre lèvre pareille aux lèvres des enfants,
Et vos regards plus doux que les doux clairs de lune.

Et vous, pardonnez-moi, déesses des héros,
De ne plus vous chanter, alors qu'il en est une
Qui surpasse en blancheur vos marbres de Paros !

LES AFFRES DE L'AMOUR

Parfois dans votre esprit, où cent rêves diffus
Peuplent de visions la pensée alourdie,
Comme dans la nuit noire un éclair d'incendie
Vous voyez l'idéal à travers ses refus.

Comme une aurore en feu perce les bois touffus,
Vous entendrez bientôt dans votre âme agrandie
Sortir une superbe et pure mélodie
De ce murmure vague et de ces bruits confus.

Nés au bruit des sanglots et des cris d'une femme,
Ne nous étonnons pas de tout ce que notre âme
A de tressaillements pour enfanter l'amour.

Il est un arbre épars dont la fleur solitaire
Met cent ans à fleurir et ne dure qu'un jour :
Elle éclate en s'ouvrant comme un coup de tonnerre.

LA NUIT

A cette heure où les cœurs, d'amour rassasiés,
Flottent dans le sommeil comme de blanches voiles,
Entends-tu sur les bords de ce lac plein d'étoiles
Chanter les rossignols aux suaves gosiers ?

Sans doute, soulevant les flots extasiés
De tes cheveux touffus et de tes derniers voiles,
Les coussins moelleux, les draps aux fines toiles
Baisent ton sein, fleuri comme un bois de rosiers ?

Vois-tu, du fond de l'ombre où pleurent tes pensées,
Fuir les fantômes blancs des pâles délaissées,
Moins pâles de la mort que de leur désespoir ?

Ou, peut-être, énervée, amoureuse et farouche,
Pieds nus sur le tapis, tu cours à ton miroir
Et des ruisseaux de pleurs coulent jusqu'à ta bouche.

LA PROPHÉTIE DE CALCHAS

Au comte Alfred de Vigny

I

Cependant que les Grecs assemblés devant Troie
Buvaient à ses trésors de festin en festin,
Et, les regards fixés sur cette riche proie,
Vivaient joyeusement dans l'espoir du butin ;

Tous les soldats, couchés dans les herbes par troupes,
Tenaient de gais propos, ou vidant tour à tour
La cruche ruisselante et remplissant les coupes,
Entonnaient en riant quelque chanson d'amour.

Les uns, près de la mer pleine de doux murmures,
Epiaient les tritons et les filles des flots,
Et d'autres, au soleil, fourbissaient les armures,
Les casques sans panache et les lourds javelots.

« Bientôt, s'écriaient-ils, orgueilleuse Pergame,
Tes guerriers tomberont sous le glaive mortel,
Et le rouge incendie, avec ses dents de flamme
Mordra tes mille tours qui montent jusqu'au ciel.

Nous fondrons sur tes murs comme le vent d'orage,
Enivrés au galop des coursiers triomphants,
Et rien n'arrêtera notre jalouse rage,
Ni les femmes en pleurs, ni les jeunes enfants.

La ville de Neptune et toute la Phrygie
Sera comme un palais ceint de rideaux vermeils,
Où pour nous éclairer dans une longue orgie,
Les dômes flamboyants serviront de soleils.

Nous tuerons tes grands bœufs pareils à des colosses,
Et tes moutons de neige et tes boucs aux beaux fronts,
Et nous laisserons prendre aux animaux féroces
Le reste des festins que nous dédaignerons.

Les riches vêtements et les tapisseries,
Ouvrages merveilleux d'ouvriers sans rivaux,
Où l'or de toutes parts éclate en broderies,
Nous les étalerons sous les pieds des chevaux.

Ta pourpre couvrira le fer de nos cuirasses,
Et dans tes coupes d'or nous boirons tes doux vins.
Nos valets, prodiguant l'insulte et les menaces,
Forceront à chanter les poëtes divins.

Les filles de tes rois et tes blondes prêtresses,
Et tes pasteurs, charmants comme le jeune Eros,
Les cheveux sur leurs seins échevelés en tresses,
Laveront nos bras nus teints du sang des héros.

Ces vierges de Diane, à tout amour rebelles,
Sous la tente des camps dormiront dans nos bras ;
Les princes et les chefs garderont les plus belles,
Et le reste sera le jouet des soldats.

Alors tu pleureras ton aveugle démence.
Tes rochers et tes mers pousseront des sanglots ;
La Désolation, ainsi qu'une aile immense,
Planera dans la nuit sur tes champs et tes flots.

Tes rois, réfugiés dans les cavernes closes,
Aux plus vils animaux disputeront des glands,
Et les fleuves d'azur, bordés de lauriers-roses,
Rouleront tes débris avec leurs flots sanglants !

Buvant à la fontaine et dormant sous les branches,
Et réservés peut-être à de plus durs exils,
Tes chefs, dont l'or ceignait les chevelures blanches,
Fuiront dans les forêts, couverts de haillons vils!

Et si parfois encor se souvenant du trône
Dans un pays lointain sans palais et sans lois,
Pour obtenir de lui quelque chétive aumône,
Ils disent au passant : Jadis nous étions rois :

Les enfants aux pieds nus, courant sur le passage
De ces hommes pareils aux spectres des tombeaux,
Leur jetteront alors de la boue au visage
Et viendront déchirer leurs habits par lambeaux.

Tes dieux même, parmi les champs que tu contemples,
Pleureront, l'œil perdu dans les grands horizons,
Et nous fondrons l'argent des autels et des temples
Pour orner, au retour, le seuil de nos maisons. »

II

C'est ainsi que les Grecs aux flottantes crinières,
Parmi les dons de Flore et du riant Bacchus,
Charmaient l'ennui du camp par des chansons guerrières,
Et, d'avance, insultaient aux larmes des vaincus.

Mais cependant Calchas, qui lit dans les pensées,
Leur rappelait ainsi par sa lyre et ses vers
La vénération des Muses délaissées
Et le respect des dieux, maîtres de l'univers :

« O Grecs, leur disait-il, vos lances invincibles
Renversent d'un seul coup les bataillons épars,
Et, par l'ordre des dieux, des Chimères horribles
Combattent avec vous sur le devant des chars.

Tels les bruyants troupeaux des jeunes centauresses
Font bouillonner d'horreur les flots des lacs fumants,
Vous traînez après vous les fureurs vengeresses
Et le cortége affreux des épouvantements.

Tels, quand l'ardent soleil les couvre de brûlures,
Courbés sur les prés verts, les faucheurs en haillons
Avec le pâle acier tranchent leurs chevelures,
Vos glaives éblouis fauchent les bataillons.

Grâce à votre valeur dans les enfers vantée,
Ce sont partout des morts broyés par des essieux.
La prunelle du jour contemple, épouvantée,
Tout ce sang répandu qui hurle vers les cieux.

Et de vos ennemis exterminant le reste,
Nourrice du Ténare, effroi des nations,
Quand vous êtes passés, la Famine ou la Peste
Vomit derrière vous des imprécations.

Donc, engraissez les champs d'hécatombes humaines !
Soyez comme les loups au milieu d'un bercail !
Que le sang coule à flots dans les gorges des plaines,
Et que vos noirs chevaux en aient jusqu'au poitrail !

Entrez dans Ilion au bruit de la tempête,
Par une nuit d'orage où, pour guider vos rangs,
Les rochers des grands monts rouleront sur sa tête,
Et débordez sur elle avec les noirs torrents !

Qu'on croie entendre aux cieux les astres se dissoudre
En écoutant monter vos clameurs dans les airs !
Que vos cris furieux fassent taire la foudre,
Et que votre incendie éteigne les éclairs !

Sur ces riches palais, ces maisons et ces porches
Où plane un air brûlant et pestilentiel,
Ainsi que des démons qui font voler des torches,
Secouez dans vos mains les colères du ciel !

A la seule lueur des flambeaux et des flammes,
De la triste Pergame égorgez la moitié !
Chargez de durs liens les enfants et les femmes,
Et faites des rois même un objet de pitié !

Que rien d'humain ne reste au fond de vos entrailles,
Pas même le respect des morts et des tombeaux !
Que vos seins, réjouis par mille funérailles,
Soient comme un champ de mort où volent des corbeaux !

Que les aigles, quittant leurs rochers et leurs aires,
Volent sinistrement sur tous les alentours !
Déchirez les enfants dans le ventre des mères,
Et préparez leur chair aux petits des vautours !

Soldats, faites mourir des héros sous les verges
En les injuriant par des noms abhorrés,
Massacrez les vieillards et meurtrissez les vierges
Sur les corps palpitants des pères massacrés !

Pâles de leur dégoût, rouges de vos morsures,
Qu'elles cherchent partout, sous l'éclair de vos yeux,
Des lambeaux de haillons dévorés de souillures
Pour cacher leurs corps, faits à l'image des dieux !

Et qu'enfin dans leurs flancs sentant l'horreur vivante,
Des aïeules aussi pressent leurs pas tremblants,
Et de leur nudité promenant l'épouvante,
Pour en voiler leur seins prennent leurs cheveux blancs !

Que dans les noirs bûchers pleins d'horribles murmures,
Flamboyants échafauds qu'un dieu foudroie en vain,
Les guerriers entassés brûlent dans leurs armures,
Ainsi que de l'encens dans un vase divin !

Que le vieillard, pareil au cadavre livide,
Foule aux pieds ses neveux tous maudits en naissant,
Et, tendant ses deux mains, cherche sa maison vide
Qui fuit devant ses yeux aveuglés par le sang !

Que tout, jusqu'au tumulte, avec le feu s'éteigne
Dans la sombre fumée, aux aboiements des chiens,
Et que le Simoïs, qui sanglote et qui saigne,
Répète seul le nom de Troie et des Troyens !

Que l'Asie, opulente et superbe naguère,
Et dont chaque palais recélait un trésor,
Ne soit plus qu'une plaine où vos coursiers de guerre
Paîtront parmi les champs avec des harnois d'or !

Emplissez de néant ces plaines criminelles !
Mais de meurtres couverts, guerriers victorieux,
Gardez le souvenir des choses éternelles,
Dans vos combats humains n'égorgez pas les dieux !

III

Aux souffles des zéphyrs qui rident l'onde pure,
Sur la montagne verte où l'attendait Pâris,
Que Vénus puisse encor dénouer sa ceinture
Et s'égarer pieds nus dans les chemins fleuris !

Que le troupeau charmant des nymphes et des Grâces,
Qui cherche les flots purs et les abris secrets,
Puisse encore dans l'herbe, où fleurissent leurs traces,
Mener des chœurs dansants à l'ombre des forêts.

Mais respectez surtout les Muses et les Lyres !
Que les divines sœurs, vierges aux belles voix,
Sur les monts chevelus puissent par leurs sourires
Emouvoir en chantant les rochers et les bois !

Quand les hommes, pareils aux animaux immondes,
Vivaient dans les forêts, c'est la Muse aux beaux yeux
Qui peigna de ses doigts leurs chevelures blondes
Et leur dit d'élever leurs regards vers les cieux.

Sans elle vous seriez comme des bêtes fauves,
Vous enivrant de meurtre, et sans plus de remords
Que la hyène affamée et que les vautours chauves
Qui guident leur femelle à l'odeur des corps morts.

Tantôt avec ses sœurs, au soleil des campagnes,
Mêlant la poésie avec les chœurs dansés,
Elle passe, pieds nus, sur le haut des montagnes,
Enchantant l'horizon de ses pas cadencés.

D'autres fois, le sein libre, elles tiennent la lyre.
Parmi les immortels continuant leurs jeux,
On entend résonner de leur hymne en délire
Les radieux sommets de l'Olympe neigeux.

De vos guerres sans fin réparant les désastres,
Elles peuvent, enflant les clairons à grand bruit,
Élever vos exploits jusqu'au-dessus des astres,
Ou les ensevelir dans l'éternelle nuit.

Et, selon votre culte envers les chants lyriques,
Elles vous montreront à l'avenir lointain
Comme des moissonneurs de palmes héroïques
Ou comme des brigands affamés de butin.

Gardez-vous d'offenser l'Amour, roi de la terre ;
Car il sait, pour le char de sa mère Vénus,
Dompter les lionceaux et la noire panthère
Avec les léopards du divin Lyæus.

Et souvent, laissant l'arc et la flèche invaincue
Teints du sang des grands dieux dont il a triomphé,
Comme le jeune Hercule il porte une massue
Et la peau d'un lion dans ses bras étouffé.

Malheur à qui des vers dédaigne l'harmonie ;
Malheur à l'insensé qui met tout son effort
A mépriser Vénus dans son orgueil impie :
Les dieux lui garderont la folie et la mort ! »

Ainsi parlait Calchas, et les soldats farouches
Attachés à sa lèvre avec des liens d'or,
Et tous les Grecs laissaient échapper de leurs bouches
Des applaudissements pour le fils de Thestor.

Les chefs, Agamemnon, Ajax et Thrasymède,
Achille aux pieds légers et le blond Ménélas
S'écriaient tous : Honneur à celui qui possède
La science de lire au-delà du trépas !

Mais seul, pendant ce temps, Diomède en silence,
Le front enveloppé de rêves inconnus,
Baissait les yeux à terre, et regardait sa lance
Qui devait se rougir dans le sang de Vénus.

DIANE PARTANT POUR LA CHASSE

A N. Diaz

O Diane ! déesse au croissant argenté,
Les nymphes que ravit ton sourire enchanté,
Blanches comme des lys, et folâtrant sans voiles,
Accourent sur tes pas comme un troupeau d'étoiles.

Et déjà, frémissants autour de ces beaux corps,
Dans les noires forêts, pleines du bruit des cors,
Les molosses de Thrace, ivres de cent caresses,
Lèchent en se pâmant les bras des chasseresses.
  O Diane, tu pars ! Tes grands cheveux dorés
Font resplendir de feux l'horreur des bois sacrés,
Et pour chasser pieds nus parmi les herbes sèches,
Voici l'enfant Amour qui t'apporte ses flèches.
Tu pars, superbe et fière, en tête d'un essaim,
Et, tout prêt à fleurir, le bouton de ton sein
Que déjà du regard ta compagne dévore,
Rougit comme une rose aux fraîcheurs de l'aurore.

L'ANGE MÉLANCOLIQUE

I

Un jour, elle passait dans le jardin en feu
        Baigné par les zéphires,
Et des bassins d'azur son petit soulier bleu
        Effleurait les porphyres.

Ses pieds polis, pareils à travers le bas blanc
        A la neige qui tombe,
Parmi le sable d'or avaient l'éclat tremblant
        Des ailes de colombe.

Elle glissait au bord de ces flots murmurants
Et baignés d'harmonie,
Et portait la lumière en ses doigts transparents
Comme une Polymnie !

Comme dans un portrait que rêve Miéris
Aux rayons de la lune,
Cent mille diamants allumaient leurs iris
Dans sa prunelle brune.

Qu'ils étaient beaux, les yeux de cette Alaciel
Plus belle et plus complète,
Ces yeux clairs et profonds où l'océan du ciel
Tout entier se reflète !

On voyait vers leurs ors se courber les pistils
Des fleurs respectueuses,
Et cent reflets emplir les sourcils et les cils
D'ombres voluptueuses.

Et, comme les beaux seins par le flot arrosés
Des naïades marines,
Le soir te rougissait de tons clairs et rosés,
Nacre de ses narines !

Et, superbes d'orgueil, les blancheurs de ses dents,
Sous ses lèvres hautaines,
Ruisselaient de clartés comme les lys ardents
Penchés sur les fontaines !

Ses lèvres, où luttaient l'amour et son ardeur
Et les folles paresses,
S'entr'ouvraient aux rayons, tremblantes de pudeur
Et pleines de caresses.

Ces sereines beautés de l'esprit et des sens
        Confondaient leurs féeries
Comme luttent d'éclat les boutons rougissants
        Et les roses fleuries.

Et de sa bouche ardente et de sa lèvre en fleur
        Mordant les belles lignes,
Folâtraient vaguement le duvet querelleur
        Et les ombres des signes.

Comme dans ces jardins où la Jérusalem
        De fleurs s'était parée,
Le parfum de ses pas, mieux que tout un harem
        Laissait l'âme énivrée.

Comme un oiseau s'envole, et laisse au firmament
        Un bruissement d'ailes,
Sur ses pas murmurait un doux frémissement
        De linge et de dentelles.

Et cherchant de son sein la neige et les brasiers
        Parmi la robe close,
On sentait vaguement refleurir leurs rosiers
        Sous le corsage rose !

Et, sur son col de marbre et ses bras, assouplis
        Par toute cette joie,
La brise et le soleil se disputaient les plis
        De sa robe de soie !

II

Mais tandis que les bruits épars et les accords
De l'univers physique,
Sur ses pas, entraînés au rhythme de son corps,
Se changeaient en musique,

Les ruisseaux et les fleurs, le bosquet souriant
Et toute la Nature
Trembla de jalousie et de honte en voyant
Sa beauté calme et pure.

Du chêne olympien aux myosotis bleus,
Tous les fils de Cybèle
Dirent, en inclinant leurs fronts baignés de feux :
« Mourons, elle est trop belle ! »

« Mourons ! (dirent aussi dans les acacias
Les colombes éprises,)
Puisque ses pieds, sortis des mains de Phidias,
Volent comme des brises ! »

Le saule dit : « Mourez, feuilles des tristes vœux,
Le long de mes épaules,
Puisque le vent du soir aime mieux ses cheveux
Que les cheveux des saules ! »

« Fanez-vous, ô mes fleurs, (dirent les fiers rosiers,)
Puisqu'en ses lèvres closes
Sa bouche a des parfums dont sont extasiés
Les calices des roses. »

« Tombez, (dirent les lys,) ô blanches fleurs des rois!
Les pâles avalanches
Ont des taches auprès de vos pétales droits,
Mais ses dents sont plus blanches ! »

« Mourons, (dirent tout bas les filles des sculpteurs
Sous les branches des arbres,)
Puisque sa chaste épaule et ses bras enchanteurs
Sont plus blancs que nos marbres ! »

« Bois-moi, (dit au soleil en ses palais charmants
La tremblante rosée,)
Puisqu'elle a de plus clairs et plus purs diamants
La prunelle arrosée. »

Et, dans les clairs bassins, sous les grands peupliers,
Les naïades se dirent :
« Allons dans les palais de cristal oubliés
Où les dieux se retirent !

Et toi, mon bien-aimé, toi, soleil triomphant,
Sèche ma vague blonde,
Puisque sa joue en fleur et sa lèvre d'enfant
Sont plus douces que l'onde. »

Le lierre dit : « Brisez mes rameaux sans retour,
Dryades familières,
Puisque sa main vaut mieux pour enchaîner l'amour
Que les cent mains des lierres ! »

Et toute la Nature, aux flancs d'herbe vêtus,
Arbres, ondes et flamme,
Dit : « Je meurs en pleurant tous mes charmes vaincus
Par une jeune femme ! »

III

Mais elle répondit : « Laisse mes pieds nacrés
Courir sur ta pelouse,
Baise ta fille au front, Nature aux flancs sacrés,
Et ne sois pas jalouse !

Vous ne connaissez pas nos maux qui font mourir
Et nos peines secrètes :
Aimez-vous bien, soyez heureuses de fleurir,
O petites fleurettes !

L'aurore aux doigts rosés reviendra tous les jours
Baiser les vagues blondes,
Et rien ne peut troubler les sereines amours
Du soleil et des ondes !

Sous les grands cieux d'azur vous n'avez pas de toit,
Vous n'avez pas de chaînes :
Rien ne prive jamais la feuille qui la boit
De la sève des chênes !

Les déesses de marbre au regard contempteur
Plein d'amours éternelles
Chérissent à jamais l'harmonieux sculpteur
Qui les a faites belles.

Et vous, roses, et vous, reines des floraisons,
Les rayons d'or allument
Et refleurissent mieux à toutes les saisons
Vos baisers qui parfument.

O fleur, quand ton amant t'a choisie un matin.
Sans regrets tu l'accueilles
Parmi l'air parfumé de lilas et de thym,
Dans un beau lit de feuilles.

Sur ton cœur virginal, par l'amour embrasé,
Aucun regret ne pèse,
O ma sœur, et surtout jamais rien n'a baisé
La lèvre qui te baise.

Jamais, ô fleur, pas même à l'heure du trépas.
Tu n'es abandonnée !
Tu meurs près d'un amant qui ne te laisse pas
Lorsque tu t'es donnée.

Il ne te laisse pas à ce plaisir amer
Des sanglots pleins de charmes,
Seule, avec le regret, profond comme une mer,
Des baisers et des larmes.

Il ne te laisse pas au souvenir flétri
Où notre lèvre avide
Se brûle, comme au bord d'un grand fleuve tari
Dont le lit serait vide !

Il ne te laisse pas sur une couche en feu,
Soucieuse et lassée,
Le front pâle, mourir sans avoir dit adieu
Et sans être embrassée ! »

LA COLOMBE BLESSÉE

O colombe qui meurs dans le ciel azuré,
Rouvre un instant les yeux, mourante aux blanches ailes!
Le vautour qui te tue expire, déchiré
Par des flèches mortelles.

Va, tu tombes vengée, ô victime, et ta sœur
Peut voir, en traversant la forêt d'ombre pleine,
L'oiseau tout sanglant pendre au carquois d'un chasseur
Qui passe dans la plaine.

Le jeune archer, folâtre et chantant des chansons,
Passe, sa proie au dos, par les herbes fleuries,
Laissant déchiqueter par les dents des buissons
Ces dépouilles meurtries

LE PALAIS DE LA MODE

A Mademoiselle Amédine Luther

Il est un clair palais fait de cristal de roche,
Dans un nid de rosiers, au bord d'un fleuve bleu.
Les vases, les émaux, les verres de Lahoche
Y brillent sous l'argent des chandeliers en feu.

Dans le nuage gris qui sort des cassolettes
Folâtrent des oiseaux peints de mille couleurs,
Et, veloutés et frais comme des violettes,
Les divans parfumés se cachent dans les fleurs.

Sur leurs pâles coussins, plus doux qu'une caresse,
Repose un front couvert des ornements royaux.
C'est le front triste et pur d'une jeune déesse
Qui sous ses petits pieds foule mille joyaux.

Elle brise en jouant, comme un oiseau son aile,
Tous les hochets d'hier, cent caprices dorés,
Et rêve, en chiffonnant la soie et la dentelle,
Les caprices nouveaux qui seront adorés.

Cette reine sereine et folle, c'est la Mode.
Cent filles de seize ans, nymphes aux fiers trésors,
Le long de leurs genoux, pour éclairer mon ode,
De leurs cheveux épars laissent flotter les ors.

Leurs ongles sont armés de l'aiguille féerique,
Et dans la blonde en fleur cisèlent un bonnet,
Comme Pétrarque, fils de la Grèce lyrique,
Pour la chaude Italie ébauchait le sonnet.

Elle sort de leur main voluptueuse et douce,
La pourpre qu'eût aimée un prince lydien,
Et, nuage de feu, ce cachemire où Brousse
Nous vend toutes les fleurs du soleil indien.

Et lorsque de New-York, de Londres ou d'Asie,
Les reines des salons de tous les archipels
Disent : « Quel nouveau charme et quelle fantaisie
Rajeunira demain nos attraits éternels ? »

Mille amours de Wateau, battant leurs ailes roses,
Du palais radieux s'envolent tout joufflus,
Et, traversant le ciel rempli d'apothéoses,
Portent à l'univers ces ordres absolus :

« Demain, vous porterez ces étoffes de guêpe,
Satins d'or dont le rose illumine les bouts,
Et ces chapeaux tout clairs, faits de brume ou de crêpe ,
Où flotte la nuée en fleur des marabouts !

Avant que le raisin des Bacchantes mûrisse,
Pour refléter les feux et les lys de l'été,
Vous aurez ces bijoux en acier que Meurice
Fit clairs comme les flots du doux Guadalété !

Vous aurez ces peignoirs plus pâles que le marbre,
Ces bas tout découpés pour les yeux de l'Amour,
Et ces mouchoirs chinois faits d'une écorce d'arbre,
Et ces cols merveilleux bâtis de points à jour !

Et, près de ces bouquets si frêles du barège
Dont la grâce a tordu les faciles volants,
Voici les pompadours plus légers que la neige,
Fonds roses, fonds lilas, fond céleste et fonds blancs !

Voici les beaux jardins prédits par les sybilles,
Feuillaisons d'émeraude et bleuets de saphir,
Les rubis, les bouquets de lys à fleurs mobiles
Dont les gros diamants tressaillent au zéphyr.

Enfin, pour resplendir à vos tables insignes,
Nous avons les flambeaux gais comme des bijoux ,
Et le linge pareil à la toison des cygnes,
Et les Eldorados entassés en surtouts !

Et le vermeil qui grimpe en mille architectures,
Soleil d'orfèvrerie et fils d'argent tramés,
Et tous ces paradis terrestres des sculptures
Arrachés par Klagmann aux métaux enflammés.

Nous avons fait fleurir l'ivoire des ombrelles
Et fixé parmi l'or les flammes de l'émail,
Et, pour mieux vous distraire, apaisé les querelles
De ces dragons chinois peints sur votre éventail.

Nous avons déchiré la poitrine de l'Onde
Pour y chercher la perle agréable à vos yeux,
Et, pour faire de vous les maîtresses du monde
La Mode a fait éclore un monde merveilleux.

C'est pour qu'il brille encor sur votre épaule pure,
Le myrte du désir, adorable et fatal,
Qu'elle chiffonne encor la soie et la guipure
Sur les coussins rosés du palais de cristal.

Pourtant, souvenez-vous, ô belles jeunes femmes,
Que c'est le seul Amour dont le flambeau changeant,
En jouant autour d'eux, remplit de vagues flammes
Le satin, le velours et la toile d'argent.

Ah! si Paris est roi parmi toutes les villes,
C'est que c'est le pays où l'Amour, d'un regard,
A fait naître, au milieu de cent guerres civiles,
Pour le chanter en vers son poète Ronsard.

C'est que, lorsqu'on y sent passer comme une flèche,
Au milieu d'un éclat de parure et de voix,
Un essaim de péris au bord d'une calèche,
Parmi les feuillaisons, dans un nuage, au bois,

On peut dire à coup sûr, tout bas : « chacune d'elles,
En causant du dernier ballet ou des bouffons,
Songe à quelque amitié belle entre les plus belles,
Et son cœur bat plus fort sous ces jolis chiffons.

C'est que là, quand la Valse autour d'une muraille
Fait bondir avec Strauss deux cents couples charmés,
Plus d'un regard sourit, plus d'une main tressaille
Dans l'humide prison de ses gants parfumés.

C'est que là, la Féerie amoureuse et le Rêve
Vivent parmi le luxe et les fleurs d'une cour,
Et c'est là seulement que les filleules d'Eve
Ont lu jusqu'à la fin le roman de l'Amour.

Forêts, sombres trésors, nuit noire, ombres heureuses
De protéger ainsi les roses amoureuses,
Qui frissonnez d'effroi si le zéphyr tremblant
Comme un bouquet de lys vient toucher ce corps blanc!
Quand sa tête est cachée, aux rayons de la lune
On dirait, à vous voir, une déesse brune
Belle comme les soirs, et pourtant ses cheveux
Sont blonds, couleur de flamme, étincelants de feux,
Rougissants comme ceux d'une Vénus farouche,
Et de même, aux baisers de l'air, quand sur sa couche
La folle se soulève et s'agite en rêvant,
Sous ses bras parfumés tressaille un or vivant.

Vous en qui je salue une nouvelle aurore,
Vous tous qui m'aimerez,
Jeunes hommes des temps qui ne sont pas encore,
O bataillons sacrés!

Et vous, poètes, pleins comme moi de tendresse,
Qui relirez mes vers
Sur l'herbe, en regardant votre jeune maîtresse
Et les feuillages verts!

Vous les lirez, enfants à chevelure blonde,
Cœurs tout extasiés,
Quand mon corps dormira sous la terre féconde
Au milieu des rosiers.

Mais moi, vêtu de pourpre, en d'éternelles fêtes
Dont je prendrai ma part,
Je boirai le nectar au séjour des poètes,
A côté de Ronsard.

Là, dans ces lieux où tout a des splendeurs divines,
Ondes, lumière, accords,
Nos yeux s'enivreront de formes féminines
Plus belles que des corps;

Et tous les deux, parmi des spectacles féeriques
Qui dureront toujours,
Nous nous raconterons nos batailles lyriques
Et nos belles amours.

Vous cependant, mes fils, nés pour la poésie
Et l'ode aux flots vainqueurs,
Vous puiserez la joie au fleuve d'ambroisie
Qui coula de nos cœurs.

Comme, aujourd'hui rêveur près de quelque fontaine,
Je redemande en vain
Le secret des amours de Marie et d'Hélène
A mon maître divin,

Vous redirez aussi les grâces d'Antoinette
Aux oiseaux de Cypris,
Au rossignol des bois, à la bergeronnette,
Au bleu myosotis!

Vous demanderez tous à ma sereine extase
Quelle fut la beauté
Dont mes vers célébraient les cheveux de topaze,
De flamme et de clarté!

Ils vous la montreront, ces vers dont s'émerveille
La chanson des hautbois,
Ruisselante de feux comme une aube vermeille,
Rose et neige à la fois;

Et telle qu'à présent, jeune fille hautaine
Au sein délicieux,
Elle ravit d'amour l'azur de la fontaine
Et l'escarboucle aux cieux.

On dirait à la voir que, de sa main profonde,
Dieu, sur son trône assis,
A pétri de nouveau, pour en refaire un monde,
Une Eve aux noirs sourcils!

Car elle est fière, et seule, ange mystérieuse,
Sourit et marche encor
Avec la majesté d'une victorieuse
A la cuirasse d'or,

Et, comme cette Muse à qui le temps pardonne
Sans tache et sans affront,
Elle pourrait aussi porter une couronne
D'étoiles à son front,

A ce front souriant, poli comme l'ivoire
Des lys inviolés,
Que de leurs lourds anneaux encadrent avec gloire
Ses bandeaux ondulés!

Un signe querelleur folâtre sur sa joue
Qu'un clair duvet défend,
Et sa bouche amoureuse, où la clarté se joue,
Est d'un petit enfant.

Sous l'ombre des sourcils et leur arcade noire,
Pareils à l'or du jour,
Ses grands yeux tout vermeils s'ouvrent comme pour boire
Des océans d'amour,

Et la même lumière en frémissant arrose
D'un ton timide et pur
Sur un fond mat et clair les narines de rose
Et les veines d'azur.

Son col de marbre où luit votre blancheur insigne,
O neiges de l'Ida,
S'incline mollement, comme le divin cygne
Sur le sein de Léda.

Cette tête ingénue et ce corps de déesse,
Ensemble harmonieux,
Lui donnent l'éternelle et sereine jeunesse
Des enfants et des dieux.

Des grands camélias défiant les calices,
Telles, sœurs des héros,
Les femmes de Pradier sortent calmes et lisses
Du marbre de Paros.

Dans ces temps où les dieux de la Grèce vivante
Fleurissaient les chemins,
L'orgueilleuse Vénus eût été sa servante
Pour lui baiser les mains;

Et triste, agenouillée en larmes parmi l'herbe,
La déesse, en songeant,
Elle-même eût noué sur sa jambe superbe
Le cothurne d'argent!

Ainsi vous la verrez dans les brûlants délires
De vos cœurs embrasés,
Et sachez que sa voix eut la douceur des lyres
Et des premiers baisers,

Amants qui devez naître! et le doux nom de Laure,
Lycoris et Gallus
Et l'Elvire aux beaux yeux que le poète adore
Ne vous troubleront plus.

Et vous ferez chanter par quelque fier poète,
Mon fils et mon rival,
Les femmes qui seront une image imparfaite
De ce type idéal.

LE TRIOMPHE DU GÉNIE

A Victor Hugo

Un grand aigle aux beaux yeux vole d'une aile pleine
Vers le sommet du ciel, où sont les pieds de Dieu.
Les timides chasseurs le guettent dans la plaine,
Les doigts crispés sur l'arme, et prêts à faire feu.

Un astre éblouissant, plus haut que les orages,
Brille parmi les cieux tout semés de soleils.
On voit dans leur azur se liguer les nuages
Pour cacher ses rayons, à l'œil de Dieu pareils.

Un rocher colossal, couronné par la brume,
Elève son front chauve au-dessus de la mer.
Les vagues sur ses pieds usent leurs dents d'écume
Et tâchent de le mordre avec leur flot amer.

Un beau lys, tout rêveur auprès de l'onde bleue,
Echange des sanglots avec les flots tremblants.
Les poissons du marais, battant l'eau de leur queue,
Veulent jeter la vase à ses pétales blancs.

Une vierge aux pieds nus, triomphante et superbe,
Les cheveux dénoués, va dans les prés fleuris.
Des pâtres en haillons la renversent dans l'herbe,
Et luttent avec elle en poussant de grands cris.

Cependant quelque part, sur une haute cime,
On entend une voix dire avec un grand bruit :
« Ne visez pas, chasseurs, cet aigle au vol sublime,
Nuages, ôtez-vous de ce soleil qui luit!

Que tes vagues, ô mer, se calment sur la berge;
Poissons, ne troublez plus les flots calmes et doux;
Pâtres, ouvrez ces bras qui blessent une vierge!
Cet aigle est dans les cieux à l'abri de vos coups;

Il flamboiera toujours, ce soleil, œil du monde :
Il brisera vos dents, ce rocher de la mer;
Ce lis restera pur près des saphirs de l'onde;
Vous ne lasserez pas cette vierge au cœur fier. »

O Génie! ô Génie! œuvre de Dieu lui-même,
Orgueil sacré de l'homme, espoir des cœurs voilés,
Ton éclat magnifique, éternel et suprême,
Ne s'éteindra pas plus que les cieux étoilés!

LE LIVRE D'HEURES DE LA CHATELAINE

A Mademoiselle Louisa Melvil

Or la comtesse Yseult avait un livre d'Heures,
Si beau que ses enfants en étaient orgueilleux,
Et que la Reine même, en ses nobles demeures
N'avait rien de si riche et de si merveilleux.

Un feuillage d'argent courait en frêles branches
Sur le dos du missel, et, sans plus d'ornements,
Sur son velours, couleur des premières pervenches,
On voyait resplendir un chiffre en diamants.

Le vélin des feuillets, sur qui des lettres pures
Se détachaient aussi par un art surhumain,
Prêtait ses fonds de neige à des miniatures
Toutes brillantes d'or, d'azur et de carmin.

Ici, couché sur l'herbe et sur la paille fraîche,
Le bonhomme Joseph admirait en priant
Le roi de l'univers couché dans une crèche,
Adoré pauvre et nu par les rois d'Orient.

Là, parmi les parfums qui ruisselaient en ondes,
Madeleine, ravie et pleine de ferveur,
Dénouait ses cheveux, et de leurs nappes blondes
Elle essuyait les pieds de son divin sauveur.

Ailleurs, sous le berceau d'une treille fleurie,
Où se mêlaient la vigne et le pampre vermeil,
L'enfant Jésus, porté par la Vierge Marie,
Souriait aux raisins inondés de soleil.

Puis, de tendres couleurs toutes enluminées,
Parmi les fonds d'argent par le rose adoucis,
Les légendes des saints dans les lettres ornées
Déroulaient tout au long de merveilleux récits.

Mais le peintre surtout, dans de riches losanges
Encadrés de rubis par son art précieux,
Avait représenté les extases des Anges
Transportés et ravis dans les sphères des cieux.

Les uns, dans le lapis couvert de sombres voiles,
De leurs profonds regards teignant l'horizon bleu,
Conduisaient en rêvant des chariots d'étoiles
Et des astres épars aux crinières de feu.

Les autres, murmurant d'harmonieux distiques
Nés de l'embrassement de deux rhythmes charmés,
Tressaient les lys sans tache et les roses mystiques,
Pour ceindre de parfums leurs cheveux enflammés.

Comme sur les étangs les vertes demoiselles,
Ceux-là, rassérénant le splendide outremer,
Faisaient parmi l'éther frissonner leurs six ailes
Et baignaient de rayons les effluves de l'air.

Puis, d'autres s'enchantaient au délire des harpes.
Au bord du firmament penchés sur leurs genoux,
D'autres venaient tisser les suaves écharpes
Qui sont l'arc d'alliance entre le ciel et nous.

Et, parmi les lueurs les plus épanouies,
Humblement prosternés dans la pourpre des soirs,
D'autres, baignés enfin de clartés éblouies,
Jusqu'au Trône élevaient leurs fumants encensoirs.

Or souvent, l'âme prise à toutes ces féeries,
La belle Yseult suivait, les yeux remplis de pleurs,
Les tableaux plus vermeils que mille pierreries
Et le ruissellement de leurs vives couleurs.

Puis, fixant vaguement la fenêtre où le givre
Fleurit ses tendres lys faits d'un pâle duvet,
Debout et tout émue, elle fermait le livre,
Et pendant bien long-temps alors elle rêvait.

Ses cheveux qu'un bandeau de saphirs illumine
S'échappant comme un fleuve en flots purs et dorés
Sur son corsage noir bordé de blanche hermine,
Faisaient une auréole à ses yeux azurés.

Comme une de ses mains tenait le livre d'Heures
Et que l'autre, pensive, errait sur le prie-Dieu,
Toute à ses visions, flammes intérieures,
Son âme enamourée errait dans le ciel bleu.

Alors il lui semblait, sur le pavé des salles
S'échappant des feuillets de son missel fermé,
Voir fleurir en berceaux les roses idéales
Peintes sur les blancheurs du vélin parfumé.

Près des pâles bluets, sur qui l'insecte rôde,
Le muguet odorant croissait au pied des lys,
Et sous les gazons verts aux reflets d'émeraude
Se mêlaient la pervenche et les myosotis.

Penchés sur ses cheveux frissonnants comme un saule,
Les roses Chérubins et les Anges aussi
Touchaient en se jouant son front et son épaule
De leur aile de neige, et lui parlaient ainsi :

« O belle et douce Yseult, toi dont la vie est sainte,
Et, toute dévouée à des actes pieux,
Comme un calme ruisseau, s'écoule dans l'enceinte
De la maison bénie où dorment tes aïeux !

Va, cesse d'envier les sereines extases
Et les félicités que nous goûtons sans fin
Dans les cieux de saphir, d'opale et de topazes
Où l'Archange sommeille aux bras du Séraphin.

Car, aux yeux du Seigneur, tes yeux remplis d'étoiles,
Que sur le crucifix tu baisses en priant,
Valent tous les soleils et les astres sans voiles
Que nous guidons en chœur dans l'azur flamboyant.

Tes lèvres sans souillure, et qu'une larme arrose
Lorsqu'on t'implore au nom de son bien-aimé Fils,
Valent mieux devant lui que la mystique rose
Rougissante et fleurie entre les divins lys.

Et l'encens de ton cœur, feu que Marie admire
Comme son plus suave et son plus cher trésor,
Monte aussi bien vers Dieu que l'encens ou la myrrhe
Qui fume à ses genoux dans nos encensoirs d'or !

A LA FONT-GEORGES

Font-Georges, source pure ! ô claires eaux ! fontaine
Que le zéphyr natal ravive à son haleine !
Naïade familière, ô mes amours anciens !
Quand pourrai-je un moment, libre de tous liens,
Ainsi qu'à mes beaux jours de sereine ignorance,
Jouir de ta fraîcheur et de ta transparence,
De tout ce que j'aimais lorsque dans tes roseaux,
Petit enfant, courbé sur l'azur de tes eaux
Que l'ombre du noyer coupait d'or et de moire,
Mon père avec amour me soutenait pour boire,
Et que la folle brise agitait les flots bleus,
Et faisait sur sa main voltiger mes cheveux !

LES CRÉOLES

A Mesdemoiselles Aménaïde, Lyzie et Eugénie de F.

O vous, mes jeunes sœurs que je ne connais pas !
Sur l'éternel gazon que caressent vos pas
Je vous vois passer souriantes.
C'est en vain que Thétis, reine du gouffre amer,
Vous cache à mes regards, ô perles de la mer,
Dans ses Antilles verdoyantes.

Poète extasié que ravissent leurs jeux,
Ce n'est plus dans les bois du Parnasse neigeux
Que mon cœur rêve les trois Grâces.
Ce n'est plus, Olmius, vers tes flots argentés
Que j'égare mes yeux et mes vers enchantés
En cherchant leurs voix et leurs traces !

C'est vers ce paradis désiré des marins
Où sous les bananiers et dans les tamarins,
Les sylphes de l'air font la sieste,
Où cent îles en fleurs, filles des Océans,
Sous les magnolias lavent leurs pieds géants
Dans une mer d'un bleu céleste.

C'est parmi les saphirs où ces riants îlots
Sortent comme Vénus de l'écume des flots
Peuplés de soudaines féeries,

Où, près de l'ananas et du pâle oranger,
Le hamac, suspendu comme un oiseau léger,
Berce les molles rêveries.

Je vous vois dans l'air pur de ces jardins si doux,
Causant et souriant, tandis qu'une de vous,
Ainsi qu'une amazone ailée,
Devance les éclairs et s'élance en rêvant
Sur un cheval fougueux, qui fustige le vent
De sa crinière échevelée.

Je vous vois, et mes vers fendent le ciel brumeux.
Puissent un jour me prendre et m'emporter comme eux
Sur le dos de la vague blonde,
Avec leurs mille pieds, pour mes désirs trop lents,
Ces navires de feu dont les baisers brûlants
Laissent une ride sur l'onde !

A LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU

O forêt adorée encor, Fontainebleau !
Dis-moi, le gardes-tu sur le tronc d'un bouleau,
Ce nom que j'appelais mon espoir et mes forces,
Et que j'avais gravé partout dans tes écorces ?
Elle enfant comme moi, nous allions le matin
Respirer les odeurs de verdure et de thym,
Et voir tes rochers gris s'éveiller dans la flamme.
Puis, quand se reposait celle qui fut mon âme,

Lorsque tes horizons brûlent, que, vers midi,
Le serpent taché d'or se relève engourdi,
Je contemplais, effroi d'une âme sérieuse,
Cette heure du soleil, blanche et mystérieuse !
N'est-ce pas, n'est-ce pas que vous étiez vivant,
Noir feuillage, immobile et triste sous le vent
Comme une mer qu'un dieu rend docile à ses chaînes ?
Et vous, colosses fiers, arbres noueux, grands chênes,
Rien n'agitait vos fronts, par le temps centuplés !
Pourtant vos bras tordus et vos muscles gonflés,
Ces poses de lutteurs affamés de carnage
Que vous conserviez, même à cette heure où tout nage
Dans la vive lumière et l'atmosphère en feu,
Laissaient voir qu'autrefois, sous ce ciel vaste et bleu,
Vous aviez dû combattre, ô géants centenaires !
Au milieu des Titans vaincus par les tonnerres.
Et vous, rochers sans fin, suspendus et croulants,
Sur qui l'oiseau sautille, et qui, depuis mille ans,
Gardez avec douceur vos effroyables poses,
La mousse et le lichen et les bruyères roses
Ont beau vivre sur vous comme un jardin en fleur,
Ne devine-t-on pas avec quelle douleur
Un volcan souterrain, indigné d'être esclave,
Vous a vomis jadis avec un flot de lave !
Les sauvages buissons de mûres diaprés,
Calmes, avec orgueil montraient leurs fruits pourprés.
A peine si parfois, parmi les branches hautes,
Un léger mouvement me révélait des hôtes ;
Et pourtant, si ma main, écartant leur fouillis,
Eût fait entrer le jour dans ces vivants taillis,
J'aurais vu s'y tapir dans les ombres fumeuses
L'épouvantable essaim des bêtes venimeuses !

Or, je disais devant ce spectacle divin :
« Poète, voile-toi pour le vulgaire vain !
Qu'il ne puisse à ta muse enlever sa ceinture,
Et souris-leur, pareil à la grande Nature !
Sous ta sérénité cache aussi ton secret ! »
Réponds, ai-je tenu ma parole, ô forêt !
Et n'ai-je pas rendu mon âme et mon visage
Silencieux et doux comme un beau paysage?

LES ROSES

Vierges de dix-huit ans, dénouez vos ceintures !
Versez, versez à flots vos larmes encor pures,
Penchez votre cœur plein et votre front si beau,
Dépouillez les rosiers pour orner un tombeau.
La plus belle de vous est maintenant une ombre.
C'était pour ruisseler dans la demeure sombre
Que ses doux cheveux d'or, pleins de zéphyrs tremblants,
Etaient devenus longs à cacher ses pieds blancs.
Quoi ! c'était pour l'oubli, quoi ! c'était pour la tombe
Qu'elle était fraîche et pure ainsi qu'une colombe !
Et c'était pour dormir, comme nous la voyons,
Qu'elle avait ses yeux noirs étoilés de rayons !
Hélas ! Dieu seul est grand, et connaît toutes choses.
Jeunes filles, pleurez ! vierges, cueillez les roses !
Pauvre Lydie ! enfant qui souriais si bien,
Tu n'es plus qu'un corps froid, un souvenir, plus rien !

Certes, nous le savions, ô tendre fleur fanée !
Il nous fallait te perdre, et tu n'étais pas née
Pour meurtrir comme nous la plante de tes pieds
Dans cet étroit cachot de crimes expiés.
Dieu qui, pour te créer, ange entre ses merveilles,
A pétri des parfums et des blancheurs vermeilles,
Ne pouvait pour longtemps, même dans ce beau corps,
T'exiler des rayons, te bannir des accords !
Mais si tôt ! mais si vite ! Et pourquoi, chère morte,
Nous a-t-il donc laissés t'aimer, puisqu'il t'emporte !
O coupe de parfums, rose nouvelle, bois
Nos larmes ! Dépouillons les jardins et les bois !
Jeunes filles, cueillez les roses avant l'heure ;
Mêlons nos pleurs amers à la brise qui pleure.
Votre Lydie est morte ! elle est morte au printemps !
Peut-être il lui restait encor beaucoup de temps
Pour aller dans les champs, pleins de senteurs divines,
Cueillir des liserons et d'humbles églantines,
Pour s'agiter aux vents comme un jeune roseau,
Pour mêler quelque rêve à ses chansons d'oiseau,
Et pour sourire aux cieux de rubis et d'opales.
Morte sitôt ! Pourtant la fièvre aux longs doigts pâles
N'a pas mis le trésor de ses jeunes appas
Sur un lit de douleur. Tout l'aimait. Ce n'est pas
Le fer, dernier espoir des espérances vaines,
Qui fit couler à flots la pourpre de ses veines.
Non, tout l'aimait. La vague aux regards onduleux
Ne l'a pas entraînée au fond des gouffres bleus.
Rien n'a tranché le fil d'une aussi belle vie.
Non. Seulement un jour cette sainte ravie
Aima. Son âme avait, blanche comme sa main,
Trop de fragilité pour un amour humain :

Elle a fui vers les cieux ainsi qu'une nuée.
La flèche qui nous blesse, en jouant l'a tuée.

LE VIN DE L'AMOUR

Accablé de soif, l'Amour
Se plaignait, pâle de rage,
A tous les bois d'alentour.
Alors il vit, sous l'ombrage,
Des enfants à l'œil d'azur
Lui présenter un lait pur
Et les noirs raisins des treilles.
Mais il leur dit : « Laissez-moi,
Vous qui jouez sans effroi,
Enfants aux lèvres vermeilles !
Petits enfants ingénus
Qui folâtrez demi-nus,
Ne touchez pas à mes armes.
Le lait pur et le doux vin
Pour moi ruissellent en vain :
Je bois du sang et des larmes. »

LA MUSE HÉROIQUE

STANCES

ÉCRITES POUR UNE REPRÉSENTATION D'ANNIVERSAIRE (1)

A Mademoiselle Rachel

LA MUSE

Peuple, écoute la voix de la Muse Héroïque.
Pensive et recueillie et tout émue encor,
Je viens chanter Corneille, et sur son front stoïque
Etendre cette main qui tient des sceptres d'or.

Car son esprit vivant dans ma veine circule,
Et de l'éternité montrant déjà le sceau,
Le jour où je naquis déesse, comme Hercule
J'étouffai les serpents autour de mon berceau.

De sa tête vouée aux sublimes délires,
Calme, je m'élançai telle que tu me vois,
Et déjà, pour dompter les clairons et les lyres,
Portant les ouragans épiques dans ma voix.

(1) Comédie Française, 6 janvier 1854

O Français, devant vous, sur ce même théâtre
Où les penseurs, à qui j'enseigne ma fierté,
Chantent en vers divins leur poème, idolâtre
De l'honneur, du devoir et de la liberté ;

Sur cette même scène où, tendre et familière,
Et me tendant ses mains en m'appelant sa sœur,
La grande Comédie, amante de Molière,
A démasqué le vice et fait voir sa noirceur,

Sur ce champ de bataille où notre voix profonde,
Ressuscitant les morts dans la nuit du tombeau,
Evoque, pour servir d'enseignement au monde,
L'Histoire secouant son glaive et son flambeau ;

Dans ce souverain temple ouvert à la pensée,
Nos devanciers cherchaient encor leur talisman,
Et dans leur fiction froidement insensée
Egaraient au hasard des héros de roman.

Jeux bouffons sans gaîté, drames sans épouvante,
Leur fantaisie en vain s'agitait : pas un cri
Sorti d'une poitrine émue et bien vivante !
Et celle qui nous jette un sourire attendri,

La Vérité, vers qui notre désir s'élance,
Levant ses yeux d'azur vers le ciel étoilé,
Honteuse, et s'accusant de garder le silence,
Sanglotait tristement sur son miroir voilé.

Enfin je suis venue, apportant la lumière.
Un soir... ô grande voix du peuple! ô souvenir
Toujours éblouissant de ma grandeur première,
Que se rappelleront les peuples à venir !

Regardez, c'est l'Espagne amoureuse ! Quelle âme
A tant de passion oppose la vertu ?
Toi qui mets tes deux mains sur ton sein plein de flamme
Pour garder avant tout l'honneur, qui donc es-tu ?

Quel heureux charme a pris cette salle étonnée !
D'où venez-vous effroi, pitié, vous, tendres pleurs,
Émotion ? *Le Cid* a paru, je suis née !
Le ciel s'ouvre, battez des mains, jettez des fleurs !

Au gré de mon poète, espagnole et romaine,
J'éveille les guerriers de leur sommeil jaloux.
Je m'appelle Camille, Émilie et Chimène :
Famille de héros, nous voici, levez-vous !

Rodrigue, ta maison veut un fils digne d'elle !
Amant sans forfaiture et soldat sans effroi,
Qu'il saigne, et sers d'un cœur également fidèle
Ton père et ton pays, ta maîtresse et ton roi !

Toi, Rome te regarde, immole-lui ta race !
Va combattre ton frère ! et toi, vieil empereur,
Efface pour jamais la victoire d'Horace,
Aux pieds de la clémence immole ta fureur !

Toi, Polyeucte, viens, nouveau-né du baptême !
Ne songe en t'inclinant, humble, dans le saint lieu,
Qu'à prendre ta patrie avec tout ce qui t'aime
Pour faire un holocauste à mettre aux pieds de Dieu !

Et, plus nous avancions vers les horizons vastes,
Austères, et toujours pour le bien travaillant,
Chacun, en écoutant nos voix enthousiastes,
Se sentait devenir meilleur et plus vaillant.

Oui, telle fut notre œuvre, ô mon père, ô Corneille !
Et maintenant, où sont les pâles envieux?
Qu'importent aujourd'hui les douleurs de la veille,
Et ceux qui te mordaient, lion devenu vieux?

Qu'importe si jadis, lorsque l'âge sinistre
Jetait sur toi son ombre et te glaçait enfin,
Toi dont César-Auguste aurait fait un ministre,
Tu t'écrias un jour : « L'auteur du *Cid* a faim ! »

Les siècles t'ont vengé, Titan rival d'Eschyle,
Et, lorsqu'ils nommeront tous les victorieux,
Se rappelleront moins la crinière d'Achille
Que tes souliers de pauvre et leurs trous glorieux.

Et moi pieusement, d'une main ferme et juste,
En disant à nos fils : « Comme lui vous vaincrez, »
J'ai caché tes haillons sous une pourpre auguste
Et couvert tes cheveux de ces rameaux sacrés !

A PIERRE CORNEILLE

O vieux Corneille, ainsi la jeune Melpomène,
Son beau sein palpitant d'orgueil et de fureur,
Te chantait d'une voix terrible et surhumaine :
Et disait ta vertu, devant un empereur.

Oh ! tandis que sa lèvre, imposant l'épouvante,
Célébrait ton martyre en vers mélodieux,
N'as-tu pas tressailli dans ta tombe vivante,
Romain des anciens jours, homme pareil aux Dieux ?

LA GLOIRE DE MOLIÈRE

ODE

ÉCRITE POUR UNE REPRÉSENTATION D'ANNIVERSAIRE (1)

—

A Mesdames Marie Laurent, Sarah Félix,
Roger-Solié
et à M. Bouchet

—

I

Un rideau devant lequel sont groupées les trois Muses de la Poésie, de la Comédie et du Drame.

LA POÉSIE

PEUPLE, je suis la Poésie.
Ma lyre, en horreur aux méchants,
Vibre, et ma sainte frénésie
Laisse, comme un flot d'ambroisie,
Déborder la source des chants.

En ce jour où naquit Molière,
Je viens, au doux son de mes vers,
Sur sa tête aux dieux familière,
Au lieu de roses et de lierre,
Poser ces lauriers toujours verts.

Car, depuis le siècle d'Astrée,
Nul parmi ces audacieux

(1) Second Théâtre-Français, le 15 janvier 1851

Que je redoute et que je crée,
N'a mieux su la langue sacrée
Empruntée au rhythme des cieux.

Et moi qui descends d'une cime
Et qui naquis sur un autel,
Ame du mètre et de la rime,
Je veux voir sur son front sublime
Briller le feuillage immortel.

Et sous mes pieds, sœur du poète,
Foulant les trésors, dédaignés
Pour une plus noble conquête,
J'entrelacerai sur sa tête
Ces rameaux, de soleil baignés.

LA COMÉDIE.

Peuple, je suis la Comédie,
La muse au sourire effronté,
Que fuit la sottise, assourdie
Aux carillons de ma gaîté.

Je suis la fille prophétique
Qu'un vendangeur, sous le ciel bleu,
Promenait jadis par l'Attique,
Ivre, et taché du sang d'un dieu !

Je suis la danseuse indiscrète,
La fille du buveur Thespis,
Qui m'éveillai sur sa charrette
Parmi le pampre et les épis!

Cynique, avec Aristophane,
Contre les noms les plus vantés,

J'ai même de mon vers profane
Raillé les dieux épouvantés.

Le doux Ménandre fut mon hôte,
Et mon babillage malin
A consolé le rêveur Plaute
A la meule de son moulin.

C'est à moi de chanter Molière !
Moi, la Muse aux graves leçons,
Qu'il a trouvée aventurière
Errante à travers les buissons !

Oh ! par les bourgs et les villages,
Prodigues, rieurs, affamés,
Dans tous ces fiers vagabondages
Combien nous nous sommes aimés !

Et lorsque mon tambour de basque
Chantait de ses clochettes d'or,
Quel monde charmant et fantasque
Nous suivait, qu'on admire encor !

Fous à l'habit rayé de rose,
Pierrots, Jodelets et Scapins,
Gérontes à face morose,
Pages, laquais et galopins ;

Clitandres à perruque blonde,
Agaçant d'un sonnet fleuri
Leur Angélique sans seconde,
A la barbe d'un vieux mari ;

Grandes soubrettes, belles filles
Accortes sous leurs bavolets,

Sganarelles et Mascarilles
Empereurs des fourbes valets!

Le fat ivre de sa duchesse,
Le provincial de la cour,
L'avare ivre de sa richesse,
Et les enfants ivres d'amour !

Femmes coquettes et savantes,
Sots médecins, pédants fripés,
Couples épris, folles servantes,
Tuteurs jaloux, maris trompés!

Oh ! combien dans nos jeux sévères,
Avec les amours échansons,
Nous avons puisé dans nos verres
Le vin de France et les chansons !

Je fus sa première maîtresse !
Et si pour le peuple, enchanté
Dans un souvenir d'allégresse,
Molière doit être chanté,

C'est par moi, c'est par mon délire !
Car, bohémienne du ciel,
Molière me doit son sourire,
Et ce sourire est immortel !

LE DRAME.

Pour moi, peuple, je suis le Drame.
C'est à moi, non pas à ma sœur,
De louer le hardi penseur
Qui leva les voiles de l'âme.

Les grands types qu'il nous fait voir
Vivants, dans ses portraits magiques,
Sont terribles sans le savoir,
Et plus sûrs de nous émouvoir
Que tous les demi-dieux tragiques.

Le vice, qu'il est parvenu
A nous faire voir si risible,
Nous frappe d'un trouble inconnu ;
Tant le cœur humain mis à nu
Devient un spectacle terrible.

Cœur divin, et supérieur
A toute haine vengeresse,
Souvent son visage rieur
N'est que le masque extérieur
D'une inconsolable tristesse.

S'il m'a fait sourire, en souffrant,
D'un amour qui, par ses alarmes,
Est si ridicule et si grand,
Arnolphe, aux pieds d'Agnès pleurant,
Me contraint de verser des larmes.

Quand l'Avare blessé grandit,
Et s'en va battant les murailles,
Méprisé d'un fils qu'il maudit,
Harpagon me laisse interdit
Et fait frissonner mes entrailles.

Enfin, par un lâche avéré
Trompé sans pudeur ni scrupule,
Quand je le vois désespéré,

Georges Dandin déshonoré
Ne me paraît plus ridicule.

Tartufe et don Juan, tortueux
Jusqu'à la basse apostasie,
M'emplissent d'horreur tous les deux
Avec le sourire hideux
Du vice et de l'hypocrisie.

Et quand je vois le grand moqueur,
Alceste à l'âme surhumaine,
Dont un froid sourire est vainqueur,
La colère me monte au cœur
Contre la froide Célimène.

Molière, privilégié,
Plaisante d'une âme attendrie,
Et c'est au moins pour la moitié
Que la terreur et la pitié
Se mêlent à sa raillerie.

C'est à moi, chantre des douleurs,
De m'agenouiller sur la pierre,
Pour consacrer ces pâles fleurs
Et ces lauriers baignés de pleurs
Sur le front du divin Molière.

LA POÉSIE.

Oui, tous les arts humains, toutes les poésies
Qui savent nous charmer
En mêlant la sagesse aux vives fantaisies,
Le peuvent réclamer.

Il sut épanouir les brillantes peintures
Filles d'un ciel serein,
Et couler d'un seul jet d'immortelles figures
Dans un moule d'airain.

Sous les grands plafonds d'or il nous montre les rages
Des amours mensongers,
Et nous fait voir après dans de frais paysages
L'idylle des bergers.

Mes sœurs, puisqu'il connut toutes les douleurs sombres
Et tout l'espoir vermeil,
Et que sur sa palette il eut toutes les ombres
Avec tout le soleil,

Ne nous disputons pas sur le masque et la lyre,
Et que toutes nos fleurs
Parent son monument : il eut le don du rire
Avec le don des pleurs !

Mais, reines du théâtre, ô troupe familière,
Laissons parler celui
En qui, fils adoré des veilles de Molière,
Tout son génie a lui,

Alceste, ce sauvage à la fois rude et tendre,
Qui, les yeux éblouis
Des seules vérités, les a fait même entendre
Au siècle de Louis !

II

Un jardin. — Les comédiens, sous les costumes des personnages des comédies de Molière, sont groupés autour de son buste. Un comédien, représentant Alceste, s'avance, et récite les strophes suivantes

LE COMÉDIEN.

O Molière ! homme simple et sublime génie,
Qui fis l'honnêteté maîtresse de tes vers,
Toi qui, sans les haïr en leur ignominie,
Châtias jusqu'au sang les sots et les pervers !

Tant que tu combattis selon la destinée,
La basse hypocrisie habile aux trahisons,
Avec la calomnie à ta perte acharnée,
Goutte à goutte sur toi distilla ses poisons.

Et lui-même, Louis, qui t'aima pour la France,
Conquérant comme lui calme et victorieux,
Autant que Scipion avait aimé Térence,
Ne te protégea pas contre les envieux.

C'est à peine s'il put dans la funèbre enceinte,
Lui soleil radieux et fils aîné des lis,
Obtenir par prière un peu de terre sainte
Où tes restes mortels fussent ensevelis !

Les mêmes ennemis qui te jetaient ces fanges
Et qui te condamnaient sur un ton solennel,
T'accablent à l'envi d'honneurs et de louanges
A présent que tu dors du sommeil éternel.

Car à moins que Molière une autre fois renaisse,
Armé du fier regard qui les a tant troublés,
Ils ne redoutent plus que nul les reconnaisse
Sous les habits d'emprunt dont ils sont affublés.

Mais comme on voit soudain frissonner d'épouvante
Les monstres de la nuit sous l'éclair d'un flambeau,
S'ils voyaient devant eux ta figure vivante
Paraître en soulevant la pierre du tombeau,

Combien de ces menteurs montrent pour ta mémoire
Une admiration de luxe et d'apparat,
Qui taxeraient tes vers d'impiété notoire,
Et t'iraient dénoncer au prochain magistrat !

Car ils existent tous, ces corrupteurs serviles
Que tu dévisageais de ton iambe ardent,
Prévoyant que le vice est, dans nos grandes villes,
La lime où le génie use sa forte dent !

L'hypocrite a toujours le rubis sur la lèvre
Et n'a pas oublié comme on parle des saints ;
Avec ses lingots d'or Josse est toujours orfèvre,
Et nos grands médecins sont toujours... médecins.

En morale, en science, hélas ! ce qui nous mène,
Depuis Marphurius ne change pas encor.
Le cœur vous en dit-il d'épouser Dorimène?
C'est toujours comme au temps du bonhomme Alcantor.

Geronimo dira, fidèle à sa doctrine :
« Mariez-vous ou non, tous les deux sont aisés. »
Mais Alcidas reprend, le fer sur la poitrine :
« Je vous tue à l'instant, si vous ne l'épousez. »

Pour ces grimauds qu'ensemble un jour nous rencontrâmes.
L'habit seul a changé de leur esprit banal :
Mon Oronte au sonnet gâche des mélodrames,
Et Monsieur Trissotin signe au bas d'un journal.

Thomas Diafoirus fait de l'anatomie
Dans de mauvais romans qu'il nous faut avaler ;
Le docteur Sganarelle entre à l'Académie,
Quant à Monsieur Tartuffe... il n'en faut point parler !

Ton don Juan raille encore, après Monsieur Dimanche,
Son vieux père qui parle, un pied dans le cercueil :
Mais il porte un poignet retroussé sur la manche,
Le stick dans la main gauche et le lorgnon dans l'œil.

Si Scapin fait toujours ses fredaines antiques,
En ce temps sérieux il sait qui les paiera,
Joueur de trois pour cent sur les bruits politiques,
Et protecteur des arts, le soir à l'Opéra.

Enfin le vieux Paris cache toujours cet antre
Où le pâle Harpagon achète à réméré.
Le père, à ce comptoir est souillé dès qu'il entre,
Et le fils qu'il maudit en sort déshonoré.

Non, non, rien n'a changé ! c'est toujours le grand nombre
Pour atteindre aux sacs d'or foulant aux pieds l'amour,
La timide vertu cachée au fond de l'ombre
Et le vice insolent qui s'étale au grand jour !

Dorimène, Angélique, ô belles créatures,
Démons à l'âme froide, à l'œil suave et doux,
Combien ont de grands cœurs étouffé vos ceintures,
Que d'hommes tomberont, les yeux levés vers vous !

Onde folle et changeante, insaisissable flamme !
Cœurs sans cesse tournés vers le fruit défendu !
Combien se sont fiés à l'honneur d'une femme
Et se sont réveillés sur leur bonheur perdu !

O problème où se perd la raison révoltée !
Chaos abominable en ces riches accords !
Quand il crut vous donner une âme, Prométhée
Anima seulement le marbre de vos corps !

Mais, que dis-je ! pardonne, ô poète, ô Molière !
Philinte et Léonor, épris du vrai bonheur,
Henriette, Eliante, Elmire noble et fière,
Gardent comme un rempart la décence et l'honneur.

Ariste est de tout point le vrai sage ; Clitandre,
Cœur sans détour, épris d'un honnête entretien,
Reste sincère et franc sans cesser d'être tendre
Et, sans forfanterie, il est homme de bien.

Chrysale, en défendant sa guenille si chère,
Défend l'œuvre divine en ses naïfs accens :
En Dorine et Toinette, humbles docteurs sans chaire,
Veille ton redoutable et sublime bon sens.

O grand esprit qu'il faut remercier sans cesse !
Toi qui portais ton œuvre avec des bras d'Atlas,
Toi-même en la voyant tu fus pris de tristesse,
Un pleur mouilla tes yeux, et tu nous consolas !

Et pour nous détourner des images fatales,
Tu créas ces fronts purs et ces types charmants,
Fantômes adorés, figures idéales
Qui nous font croire encore aux nobles sentiments !

Oui, tous les verts lauriers et toutes les couronnes,
O Molière, sont dus à ton grand souvenir,
Et tes vers inspirés, des leçons que tu donnes
Enchanteront encor les siècles à venir.

De ce ciel poétique où resplendit ta gloire,
Vois d'un œil indulgent, épris de ta raison,
Se réunir ici pour fêter ta mémoire
Les derniers serviteurs venus dans la maison !

Couronnement du buste. — Apothéose.

LA MUSE DES VINGT ANS

PROLOGUE

ÉCRIT POUR LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE SAPHO, DRAME DE PHILOXÈNE BOYER

A Mademoiselle Siona Lévy

LA FANTAISIE.

I

MESDAMES et Messieurs, pardonnez-moi si j'ose,
Pauvre Muse troublée, affronter vos regards ;
Je suis la Fantaisie aux doigts couleur de rose,
La Muse des vingt ans, chercheuse de hasards.

Je tremble devant vous, ô foule! hôtes illustres,
O lèvres de penseurs, ô corsages fleuris!
Moi qui vois resplendir, sous l'éclat de ces lustres,
Toutes les Majestés dont rayonne Paris;

Tout ce qui brille encor dans la moderne Athènes.
Toutes les mains de lis et tous les bras charmants,
Les grands fronds éblouis et les beautés hautaines
Dont les yeux font pâlir l'éclair des diamants.

Je tremble, moi qui sais dans un jardin féerique,
Mêlant aux doux ruisseaux la chanson de mes vers,
Tresser en souriant la guirlande lyrique
Et danser au soleil parmi les gazons verts.

Je sais épanouir les odes amoureuses,
Charmant avec mes sœurs les bois extasiés,
Et j'accorde ma voix, sous les forêts ombreuses,
Avec les rossignols cachés dans les rosiers.

Mais je tremble d'oser sur la scène divine
Où le maître Racine a fait parler les dieux,
Vous montrer après lui cette double colline
Que Phœbus emplissait de chants mélodieux.

J'ai voulu, pauvre enfant, en mes jeunes délires,
Vous faire voir, parmi des rayons irisés,
La sereine Lesbos où dans la voix des lyres
Se confondaient le bruit des chants et des baisers.

Mais je tremble à présent, moi compagne du pâtre,
En voyant mon idylle et mon rêve enchanteur
Fouler d'un pied craintif ce carton du théâtre
Que peut seul animer le génie, et j'ai peur.

II

Ah ! soyez-moi cléments, rois élus de ces fêtes,
Qui souriez déjà rien qu'en me regardant,
O fronts que le laurier couronne, ô vous, poètes
Qui marchez d'un pied sûr dans le buisson ardent.

Et vous, reines du monde, ô femmes adorées,
Déesses de Paris, ô fiertés et douceurs,
Beaux yeux, bouches de jais, chevelures dorées,
Accueillez-moi, je tremble, ô mes divines sœurs!

Rien qu'en posant au bord des fontaines limpides,
O sœurs de Galatée, ô sœurs d'Amaryllis,
Vos pieds, vos petits pieds sur les rochers arides,
Vous y faites fleurir des roses et des lys.

O vous, troupe charmante avec amour chantée,
Si vous voulez, orgueil de mes vers ciselés,
L'outremer brillera sur ma toile enchantée
Et ma pauvre Lesbos vivra, si vous voulez.

Si vous voulez, mes sœurs, votre fière jeunesse
Fera vivre un moment dans un rêve fleuri
Ma jeunesse impuissante, et j'aurai trop d'ivresse
Si vous avez pleuré, si vous avez souri !

LA CHARITÉ

STANCES

ÉCRITES POUR UNE REPRÉSENTATION DONNÉE AU BÉNÉFICE DES PAUVRES

—

A Mademoiselle Marie Daubrun

—

LA COMÉDIENNE.

O cœurs toujours ouverts, dont la piété si tendre
Va chercher le malheur pour mieux s'en souvenir,
Ecoutez-moi : c'est lui que vous allez entendre,
Je suis la voix de ceux qui veulent vous bénir.

Eux à qui le Seigneur donna pour seules armes
L'humble foi du croyant qui le prie à genoux,
Pour vous remercier ils n'avaient que leurs larmes,
Ils m'ont dit en pleurant : « Vous parlerez pour nous. »

Aussi je viens vous dire au nom des pauvres mères
Dont le calme sourire, aujourd'hui triomphant,
Hier dissimulait des angoisses amères :
« Merci, car c'est à vous que je dois mon enfant ! »

Je viens vous dire, au nom de toutes les familles
Pour lesquelles demain, grâce à vous, sera beau :
« Merci pour les enfants et pour les jeunes filles,
Merci pour les vieillards courbés vers le tombeau ! »

Je viens vous dire au nom de celui qui déploie
Au-dessus de nos fronts le ciel immense et bleu :
« En plaisirs, en bonheur, en délires de joie
On vous rendra cet or que vous prêtez à Dieu ! »

Car le pauvre, c'est lui. Sublime poésie
Que lui-même enseigna pour guide à la vertu !
Celui qui donne au pauvre un pain, le rassasie,
Celui qui donne au pauvre un manteau, l'a vêtu !

Mais ce pauvre, la chair de sa chair, et qu'il aime
Avant tous, l'indigent que le Christ appela
A s'asseoir dans le ciel à côté de lui-même,
N'aura besoin de rien tant que vous êtes là !

C'est l'hiver. Tout gémit dans la pauvre demeure.
Auprès de son vieux chien qu'il vient de rudoyer,
Le père tout pensif se tait, et d'heure en heure
Le pain manque à la huche et le bois au foyer !

Les petits, secouant leur chevelure blonde,
Disent : « qui soutiendra nos pas, faibles roseaux,
Si vous nous oubliez, mon Dieu, maître du monde,
Qui donnez leur pâture aux petits des oiseaux ? »

La mère, elle, tressaille en faisant la toilette
De sa fille, et jetant, de larmes arrosé,
Un œil de désespoir sur l'enfant qu'elle allaite,
Le berce avec terreur sur son sein épuisé.

Mais vous venez, ainsi qu'une aurore vermeille
Des rayons de vos yeux dorer ces pauvres murs,
Et, comme une Cérès qui vide sa corbeille,
Vous faites de vos mains tomber les épis mûrs !

Consolant tout ce monde avec mélancolie,
Vous leur dites avec un sourire divin :
« Celui qui songe à tous jamais ne vous oublie ;
Mangez, voici du pain ; buvez, voici du vin. »

Et tous ces malheurex, retrouvant l'espérance
Rien qu'à vous voir ainsi, pensent avec raison
Que, venus de là-haut pour calmer leur souffrance,
Des anges de lumière entrent dans leur maison !

Car, lorsque pour six mois a fui la saison douce
Où le contentement tombe du ciel vermeil,
On dit : « Que reste-t-il à ceux que tout repousse
Et qui n'ont plus pour eux l'air pur et le soleil ?

A ceux-là qui le soir souffrent un long martyre
En voyant s'allumer les vitres des palais ?
Au marin dont la mer a brisé le navire ?
Au pêcheur dont la vague a troué les filets ? »

On dit : « Que reste-t-il à toutes les victimes
Qui, malgré cet espoir résigné du chrétien,
Sous leurs pieds frémissants ne voient que des abîmes ?
Enfin, que reste-t-il à ceux qui n'ont plus rien ? »

O bons cœurs, il leur reste encore un héritage
Dont aucun d'eux ne peut être déshérité,
Et qu'ils possédent tous entier et sans partage,
Ce trésor infini, c'est votre Charité !

C'est elle, ange penché partout où crie un gouffre,
Amour inépuisable entre tous les amours,
Qui partage sa bourse avec tout ce qui souffre :
Elle est le bien du pauvre, et ce soir et toujours !

Et maintenant, ô foule émue, ô jeunes femmes,
Quel que soit devant vous mon invincible émoi,
(Je ne tremblerai pas, car je parle à vos âmes,)
Pour les pauvres encor merci, merci pour moi !

L'humble artiste après eux bénit votre indulgence,
Pour avoir bien voulu qu'en ses nobles chemins
Votre or sanctifié qui cherchait l'Indigence,
Pour arriver au but ait passé par ses mains !

A HENRI HEINE

O poète ! à présent que dans ta chère France,
L'Amante au froid baiser t'a pris à la souffrance,
Et que sur ton front pâle, encor endolori,
Le calme harmonieux du trépas a fleuri ;
A présent que tu fuis vers l'astre où la musique
Pure t'enivrera du rhythme hyperphysique,
Tu soulèves la pierre inerte du tombeau,
Et, redevenu jeune, enthousiaste et beau,
Loin de ce monde empli d'épouvantes frivoles,
Libre de tous liens, mon frère, tu t'envoles
Aux rayons dont fourmille et frémit l'éther bleu,
Le visage riant comme celui d'un dieu !
Vêtu du lin sans tâche et de la pourpre insigne,
Couronné, rayonnant, tu joins la voix du cygne
Au concert que faisaient dans le désert des cieux
Les sphères gravitant sur leurs légers essieux ;

Glorieux, tu redis tes chants qui sur la terre
N'ont fléchi que le tigre et la noire panthère,
Et tu vois accourir vers toi, ravis d'amour
Les constellations et les lis. A l'entour,
Sous le voile meurtri d'une aurore qui saigne,
La lumière en pleurant dans ton ode se baigne;
Dans les jardins de feu, les roses de mille ans
Pour la boire ont ouvert des calices brûlants;
La vigne et les raisins de l'immortelle joie
Rougissants de désirs sous la treille qui ploie,
Laissent pendre leurs fruits gonflés sur tes chemins;
Et toi, vers les rameaux tendant tes belles mains
Heureuses de cueillir les célestes vendanges,
Tu montes dans l'azur en chantant des louanges!

LA MALÉDICTION DE VÉNUS

A Émile et Antoni Deschamps

I

C'ÉTAIT le vendredi, jour de Vénus la blonde,
Un soir de mai; déjà, comme un nid de péris,
Les bouquets de lis blancs croissaient au bord de l'onde,
Et, dans le Luxembourg, ce paradis du monde,
Les marbres de l'Attique, amoureux de Paris,
Voyaient l'air et les cieux et la terre fleuris.

Leurs crinières au vent, sur les quais pacifiques
Les régiments passaient, cuirasses et musiques;

Et, dans le ciel en feu, doré comme un fruit mûr,
Au-dessus des palais ceints de casques d'azur,
Des cavaliers, vêtus d'armures magnifiques,
Sur leurs chevaux ailés volaient dans le bleu pur.

Les filles de Coustou rêvaient parmi les roses;
Les satyres lascifs souriaient à l'entour;
Sur les thyrses neigeux des maroniers moroses
Les oiseaux gazouillaient aux derniers feux du jour,
Et leur chant semblait dire aux âmes longtemps closes
De chanter dans les fleurs la chanson de l'amour.

Mais soudain, au milieu du ciel plein d'allégresse,
Rapide, et tout brillant de la nacre des mers,
Un char d'or, attelé de colombes de Grèce,
Fend la nue et rayonne, éblouissant les airs.
Une femme, ou plutôt une jeune déesse
En descend, et son pied foule nos gazons verts.

C'est Vénus. Ses cheveux ont l'éclat des topazes.
Elle tient son arc d'or ; ses yeux noirs, pleins d'extases.
Cachent les profondeurs d'un fleuve oriental,
Sur son sein va fleurir le rosier idéal,
Et sur son dos, serré par des liens de gazes,
Pendent les flèches d'or dans le carquois fatal.

Dès que Cypris ouvrit sa bouche, urne choisie,
Et de ses dents de lis fit briller la blancheur
Sur sa lèvre divine où court la fantaisie,
L'air empli de parfums, de charme et de fraîcheur
Se teignit à l'entour d'une rose lueur,
Et la brise du soir s'imprégna d'ambroisie.

Les étoiles d'argent, moins blanches que sa chair,
Semaient de diamants sa chevelure rousse
Et faisaient resplendir son sourcil calme et fier ;
Les roses l'écoutaient, assises dans la mousse.
Elle dit d'une voix impérieuse et douce
Comme celle des flots qui chantent dans la mer :

« Toi que j'aime au-dessus des Cyclades humides
Et du riant Paphos où, sous mon pied nacré,
Naissent à chaque pas les boutons d'or splendides,
L'églantine sanglante et le myrte sacré !
O Paris, ciel d'amour, toi que j'ai préféré
A mon écrin chéri de vertes Atlantides !

O ville dont j'ai fait mon temple et mon autel !
J'ai voulu que vers moi, tandis que tu te pâmes
Sous leurs yeux étoilés plus tendres que le ciel,
Comme d'un trépied saint qu'embraseraient des flammes,
Le parfum de l'amour idéal et charnel
Montât incessamment des grands cœurs de tes femmes !

J'ai baigné dans ton air mon corps passionné ;
Et secouant sur toi, parmi les blonds zéphires,
Ma ceinture d'azur et d'or, je t'ai donné
Pour t'enivrer du vin des pleurs et des sourires,
Un harem éternel de cent mille hétaïres
Plus belles que Laïs, Aspasie et Phryné.

Je t'ai donné Mailly, Gabrielle, Fontanges,
Diane, à qui ma sœur prête son divin nom,
Et Margot qui fut reine, et cette sœur des anges
Lavallière aux yeux bleus que pleura Maintenon,

Et Marion la folle, et la sage Ninon
Qui s'enivra cent ans d'amour et de louanges ;

George qui tout un soir a soudain rajeuni
Un parterre de rois qu'on vit tressaillir d'aise ;
La reine Caroline et Pauline Borghèse,
Ces déesses qu'aimaient dans un siècle fini
Les héros disparus, et la Céliani
Que Prudhon fait sourire au soleil qui la baise.

Je t'ai donné Saint-Ange habile à mes doux jeux,
Blanche Colbert pareille à Niobé, Lignolle,
Ozy, les deux Arsène, et Doche ton idole,
Letellier blonde et blanche aux cheveux radieux,
Et cette Cléonice insoucieuse et folle
Dont le châle est pareil à la pourpre des dieux.

Et pour cacher parmi les nymphes familières
Les baisers, la défaite et les charmants refus,
J'ai fait fleurir pour toi mille jardins confus
Qu'Hésiode eût chantés, qu'eût chéris Deshoulières,
Cythères et Paphos pleins d'œillets et de lierres,
De rivières d'argent et d'ombrages touffus !

Montmorency, joyeux de ses cerises roses,
Bagatelle où, rêvant sous un royal abri,
La peinture d'amour comme un lys a fleuri,
Enghien, dont le lac pur sourit aux cieux moroses,
Maurecourt, Saint-Germain, Fraisfontaine, Fleury,
Grosbois, et Fontenay que fleurissent les roses !

Enfin je t'ai donné pour embellir ta cour
Et pour rendre les cœurs dociles à mes fêtes,

Tous ces voluptueux dont les âmes sont faites
Pour réfléchir la grâce et le divin contour,
Les peintres, les sculpteurs, et surtout les poètes,
Célestes messagers amoureux de l'amour !

Je t'ai donné Ronsard et le tendre Racine
Qui savaient tous les deux la langue des amants,
Lafontaine et Musset, deux poètes charmants
Dont la Muse s'abreuve à la même colline ;
Coysevox et Coustou, dont le caprice incline
Des marbres blancs et purs comme des diamants ;

Ingres, dont les tableaux surpassent des sculptures,
Prudhon qui m'a touchée avec sa noble main ;
Pradier et Gavarni, qui rêvent en chemin
Un paradis confus de belles créatures ;
Et le divin Balzac, cet homme surhumain
Qui sait tous les secrets de mes triples ceintures !

Et maintenant, orgueil de ces coteaux penchants !
O Thébaïde ! ô ville interdite aux profanes !
Paris ! J'ai traversé les villes et les champs,
Et je viens voir, du haut de ces monts où tu planes,
Comment tu fais l'amour à ces belles sultanes,
Dans ces jardins, parmi ces marbres et ces chants !

II

Car l'amour est cette onde où tout le corps se plonge
Et dont la lèvre en feu baise en riant les bords ;
C'est ce vase d'eau pure et cette fraîche éponge
Qui lave à ses baisers les souillures du corps ;

Hors de l'amour tout n'est que folie et mensonge,
Car tout est dans l'amour et rien n'est en dehors.

C'est le seul vrai devoir et la seule science ;
Et les hardis plongeurs dont le regard profond
Comme une vaste mer fouille la conscience,
N'ont rien trouvé de plus en allant jusqu'au fond.
Heureux celui qui voit avec insouciance
Les idoles sans yeux que les hommes lui font !

Aux parfums des jasmins et de la tubéreuse,
Dans les jardins aimés du soleil radieux
Il s'enivre à loisir d'accords mélodieux ;
Nul souci ne s'attache à sa vieillesse heureuse,
Et dans les bras charmants d'une vierge amoureuse
Ce mortel fortuné devient pareil aux dieux.

Mais celui dont les dents ont fui ma coupe amère
Et qui n'a pas dormi sur un sein libre et fier,
Quand sur lui tomberont les neiges de l'hiver
Celui-là pleurera sur sa vaine chimère,
Et, comme les guerriers aux cuirasses de fer,
Il maudira trois fois son aïeule et sa mère !

En vain, son front couvert d'augustes cheveux blancs
Brillera, glorieux de savoir et d'années ;
Des fleuves couleront de ses yeux ruisselants
Et feront deux ruisseaux de ses tempes fanées,
Car le désir mordra ses lèvres décharnées
Et séchera les os de ses genoux tremblants !

Enfin, lassé d'étreindre, en ses nuits énervantes,
La science inféconde et la pâle amitié,

Celui-là sentira son cœur crucifié,
Et, brûlé de mes feux parmi ses épouvantes,
Il traînera son front sous les pieds des servantes
Et baisera leur robe en leur criant : Pitié !

Mais elles en courant s'enfuiront dans les saules,
Et riront du vieillard au prochain cabaret
Avec ce beau jeune homme aux puissantes épaules
Qui, dans l'allée en fleurs, sous l'ombrage secret
Marche en blouse et pieds nus comme un enfant des Gaules,
Et dont les noirs cheveux semblent une forêt. »

III

Ainsi parla Vénus. Oubliant leurs querelles,
Les oiseaux se taisaient; dans les roses pourpris
Les lys ouvraient plus grands leurs calices épris.
Mais elle, fendant l'air comme ses tourterelles,
Elle vola, pliant ses bras comme des ailes,
Au sommet du palais, et regarda Paris.

C'était bien cette ville aux urnes débordées
Qui donne à l'univers ses flammes et ses flots,
Et qui, belle comme Eve et Ninon de Lenclos,
Elève sur le front des villes fécondées
Sa lèvre que rougit le vin et les sanglots
Et son front chevelu d'où tombent les idées.

Lourde à lasser les bras et l'épaule d'Atlas,
Comme un beau corps la ville immense se déroule.

Elle tient à la main son large verre où coule
Le vin bleu des faubourgs et le vin de Schiraz,
Fredonne sa chanson, et regarde la foule
Avec ses cent mille yeux de cristal et de gaz.

Ses grappes de maisons semblent, dans la nuit noire,
Des troupeaux dispersés sur un grand territoire
Que la Guerre a foulé de son pied souverain;
Et, penchant leurs grands fronts vers le fleuve serein,
Ainsi que des béliers se lèvent avec gloire
Ses mille monuments de granit et d'airain.

Voici ses boulevards où Londres et l'Asie
Viennent au même club chercher la fantaisie;
Voici ses cabarets, ses tapis baignés d'or,
Ses fiers salons, son bal qui passe au chant du cor,
Et son drame, où le peuple, empli de poésie,
Ivre sous Frédérick haletant, crie : Encor!

Voici ses régiments superbes et terribles,
Ses clairons, ses tambours, ses jeunes officiers,
Les hussards blancs et bleus, les sapeurs invincibles,
Les dragons revêtus d'indomptables aciers,
Les grenadiers géants, les spahis, les lanciers,
Et les carabiniers aux crinières horribles.

O ville, enfin voici tes salles d'opéras
Où l'or, les diamants et le satin ruissellent;
Là, chaque femme est reine, et les moindres excellent
Par la neige du front et la blancheur des bras;
Tels, dans un salon clair, sur les fonds de damas
Les camélias blancs parmi l'or étincellent.

Là, sous le maillot rose ou l'habit travesti
Fuoco, Cerrito, Carlotta nous enchantent;
Dorus et Damoreau, ces harpes, se lamentent,
Et faisant flamboyer notre cœur amorti,
Lui disent quels oiseaux et quelles flûtes chantent
Dans l'âme de Mozart et de Donizetti.

Ville qu'un souffle émeut et qu'un zéphyr apaise !
Amazone qui prends la guerre pour un jeu
Et qui, penchée au bord du fleuve qui te baise,
Chaque jour dans son onde émiettes quelque dieu !
L'univers voit sans cesse, ainsi qu'une fournaise,
Ton crâne en fusion fumer sous le ciel bleu.

Épris de tes soldats que la foudre enveloppe,
Parmi leurs champs couverts de morts et de blessés,
Les peuples sur tes pas accouraient empressés
Et flattaient de la main ton cheval qui galoppe,
Lorsque tu conduisais par les villes d'Europe
Tes héros de vingt ans aux longs cheveux tressés.

Ainsi qu'un beau génie en un monde féerique,
Tu brises d'un seul doigt les liens corporels
Quand tu lances un jour, au bruit d'un chant lyrique,
Sur ces chemins, plus longs qu'un fleuve d'Amérique,
Que sillonne d'azur le fer brillant des rails,
Tes grands coursiers de flamme aux pieds surnaturels !

Nourrice de lutteurs, ville douce et traîtresse,
Tu portes sur ton front des lys de diamant
Et des lauriers rougis dans le combat fumant;
Dénouant sur ton sein l'or de sa lourde tresse,

La fière Poésie est toujours ta maîtresse
Et l'Art baise ta lèvre ainsi qu'un jeune amant!

Ton phare est un soleil, et tes jeunes Achilles
Ont réveillé le monde au bruit de leur tambour;
Mais, ô Paris! cité ruisselante! séjour
De la grâce amoureuse et des lèvres dociles,
Toi, pour l'amour choisie entre toutes les villes,
O ville de Vénus, qu'as-tu fait de l'Amour?

Telle du haut du ciel un aigle au bec vorace
De mille oiseaux épars dans son vol suit la trace
Et porte le carnage au milieu de leurs jeux;
Telle, les yeux noyés dans les horizons bleus,
L'héroïque Vénus d'un seul regard embrasse
Le front de la cité ceinte de mille feux.

IV

Près du lit où la Mort roidit la courtisane,
Celle qui trafiqua de son sang et sa chair,
Sa mère, ô honte! étale une douleur profane
Pour exploiter encor ces lis en proie au ver,
Et vendre vingt louis la dernière cueiller
Qui servit à l'enfant pour prendre sa tisane.

Ici l'ambitieux, les deux pieds sur l'autel,
Etend ses maigres bras pour étreindre la terre.
Livide, comme Ajax il insulte le ciel,
Et, cachant dans son cœur sa fièvre solitaire,

Il voit en souriant son épouse adultère,
Et, le front dans ses mains, il rêve de Cromwell.

Là, serrant les ducats entre leurs mains fatales,
Gobseck et Gigonnet, au fond des tristes salles
Dont un vieux rideau vert éteint le jour changeant,
Brossent avec la main leur habit indigent,
Et font briller l'argent et l'or de reflets pâles
Aux rayons de leurs yeux couleur d'or et d'argent.

« La richesse, voilà la vraie amante blonde,
Disent-ils. Ses cheveux sont couleur du soleil,
Sa bouche est de corail et non de chair immonde,
Ses yeux sont de lapis, son sein d'argent vermeil,
Et, lumineux trésor, de la nuque à l'orteil
Tout son corps est sorti des mines de Golconde.

Nous pouvons avec l'or, nouveaux Pygmalions,
Faire vivre le marbre au gré de nos caprices,
Atteindre les vautours et dompter les lions
Et prendre les enfants au sein de leurs nourrices,
Et les reines du monde et les impératrices
Déchausseraient le soir nos pieds, si nous voulions. »

Sur les monts chevelus où gravissent les chèvres,
Près d'un adolescent beau comme Gabriel,
La pâle prophétesse, en proie à mille fièvres,
Jette son ode impie aux quatre vents du ciel.
Et, sorti de son cœur où déborde le fiel,
Son iambe lui brûle et lui sèche les lèvres.

La moderne Sapho, qu'agite un grand dessein,
Trempe ses longs cheveux dans sa coupe d'absinthe.

Cette sœur du Titan rêve un autre larcin,
Et, tressaillant trois fois comme une femme enceinte,
Blasphème le plaisir et la volupté sainte
Que l'orgueil parricide a tués dans son sein.

Le poète, ruffian de la Muse divine
Qu'il adorait hier dans le temple idéal,
La prostitue au lit de quelque baladine;
Et, portant au hasard son sarcasme banal,
Chaud encor des baisers de cette Messaline,
L'insulte pour deux sous au bas d'un grand journal.

« Que m'importe, dit-il, vos lèvres et vos couches,
O vierges de quinze ans, au sourire enchanté?
La maîtresse qu'il faut à ma virilité,
C'est la déesse aux yeux caressants et farouches
Qui me loue et me baise avec ses mille bouches,
L'ange des carrefours, la Popularité!

C'est elle dont le souffle, ainsi qu'un phare allume
Une lueur au front qu'enveloppait la brume,
Elle qui, les deux bras tendus à l'univers,
Arrête les passants pour leur chanter mes vers,
Et qui saura pétrir avec l'airain qui fume
Mon buste couronné de lauriers toujours verts. »

En habit de gala, les courtisanes vaines
Sur le front de l'Amour posent leurs pieds lassés.
Plus pâles que la neige au sommet des Cévennes,
Ces folles, dont le vent baise les seins glacés,
Pour réchauffer la pourpre éteinte dans leurs veines
Boivent l'or et le sang des jeunes insensés.

Elles songent parfois, quand refleurit la mousse,
Aux humides baisers de leurs jeunes amours,
Aux blanches nuits de juin qu'abrégeaient cent discours,
Et même, quand la brise en feu souffle plus douce,
A ces enfants qui, morts pour elles pleins de jours,
Dorment dans une terre inculte où l'herbe pousse.

« Mais, ô mon cœur! pourquoi se souvenir des morts?
Disent-elles. Mon sein gonfle d'orgueil la soie.
Le peigne aux mille dents tremble en baisant les ors
De mes cheveux touffus dont le flot se déploie,
Et la naïade en pleurs frémit toujours de joie
En touchant au matin les blancheurs de mon corps.

Mes amants, beaux toujours quoique l'amour s'enfuie,
Ce sont tous ces joyaux que mon haleine essuie,
Ces mille diamants en lys épanouis,
Ces colliers de sequins, ces ducats, ces louis
Si beaux qu'en les voyant on dirait une pluie
De soleils amoureux de mes yeux éblouis. »

Les jeunes hommes, fiers de voir blanchir leurs têtes,
Sont enivrés d'orgueil, comme autrefois de vin.
Amour, ce n'est plus toi, flambeau clair et divin,
Qui baigne de tes feux les roses de leurs fêtes.
« Qu'importe, disent-ils, ce mot que les poètes
Ont fait comme leurs vers harmonieux et vain?

Non, le bonheur n'est pas sur la couche enfantine
De votre jeune épouse échevelée au vent,
Qui, nouant de ses bras le beau collier mouvant
Vous enivre aux parfums de sa jeune poitrine,

Et songe dans son cœur aux amours du couvent
En vous disant : Je t'aime ! avec sa voix divine.

Le bonheur, ce n'est pas d'errer sous les bosquets
Où s'égarent, bras nus, ces filles aux fronts pâles
Dont les robes de soie et les hardis bouquets
Resplendissent les soirs sous les lustres des salles,
Et passent des salons aux cabarets des halles,
Et des bras des Césars dans les bras des laquais !

C'est d'avoir, sur le dos de la mer qu'elle scinde,
Une flotte qui porte, avec ses galions,
L'ivoire de Java, les marbres blancs du Pinde,
Les perles de Ceylan, grosses de millions,
Le duvet de l'eider et les tissus de l'Inde,
Les dépouilles des dieux et celles des lions !

Le bonheur, c'est d'aller pour la chose commune
Haranguer un sénat en mots impétueux,
De dominer sans peur les cris tumultueux,
Et de bien voir, si haut que monte sa fortune,
Plissant à votre voix son front majestueux,
Le ministre pâlir au pied de la tribune !

C'est de faire frémir sous le soleil des rois
Ces plaques, ces cordons, ces écharpes à frange,
Etoiles et colliers d'une splendeur étrange,
Crachats de pierrerie éblouissants et froids,
Ces riches arcs-en-ciel, ces rubans et ces croix
Couleur d'azur, de pourpre et de flamme et d'orange ?

Surtout, c'est de sentir vivre en bas une foule,
Travailleurs dont le sang et dont la sueur coule,

Artistes, artisans, chantres aux saints trépieds,
Généraux sur Ajax et Marceau copiés,
Tout cela n'étant plus qu'une chose qu'on foule,
Un piédestal immense où l'on pose ses pieds ! »

Ainsi, les yeux hagards et l'écume à la bouche,
Ils insultent l'amour dans leurs cœurs pleins de fiel.
Les vierges elles-mêmes, aux yeux couleurs du ciel,
Disent : « Pourquoi livrer à quelque époux farouche
Nos cheveux qu'en jouant l'aile d'un zéphyr touche,
Et nos lèvres en fleur plus douces que le miel ? »

O ville ! nulle part dans tes architectures,
Sous tes lambris dorés, dans les entassements
De tes toits monstrueux et de tes monuments,
Nulle part tu ne vois, le cœur et les mains pures,
S'unir dans des baisers et des embrassements
Un couple jeune et fort aux belles chevelures.

Seule, les yeux éteints, sous la vive clarté
Des flambeaux, des surtouts et des lustres sévères,
Tandis que ses amants au regard enchanté
Cachent sous mille fleurs des tristesses amères,
La Débauche sourit et boit dans tous les verres,
Et dit en grimaçant : Je suis la Volupté !

Et la cité superbe, insatiable, immonde,
Aux balcons des palais, aux lucarnes des toits,
Hommes, vieillards, enfants, vierges à tête blonde,
Foulant aux pieds ses dieux, ses lauriers et ses lois,
Avec ses millions de bouches et de voix
Crie et chante son hymne à l'Or, maître du monde !

V

Voilà ce qu'entendit l'héroïque Vénus.
Et d'horreur, sur son front et sa tête sacrée
Sa chevelure épaisse, ondoyante et dorée,
Tressaillit, et de flamme inonda ses bras nus;
Et, le sein agité de frissons inconnus,
Elle mit sur son arc une flèche acérée.

Alors sur ses beaux seins par ses ongles meurtris
Tombent à flots ses pleurs ainsi qu'une rivière;
Ses voiles au hasard fouettent les vents surpris,
Parmi ses blanches dents que baise la lumière
S'échappent furieux les sanglots et les cris ;
Le dédain fait pâlir sa bouche rose et fière.

Ses yeux que le courroux et la honte embrasaient
Et son corps rougissant présageaient cent désastres;
Ses pieds, où les oiseaux naguère se posaient,
Du palais magnifique ébranlaient les pilastres,
Et dans les noirs jardins du ciel, ses mains brisaient
Sur leurs tiges d'azur les calices des astres.

Ses cheveux flamboyaient d'or, de pourpre et de feu,
Et, dénoués, pareils aux panaches horribles
Que hérisse l'effroi sur le casque d'un dieu,
Ensanglantaient les airs, comètes invisibles.
La déesse, le dos frémissant dans l'air bleu,
Exhala son courroux dans ces strophes terribles :

— O ville qui meurtris mon cœur et vends ma chair !
Si ma main sait verser le fiel plein d'amertume,
Si mon regard flétrit, si mon venin consume,
Si je naquis avec les filles de l'enfer
Sous l'éclair effrayé, dans le sang et l'écume
Et du corps d'un grand dieu mutilé par le fer !

Écroule-toi ! Soyez maudites, ô murailles !
Par le sein de la femme, où l'enfant allaité
Boit l'oubli de la Mort dans un vivant Lethé !
Meurs ! Par ses flancs féconds vainqueurs des funérailles,
Par tout ce qui tressaille au fond de mes entrailles,
Par mon corps palpitant sous les feux de l'été !

Meurs ! puisque tu t'endors ivre de la Matière
Sans songer seulement au courroux de Cypris,
Ainsi qu'un animal couché sur sa litière,
Stupide, et l'œil blessé par la blancheur des lis !
Puisque tu fais horreur à la nature entière
Et qu'il ne reste rien dans l'âme de tes fils !

Puisque le canon seul résonne à tes oreilles !
Puisque devant les fouets irrités et cinglants,
Plus stupide en effet à l'heure où tu t'éveilles
Que les premiers humains qui ramassaient des glands,
Tu ne sais accomplir de plus rares merveilles
Que de pousser des cris sur des pavés sanglants !

Puisqu'au pied des gibets où ta haine me cloue,
Ta prunelle hébêtée, insensible aux couleurs
Des astres et des cieux, de la mer et des fleurs
Adore la Fortune assise sur sa roue,

Et que l'or et l'argent, deux espèces de boue,
Sont devenus tes dieux, comme ceux des voleurs !

Puisque, bravant les lois qu'ils ont instituées,
Et flairant le sang jeune, ainsi que des vautours,
Tes libertins, remplis de vices et de jours,
S'en vont, âmes sans frein, du beau destituées,
Près des enfants qu'au mal ils ont prostituées
Souiller leurs cheveux blancs le long des carrefours !

Puisque tu mets ta gloire à flétrir ce qui m'aime !
Puisque, les oripeaux et l'argent excepté,
Tout tombe autour de toi sous ton propre anathème,
Et que, trop délicat pour un peuple dompté,
L'amour de l'élégance et de la volupté
Est éteint dans le cœur des courtisanes même !

Puisque ma voix en vain t'a voulu secourir !
Puisqu'au lieu de m'avoir pour sœur et pour compagne,
Ton peuple à ses côtés aime mieux voir pourrir
L'Avarice, démon hideux qui l'accompagne,
Vil forçat de la chair, meurs cloué dans ton bagne !
Meurs, infâme ! ou plutôt, c'est moi qui veux mourir !

Je m'en irai bien loin des modernes Gomorrhes
Rejoindre les grands dieux dans la paix du trépas.
Libre et quittant ce corps divin qui sur ses pas
Te laissait l'ambroisie, et que tu déshonores,
Mon âme roulera dans les astres sonores
Parmi les cieux vivants auxquels tu ne crois pas !

J'irai, par l'immuable et consolant mystère,
Fondre mon être avec le tout essentiel !

Un rocher sortira des flots où fut Cythère,
Brûlé par un vent morne et pestilentiel,
Et les biens qui par moi ruisselaient sur la terre
S'envoleront avec mon souffle dans le ciel !

La foi, le dévoûment, l'honneur et son délire,
Tous ces fiers nourrissons bercés entre mes bras,
La pitié, la vertu, l'héroïsme, le rire,
Le regard de l'épée et le chant de la lyre
Avec moi seront morts, mais tu triompheras !
Et, puisque c'est l'or seul que tu veux, tu l'auras !

L'or vierge ! l'or vainqueur ! Au gré de ta folie,
Tu l'auras ! l'or demain, toujours, partout, encor !
Les placers du Mexique et ceux de l'Australie
Viendront gonfler ta bourse et grossir ton trésor,
Et l'or sera ton pain, ton nectar et ta lie !
Bois donc, voilà de l'or ! mange, voilà de l'or !

Remplis ton coffre, et vends tout ce qui se monnoie !
La tombe et le berceau, le palais et la tour !
Trafique du soleil ! du repos ! de l'amour !
Déchire tout cadavre et flaire toute proie !
Vends les baisers craintifs où j'avais mis la joie !
Vends l'eau de la fontaine et la clarté du jour !

Emiette les forêts, fais de l'or ! Si ton globe
Jusqu'au fond de ses os sent courir un frisson,
Comme un jeune idiot qui tremble dans sa robe,
Que t'importe ! Son cœur peut devenir glaçon ;
N'auras-tu pas ton or, cette sainte moisson
Que tu ranges trop bien pour qu'on te la dérobe ?

Vends les bois où dormaient Viviane et Merlin!
L'aigle des monts n'est fait que pour ta gibecière,
La neige vierge est là pour fournir ta glacière,
Le torrent qui bondit sur le roc sybillin
Et vole, diamant, neige, écume et poussière,
N'est plus bon qu'à tourner tes meules de moulin !

Pour trouver les rubis en guirlandes pareilles
A celles des raisins que la pluie a mouillés
Et dont la grappe ardente est la gloire des treilles,
Que les caveaux profonds soient avec soin fouillés!
Fends le sépulcre et touche aux cadavres souillés
Pour prendre leurs anneaux et leurs pendants d'oreilles !

N'épargne rien ! demande à la création
Le pain de ta fureur et de ta passion !
Triomphe ! empêche-la de rester la plus forte !
Et si tu t'aperçois, pour ta punition,
Que sous tes pieds la terre agonisante est morte
Et que même ton ciel est vide, que t'importe !

Si ton peuple, parmi lequel tant de héros
M'ont fait voir la beauté virile et sans mélange,
Montre, effrayant le jour, des mufles de taureaux
Et des têtes d'ibis, comme les dieux du Gange ;
Si tes poètes, las de fléchir des bourreaux,
Traînent le laurier vert dans le vin et la fange;

Si les marbres sacrés ravis au Parthénon
Dans leur blancheur pareille à mon berceau d'écume,
Flétris par le marteau, blessés par le canon,
Tombent à des marchands courbés sur une enclume

Dans une île barbare, au milieu de la brume,
Que t'importe ! éblouis ! remplis tout de ton nom !

Montre le dur métal dont tu fais des récoltes !
Mets-le sur tes frontons et sur tes archivoltes !
Fais-en l'âme et le sang des machines de fer
Qui par leurs dents de fonte et leur souffle d'enfer
Dompteront la nature et vaincront ses révoltes,
Et dont les noirs sanglots étoufferont l'éclair.

Par ces gueules de flamme à ta voix apparues,
Tu régneras. Commande, elles domineront
Le tonnerre et l'orage acharnés sur ton front.
Tu peux les laisser faire, et le long de tes rues
Briser le même jour tes faux et tes charrues !
Elles laboureront ! elles moissonneront !

Ton heure vient ; tu peux demain réduire en poudre
La lyre et le ciseau ; les cœurs martyrisés
Ne te consolent plus, à quoi bon les absoudre ?
De quoi te serviraient les hymnes embrasés,
Paris ? Qu'as-tu besoin de l'oubli des baisers,
Puisque tu n'as plus peur du ciel et de la foudre !

VI

Mais quand le vaste Ennui, vieux comme l'univers,
Étendra devant toi son grand désert de sable,
Jaloux, mystérieux, muet, infranchissable,
Pelé, nu, sans un brin d'herbe ou de gazons verts,

Regrettant l'harmonie et la douceur des vers,
Tu te rappelleras ton crime haïssable.

Triste comme un cheval déchiré par le mors,
Et pressentant déjà tes propres funérailles,
Tu diras : « Où sont-ils, ces hommes sans remords
Dont la voix créatrice élevait des murailles ? »
Sortie avec terreur du fond de tes entrailles,
Une voix répondra : « Les poètes sont morts ! »

Alors vers le néant courbant ton front servile
Sous les fiers souvenirs de tes bonheurs si courts,
Tu te rappelleras ces temps où dans ta ville
L'Amour, partout suivi de grâces et d'amours,
Entraînait sur ses pas la belle fleur des cours,
Et s'appelait Condé, Chevreuse et Longueville !

Tu te rappelleras ces ombrages, témoins
Frais et délicieux des voluptés charmantes
Où Lauzun et Biron adoraient leurs amantes ;
Et tu diras : « Furie exempte de tous soins,
Qui ne fuis même pas les ruines fumantes,
O Désolation, tu me restes du moins !

Enervantes langueurs de mes heures fiévreuses,
Puisque rien désormais ne vous peut endormir,
Pour noyer dans le flot des plaintes douloureuses
L'anéantissement dont je me sens frémir,
Je puis pleurer, je puis souffrir, je puis gémir
Et savourer du moins ces voluptés affreuses. »

Mais la voix répondra : « Tes chênes chevelus
Sous lesquels résonnaient ta prière et tes armes,

Sont tombés ; tout est mort, les temps sont révolus !
Le Désespoir aussi te refuse ses charmes.
Tu ne souffriras plus ! tu ne pleureras plus !
Car tu n'as plus de sang et tu n'as plus de larmes. »

En fuyant vers l'azur à tes yeux interdit,
Ainsi te parlera ta conscience intime.
Et maintenant, bouffon que l'Erèbe applaudit,
Pitoyable assassin de l'aigle au vol sublime,
Toi qui fais de l'amour ta première victime,
Monstre libidineux gorgé d'or, sois maudit ! »

Ainsi parlait Vénus quand ses cheveux de flamme
De leurs rouges éclairs mordaient le ciel en feu.
Les imprécations qui sortaient de son âme
Soulevaient son beau sein effrayé d'un tel vœu,
Et toi, tu gémissais à ces cris de la femme,
O Nature éternelle, ô corps sacré de Dieu !

Oui, tu tressaillis toute ! Une vapeur de soufre
Voltigea sur les murs déjetés et croulants.
Comme s'agite en rêve un malade qui souffre,
Les vieux arbres craquaient, de sueurs ruisselants.
La rivière aux flots noirs s'agita dans son gouffre
Et voulut par ses cris répondre aux chiens hurlants.

Mais la déesse enfin prit son vol. Les morsures
Du soleil dévoraient déjà le fier dessin
Des constellations. Ses flèches d'or plus sûres
Déchiquetaient les blancs nuages. L'assassin
Poussait son char sur eux, et rougissait le sein
De l'Aurore vermeille au sang de leurs blessures.

LES VOYAGEURS

Couvertes de haillons, deux vierges magnifiques,
A la démarche svelte, au regard ingénu,
Vont par les carrefours et les places publiques,
Les cheveux dénoués et le sein demi-nu.

Toutes les deux font voir à la foule profonde
Le fier sourire fait pour les éternités,
La prunelle céleste et la crinière blonde
Et le port qui convient à des divinités.

Près d'elles, et parfois leur prêtant son épaule,
Les nommant tour à tour l'une et l'autre : « Ma sœur, »
Passe, le front plus pur que les neiges du pôle,
Un grave adolescent en habit de chasseur.

Il les console ainsi : « Courage, ô mes compagnes !
Bientôt dans les parfums nos pieds seront lavés.
Après tant de forêts, de champs et de campagnes
Voici Paris sans doute, et nous sommes sauvés. »

Ils s'arrêtent d'abord au festin plein de flammes
Où l'or, que rend vivant l'âme des ciseleurs,
Harmonise, et reflète aux yeux des jeunes femmes
Le sang des noirs raisins et les lèvres des fleurs.

Là, la coupe est en feu sous les tresses fleuries,
Tout s'étale à souhait pour ravir les amants :

Le vin du Rhin y lutte avec les pierreries,
Et la blancheur vivante avec les diamants.

Les divins voyageurs sous la splende voûte
S'avancent d'un air doux et cependant hautain
En faisant voir leurs pieds tout meurtris de la route,
Et disent : « Donnez-nous une place au festin. »

Puis ils vont au théâtre, au cher pays du rêve,
Où de deux bras de lys pour une heure enlacé,
Le sublime histrion, appuyé sur son glaive,
S'écrie : « O Juliette ! » avec un ton glacé.

Ils lui disent : « Oh ! viens, toi qui connais les charmes
De la Douleur, pareille à l'orage des flots,
Que nous te racontions la cause de nos larmes,
Et pourquoi notre cœur est gonflé de sanglots ! »

Puis ils vont au dernier sanctuaire, où l'artiste
Pareil à la Pythie interrogeant l'autel,
Se demande quelle est la tête noble et triste
Qui mérite le marbre et le bronze immortel.

Et tous trois, rassurés alors, parce qu'ils lisent
Sur les socles épars des noms mélodieux,
Parlent au statuaire indécis et lui disent :
« Reconnais trois enfants sortis du sang des dieux ! »

Mais tous ceux qu'ils avaient imploré leur répondent :
« Enfants, évitez-moi des efforts superflus.
Nos villes cette année en orphelins abondent,
Redites-moi vos noms, car je ne les sais plus. »

Déja, pour assouvir leur appétit vorace
On posait devant eux le vin et le doux miel,
Mais dès qu'ils ont montré les signes de leur race
En ajoutant ces mots : « Nous arrivons du ciel,

Nous sommes la Beauté, l'Amour, la Poésie, »
On s'écrie aussitôt : « Portez ailleurs vos pas.
Enfants déguenillés, ô buveurs d'ambroisie,
Passez votre chemin, je ne vous connais pas ! »

Muse aux regards perçants, fille de Jupiter,
Ouvre les yeux. Que font les soleils dans l'éther?
Ils gravitent. Que fait l'océan vaste? Il broie
Les navires de l'homme en rugissant de joie.
Et le tonnerre? Il gronde. Et l'aigle immense? Il fond
Sur la brebis, du haut du ciel clair et profond
Et l'emporte à son aire. Et le lion? Il plante
Ses fortes dents parmi la chair vive et sanglante.
Et le doux rossignol? Blessé cruellement
Par sa fleur, il la chante avec ravissement
Et retourne au buisson d'épines. Et la rose,
Que fait-elle du flot d'ambroisie? Elle arrose
La terre de parfums et les grands cœurs d'amour.
Et le penseur? Il vient à la clarté du jour
Pour secouer devant la foule intimidée
Ton glaive de lumière, inexorable Idée!
Et le sage? Dans l'ombre il dirige ses pas
Vers l'ange Liberté, qui ne le connaît pas

Et le poète auguste? Il tourne son flambeau
Vers la Beauté, sa foi, qu'on a mise au tombeau,
Et se penchant sur elle avec mélancolie,
Il relève en pleurant cette image avilie.
Et l'impuissant, ô muse? Il vit, fier de railler
Et de mentir. C'est bien, muse, allons travailler!

TABLE

—

LIVRE PREMIER

LIVRE DEUXIÈME

LIVRE TROISIÈME

LIVRE QUATRIÈME

LIVRE CINQUIÈME

LIVRE SIXIÈME

—

ŒUVRES DE THÉODORE DE BANVILLE.

EN VENTE A PARIS

A LA LIBRAIRIE POULET-MALASSIS ET DE BROISE

4, RUE DE BUCI.

ODES FUNAMBULESQUES

Un beau volume in-8° de 240 pages, imprimé en italique, avec une gravure à l'eau-forte de Bracquemond, d'après un dessin de Charles Voillemot, fleurons et initiales imprimés en rouge.......................... 5 fr.

Quelques exemplaires ont été imprimées sur papier vergé et sur vélin ancien, au prix de.......... 8 fr.

TABLE DES ODES FUNAMBULESQUES

Préface. — *La corde roide.* — *Le Mirecourt,* occidentale première. — *Mort de Shakspere,* triolet premier. — *Si Limayrac devenait fleur,* balancelle. — *Néraut, Tassin et Grédelu,* triolet deuxième. — *V... le baigneur,* occidentale deuxième. — *Néraut,* triolet troisième. — *Villanelle de Buloz.* — *Tassin,* triolet quatrième. — *A Mademoiselle ***,* villanelle. — *Mademoiselle Michonnet,* triolet cinquième. — *La tristesse d'Oscar,* occidentale troisième. — *Chanson sur l'air des Landriry.* — *Académie royale de Mus,* triolet sixième. — *Chanson sur l'air des Hirondelles de Félicien David.* — *Le Flan dans l'Odéon,* occidentale quatrième. — *Méditation poétique et littéraire.* — *Critique d'art,* triolet septième. — *A un ami, pour lui réclamer le prix d'un travail littéraire.* — *Du temps que Pilou poursuivait vainement Abd-el-Kader,* triolet huitième. — *L'Odéon,* occidentale cinquième. — *Rolle n'est plus vertueux,* rondeau premier. — *Age de M. Paulin Limayrac,* triolet neuvième. — *Lisette,* rondeau deuxième. — *Bonjour, Monsieur Courbet,* occidentale sixième. — *Arsène,* rondeau troisième. — *Opinion sur Henri de La Madelène,* triolet dixième. — *Madame Keller.*

rondeau quatrième. — *Monsieur Jaspin*, triolets. — *Adieu, paniers*, rondeau cinquième — *Le Divan Lepelletier*, triolets rhythmiques. — *A Désirée Rondeau*, rondeau sixième. — Evohé : *Némésis intérimaire; Eveil*, satire première. — *Les Théâtres d'enfants*, satire deuxième; — *L'Opéra Turc*, satire troisième; — *Académie royale de Musique*, satire quatrième; — *L'Amour à Paris*, satire cinquième. — *Les Folies nouvelles.* — *Variations lyriques.* — *Ballade des célébrités du temps jadis.* — *A mes éditeurs*, virelai. — *Ballade des travers de ce temps.* — *Monsieur Coquardeau*, chant royal. — *Monselet d'automne*, pantoum. — *Nadar*, occidentale septième. — *Reprise de* LA DAME, occidentale huitième. — *Réalisme*, occidentale neuvième. *Marchands de crayons*, occidentale dixième. — *Premier soleil.* — *La ville enchantée.* — *Le Critique en mal d'enfant*, occidentale onzième. — *Nommons Couture!* occidentale douzième. — *Ballade.* — *Le Saut du Tremplin.* — Table.

PARIS ET LE NOUVEAU LOUVRE

ODE

Imprimée dans le même format que les Odes Funambulesques. 50 cent.

CHEZ MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
Rue Vivienne, 2 bis.

LE BEAU LÉANDRE, comédie en vers, par Théodore de Banville et Paul Siraudin, un vol. in-18...... 1 fr.

LE COUSIN DU ROI, comédie en vers, par Philoxène Boyer et Théodore de Banville, un vol. in-18. 1 fr.

LE FEUILLETON D'ARISTOPHANE, comédie satirique, par Philoxène Boyer et Théodore de Banville. 1 fr.

BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGEURS, FORMAT IN-32.

LES PAUVRES SALTIMBANQUES, 1 vol......... 1 fr.

LA VIE D'UNE COMÉDIENNE et LE FESTIN DES TITANS 1 vol............................. 1 fr.

ERRATA

—

Page 66, vers 4 au lieu de :

J'aime sur ses piliers ta svelte cathédrale,
Où, debout, au sommet de l'immense spirale,
Nous voyons grimacer quelque Quasimodo.

Lisez :

J'aime sur ses piliers la svelte cathédrale.
Où, debout, au sommet de l'immense spirale,
Quand l'aile de la Nuit nous fait un noir bandeau,
Nous voyons grimacer quelque Quasimodo.

Page 318, au lieu de :

Tous sont venus unis pour une même fête,

Lisez :

LE CHŒUR.

Tous sont venus unis pour une même fête,